COLLECTION

DES MÉMOIRES

SUR

L'ART DRAMATIQUE,

PUBLIÉS OU TRADUITS

Par MM. ANDRIEUX,
BARRIÈRE,
FÉLIX BODIN,
DESPRÉS,
ÉVARISTE DUMOULIN,
DUSSAULT,
ÉTIENNE,
MERLE,
MOREAU,
OURRY,
PICARD,
TALMA,
THIERS,
Et LÉON THIESSÉ.

MÉMOIRES

DE

MLLE DUMESNIL,

EN RÉPONSE

AUX MÉMOIRES D'HIPPOLYTE CLAIRON;

REVUS, CORRIGÉS, ET AUGMENTÉS

D'UNE NOTICE SUR CETTE COMÉDIENNE

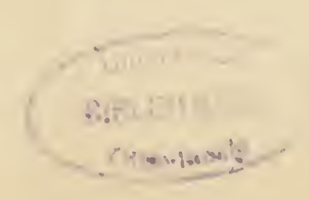
PAR M. DUSSAULT.

A PARIS,

CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252.

1823.



NOTICE

SUR

MADEMOISELLE DUMESNIL,

ACTRICE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Tous les arts étant liés entre eux par des rapports intimes, et de secrètes analogies, il est tout simple que ceux qui les cultivent présentent le spectacle des mêmes défauts et des mêmes perfections, dans des genres différens : ainsi que l'orateur, ainsi que le poète, le peintre, le musicien, l'acteur montrera, dans l'exercice de son art, plus ou moins de génie, et plus ou moins de goût ; il paraîtra devoir plus ou moins à la nature, plus ou moins à l'étude et à la réflexion. Si son jeu plein de chaleur et de vie, plein de traits sublimes et de mouvemens irrésistibles, ne se soutient pas également partout, si la langueur y succède à l'expression la plus vive, si des irrégularités fréquentes en corrompent la pureté, on admirera son génie, en regrettant que le goût n'en ait pas mieux réglé l'usage : si, au contraire, on observe que le développement de ses moyens naturels est toujours dirigé, toujours surveillé par

cette sagesse qui prévient et les chutes, et les écarts, et les vertiges du génie, qui l'arrête sur le bord du précipice, ou qui aide sa marche quand elle n'est point, quand elle ne saurait être animée par l'inspiration, alors on goûtera ce pur et doux plaisir que procure aux esprits bien faits l'heureux accord de l'art et de la nature; cet accord qui seul constitue la perfection véritable des productions humaines, et qui s'y trouve si rarement. Mais telle est la difficulté du succès absolu, dans tous les arts, que cette jouissance et ce bonheur sans mélange, dus en partie à la méditation, au travail, aux efforts soutenus d'un artiste, né d'ailleurs avec du talent, peuvent s'altérer par les soins même destinés à y concourir : en effet, du moment que l'art paraît, il manque son but; il ne peut l'atteindre qu'en se cachant; il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, tout négatif; c'est l'appui du génie, mais un appui qui doit, en quelque sorte, demeurer invisible : dès qu'il se montre à découvert, dès qu'il devient sensible et palpable, alors le charme tombe, l'illusion est perdue : c'est l'acteur que je vois, et non le personnage. Ce serait donc une question assez curieuse peut-être à examiner et à résoudre, que celle de savoir si, l'égalité de génie supposée, il vaut mieux manquer d'art que d'en laisser trop apercevoir; et de la solution de cette espèce de problème pourrait résulter l'éclair-

cissement de celui que présentent les renommées rivales de mesdemoiselles Clairon et Dumesnil : car, avec des talens qui parurent égaux, avec une gloire qui semble la même, ces deux illustres artistes furent accusées, l'une d'avoir trop laissé percer, à côté de ses brillantes inspirations, l'empreinte du travail et de l'étude; l'autre, d'avoir mêlé aux siennes trop d'inégalité, de négligence et d'abandon.

Elles se signalèrent toutes deux sur le premier théâtre de la tragédie et de la comédie nationales, appelé par excellence le Théâtre Français : Mlle Dumesnil y monta en 1737, six ans avant Mlle Clairon; elle était née à Paris, en 1713; elle avait par conséquent dix ans de plus que celle en qui elle devait rencontrer sa plus digne émule de gloire. Elle débuta par le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide;* c'était entrer par le centre même de son talent, dont la supériorité se fit toujours principalement remarquer dans l'expression de la sensibilité maternelle. Sa taille était médiocre, quoique bien prise, et son extérieur n'avait rien d'imposant; il paraît même qu'elle ne s'étudia jamais à dissimuler ce que la nature lui avait refusé sous ce rapport : tout en elle était inspiration; tout était instinct; elle ne valait que par son âme; elle semblait dédaigner tout artifice; elle ne connut point cette magie qui métamorphose, pour ainsi dire, l'acteur

sur la scène, qui supplée, en lui, aux dons naturels, et qui, par une heureuse transformation, lui donne, au théâtre, des traits, un air, une physionomie, une stature qu'il n'a plus en quittant le brodequin ou le cothurne.

Mlle Clairon nous apprend qu'elle évitait de se montrer à la ville, afin qu'on ne vînt pas trop à s'apercevoir qu'elle était petite : au théâtre, par la combinaison savante de ses attitudes pleines de noblesse, de hauteur et de dignité, par le prestige d'un maintien profondément calculé, elle s'élançait en quelque sorte hors du cercle des proportions où la nature l'avait renfermée : elle paraissait grande ; et ce n'est point parmi les illusions qu'elle avait coutume de produire celle dont elle s'applaudit le moins dans ses *Mémoires*. Le Kain était laid, d'une de ces laideurs ignobles et grossières que rien ne rachète ; et tel était le prodige de son art, telle était la merveille de son talent cultivé et perfectionné par la plus laborieuse étude, qu'à la scène, dans certains rôles, les femmes, dupes de sa magie et sous le charme de son jeu, s'écriaient en le voyant : Qu'il est beau ! Mlle Dumesnil était toujours elle-même, ni plus soignée, ni plus négligée sur le théâtre qu'à la ville ; elle ne cessait pas d'être Mlle Dumesnil. Il est vraisemblable qu'en descendant des trônes de la Grèce ou de l'Asie,

en déposant les sceptres que lui confiait Melpomène, et en rentrant dans son humble et bourgeoise demeure, si elle avait à exprimer, pour son propre compte, quelques uns des sentimens de ses rôles et de ses personnages, elle les rendait avec le même accent, la même force et la même énergie qu'au théâtre.

Une anecdote, qui n'est pas indigne d'être recueillie, servira peut-être à prouver jusqu'à quel point elle portait l'oubli de ces accessoires, *choses* très principales et *très nécessaires*, dont le talent, quel qu'il soit, n'essaya jamais impunément de se passer, qui sont pour le génie ce qu'une parure de bon goût est pour la beauté, et qui, en complétant le triomphe de l'art, achèvent la gloire de l'artiste: un jour qu'elle était appelée à une répétition où il assistait beaucoup de monde, elle y vint dans un habit du matin fort peu convenable, et très digne des dédains superbes de la muse tragique; cet accoutrement, auquel assortissait assez bien le reste de la toilette, cette figure véritablement un peu grotesque excita le rire malin des acteurs et surtout des actrices, qui n'étaient pas trop fâchées de voir sa supériorité comme ensevelie sous ce ridicule costume; mais elle prit bientôt sa revanche, lorsque, portant sur la scène ce feu dont son âme était embrasée, elle le fit passer rapidement dans l'âme des spectateurs, répandit partout la chaleur et l'intérêt, et, malgré

les burlesques chiffons dont elle était affublée, força le suffrage et l'admiration de ceux même à qui elle venait de faire hausser les épaules.

Ce n'était pas seulement à ce qui regarde le costume proprement dit que Mlle Dumesnil faisait trop peu d'attention : elle était presque toujours hors des règles dans ces momens même qui ne lui permettaient pas de s'élever au-dessus d'elles. Chaque art a ses lois fondamentales puisées dans les convenances qui le constituent : l'artiste dont tout le mérite se bornerait à l'exacte et froide observation de ces lois premières, obtiendrait sans doute une louange médiocre; mais celui qui les néglige trop, quelques droits qu'il puisse avoir d'ailleurs d'en secouer quelquefois le joug, compromet son génie, dont les élans même les plus éclatans ne sont presque plus alors que de brillantes excuses; et il n'est pas ici question de ces finesses de l'art qui vont au-delà du devoir, et qu'il faut mettre au rang des perfections plutôt qu'au nombre des préceptes; il s'agit de ces règles grossières, et en quelque sorte matérielles, telles que celles de la grammaire et de la construction élémentaire de la langue dans l'éloquence et dans la poésie, des procédés les plus simples du dessin dans la peinture, du solfége dans la musique. Mlle Dumesnil ne pouvait sûrement pas ignorer les élémens de son art; mais souvent elle paraissait ne les pas connaître, tant elle y portait de

brusques atteintes : presque nulle régularité dans le geste, presque aucun soin des attitudes, presque aucune méthode dans la déclamation ; quelquefois un affaissement total où l'on eût dit qu'elle oubliait et son personnage, et la scène, et le public, et elle-même ; aux plus nobles inspirations succédaient les trivialités les plus choquantes; aux plus ravissantes beautés les fautes les plus capables de provoquer le dégoût; à la plus satisfaisante plénitude les lacunes les plus affligeantes; d'une sphère étincelante de lumière, elle semblait retomber tout à coup dans les ténèbres de la plus profonde ignorance.

Peut-être ne pouvait-elle pas faire autrement : il est des génies d'une indépendance si jalouse, qu'ils ont besoin de ne rien devoir qu'à eux-mêmes ; sans mépriser positivement les doctrines, les traditions, les conseils de l'expérience et de l'art, ils ne sauraient se résoudre à les interroger et à les suivre ; ils ne connaissent pas de milieu entre la création et le néant. On a prétendu que M[lle] Dumesnil cherchait des contrastes, qu'elle s'étudiait à faire valoir par des ombres fortement prononcées l'éclat de ses beaux momens, qu'elle méditait ses fautes pour relever ses avantages ; c'est comme si l'on disait que Corneille se permettait de très mauvais vers exprès pour qu'on sentît mieux le prix des vers excellens qu'enfantait sa verve inégale et sublime.

Si, de plus, il est vrai, comme on le raconte, que Mlle Dumesnil ne craignit pas d'appeler une ivresse réelle au secours de celle que la présence de l'inspiration fait toujours éprouver aux grands talens; si, pour élever ses moyens au dernier degré d'énergie, elle invoquait une divinité moins noble et plus fougueuse que Melpomène, il est difficile de croire qu'elle pût demeurer assez maîtresse d'elle-même pour ne pas se laisser emporter hors de tout calcul et de toute prévoyance. Sans doute, ces oppositions si tranchantes, quoique sans combinaison, ne furent pas sans utilité : plus égale et plus correcte, l'actrice eût paru moins sublime; ses beautés profitaient en quelque façon de ses fautes; un mélange si singulier produisait un étonnement plus favorable aux unes que redoutable aux autres : c'était une sorte de phénomène qu'on se plaisait à observer; et ce que cette observation avait de piquant rendait la patience moins pénible, l'indulgence plus facile et l'admiration plus vive; l'âme du spectateur, préparée par des attentes plus ou moins longues, auxquelles rien ne faisait diversion, et qui n'étaient jamais trompées, saisissait avec avidité le moment de l'enthousiasme, et s'y livrait avec d'autant moins de réserve, que l'émotion qu'elle éprouvait, bien que prévue et comme appelée de loin, avait toujours, jusqu'à un certain point, le caractère séduisant de la surprise. Mais si les fautes de Mlle Dumesnil ont

pu contribuer à rehausser son talent, qui voudrait toutefois en prendre la défense? qui voudrait essayer même de les excuser?

Malgré ses inexcusables défauts, elle était en pleine possession du théâtre; elle y régnait, lorsqu'on vit successivement paraître à côté d'elle deux émules faits pour lui disputer sa couronne, pour balancer sa renommée, et tenir en suspens les suffrages du public enchanté d'une si douce incertitude. Elle fut assurément très heureuse, cette époque du Théâtre Français, où la réunion des Dumesnil, des Clairon, des Le Kain, répandait tant d'éclat sur cette scène, qu'un grand poète remplissait, en même temps, des chefs-d'œuvre de son génie! Nul doute que le ton, l'esprit, la tournure, le caractère propre des ouvrages dramatiques de Voltaire, n'aient exercé une très puissante influence sur le talent des acteurs destinés à y remplir les principaux rôles, et ne l'aient, pour ainsi dire, teint d'une couleur particulière : le coloris saillant de cet écrivain supérieur, original encore après trois prédécesseurs du premier ordre, qui semblaient avoir épuisé toutes les sources de la tragédie, se reproduisit dans les interprètes de sa muse; une versification élégante, mais d'une élégance moins curieuse, moins artistement travaillée que celle de Racine; des sentimens moins vrais peut-être, mais

plus approfondis en apparence et plus concentrés; des caractères d'une empreinte neuve, des physionomies hors de comparaison, des situations extraordinaires, des plans dont l'intérêt nouveau couvrait l'audacieuse irrégularité, des tirades pleines des pensées les plus hautes et les plus hardies de l'esprit philosophique, ou des résumés les plus brillans de l'histoire; quelque chose du goût anglais habilement mêlé à notre goût, aux convenances de notre théâtre, et aux habitudes de notre littérature; enfin, partout, l'air d'un premier jet extrêmement heureux, plutôt que celui d'un art laborieux et d'une étude réfléchie, introduisirent dans la déclamation théâtrale plus de liberté, d'audace, de mouvement et d'abandon; la fougue du nouveau poète passa dans le jeu de ses acteurs, et, comme il avait ouvert une nouvelle route à la tragédie, il en ouvrit une aussi à la déclamation tragique : on n'a dit d'aucun comédien, qu'il était l'acteur de Corneille, ou de Racine, ou de Crébillon; Le Kain fut proprement celui de Voltaire; Mlle Clairon reçut de ce génie dominateur une impression profonde; Mlle Dumesnil paraît avoir été moins soumise à cet empire, et moins modifiée par cette influence, soit que la nature de son talent, plus indépendante et plus franche, opposât plus de résistance à toute action étrangère, soit que sa

manière fût d'avance et par elle-même plus d'accord avec les innovations qui triomphaient, soit enfin que les rôles où elle excellait, prêtassent moins au développement et à l'effet du nouveau système : ainsi que nous l'avons dit, toutes les traditions s'accordent à reconnaître que son talent éclatait particulièrement dans l'imitation d'un des sentimens les plus forts et les plus doux de la nature, de cette tendresse des mères pour leurs enfans, si féconde en alarmes, en douleurs, en dévouemens, en sacrifices, si faible et si courageuse à la fois; dont l'accent, tiré du fond des entrailles, est moins susceptible de nuances, de variété et d'arbitraire, que celui de l'amour même, et doit par conséquent se sentir moins des révolutions qui peuvent survenir dans la déclamation tragique : l'amour, en effet, s'exprime avec plus ou moins de réserve, de retenue, de délicatesse; il admet dans ses tendres aveux la finesse et même la ruse; et, jusque dans ses fureurs, il est toujours plus ou moins esclave de certaines bienséances; la tendresse maternelle n'a qu'un langage, ou plutôt qu'un cri; et c'est ce langage que Mlle Dumesnil savait éminemment parler, c'est ce cri qu'elle savait rendre.

Si Voltaire fit Le Kain, il trouva donc, qu'on nous passe l'expression, Mlle Dumesnil toute faite pour un des plus beaux rôles que son génie ait étalé sur la

scène : elle joua d'original celui de Mérope, le 20 février 1743, l'année même que Mlle Clairon fut reçue à la Comédie Française, et six ans avant que Le Kain, beaucoup plus jeune que l'une et que l'autre, vînt s'y placer entre elles. Qui n'admirerait le bonheur de ce poète privilégié rencontrant pour faire le rôle de Zaïre, Mlle Gaussin ; pour jouer Mérope, Mlle Dumesnil ; pour représenter Orosmane, un Le Kain ? Mlle Dumesnil parut se surpasser elle-même : son succès fut prodigieux ; elle se perfectionnait plutôt par l'habitude que par la réflexion, et semblait être arrivée à la maturité de son talent : elle avait trente ans alors, et six ans s'étaient écoulés depuis que, pour son début, elle avait joué Clytemnestre de la manière la plus brillante ; toutes les voix de ses contemporains frappés de la supériorité nouvelle qu'elle déploya dans Mérope, la proclamèrent la plus grande actrice qu'eût jamais eue le Théâtre Français ; on attribue même à Fontenelle un mot piquant et malicieux, par le quel il aurait voulu relever le triomphe de l'actrice, en rabaissant celui du poète : « Les représentations de « *Mérope*, lui fait-on dire, ont fait beaucoup d'hon- « neur à M. de Voltaire, et l'impression à Mlle Du- « mesnil. » Nous ignorons si véritablement le réservé Fontenelle a tenu ce discours, qui, dans tous les cas, ne prouve rien, ou qui ne prouverait qu'une

chose, c'est que l'ingénieux auteur des *Mondes*, alors plus qu'octogénaire, n'avait point perdu, dans ses vieux jours, l'habitude qu'il avait contractée, dans sa jeunesse, de lancer contre les plus hautes réputations et les plus nobles chefs-d'œuvre des littératures ancienne et moderne, des épigrammes difficiles à concilier avec sa renommée de prudence et de discrétion. Quoi qu'il en soit, il est certain que le rôle de Mérope éleva la gloire de Mlle Dumesnil à son dernier période, et forme une des principales époques de la vie dramatique de cette célèbre actrice, qui marqua presque tous les pas de sa longue carrière par les plus étonnantes créations.

On retrouve encore dans les souvenirs de quelques vieillards, les traces vives de l'admiration dont elle pénétrait les spectateurs, et de l'enthousiasme qu'elle inspirait aux connaisseurs les plus délicats, lorsqu'elle représentait, outre Clytemnestre et Mérope, Cléopâtre dans *Rodogune*, Athalie, Agrippine, Marguerite d'Anjou, Jocaste; quelques uns même se plaisent à raconter un de ces traits qui ne sont pas toujours bien authentiques, mais dont l'imagination, suppléant parfois à la vérité, aime à orner l'histoire des grands artistes, qu'ils rendent plus intéressante en la rendant plus merveilleuse : on dit donc qu'un jour, au cinquième acte de *Rodogune*, Mlle Dumesnil, après avoir prononcé, avec son énergie ordinaire, les affreuses imprécations de

Cléopâtre, se sentit frappée par derrière d'un coup violent; elle se retourne, et voit, dans la coulisse, un vieil officier, qui s'était laissé entraîner à cet excès, et qui, l'œil en feu, les traits bouleversés, l'indignation peinte sur le visage, et le bras encore levé, lui criait: « Va-t'en, chienne; va-t'en à tous « les diables! » A ces témoignages plus ou moins fugitifs et hasardés de la tradition orale, viennent se joindre les témoignages plus imposans et plus durables des vrais juges de l'art, de ceux qui en ont écrit avec autorité, après l'avoir pratiqué avec succès.

M. de Larive, dans son *Cours de Déclamation*, s'exprime ainsi : « Tel est l'empire du talent, telle est « la force de ses impressions, que, malgré le nombre « d'années écoulées depuis l'époque où Mlle Dumes- « nil remplissait ce rôle (celui de Jocaste), je trouve « facilement dans ma mémoire toutes ses inflexions, « tous ses beaux élans, toute sa manière de dire; « on n'a pas oublié non plus le succès qu'elle était « toujours sûre d'obtenir dans les rôles d'Athalie, de « Marguerite d'Anjou, d'Agrippine, etc. » L'homme de lettres à qui la *Biographie universelle* doit l'article sur Mlle Dumesnil, a consigné, dans ce morceau plein d'intérêt, quelques lignes d'une dissertation sur l'art théâtral, que Grandménil lui avait adressée; voici comment ce comédien regrettable, qui unissait toutes les lumières d'une théorie savante à la chaleur d'un jeu rempli de force, d'ex-

pression et de vérité, trace le portrait de Mlle Dumesnil : « Cette actrice, dit-il, était d'une taille « moyenne; jamais tragédienne n'eut plus de flamme, « ni plus de sensibilité; aucune n'a su, ni ne saura « mieux qu'elle inspirer la terreur et la pitié; elle « négligeait beaucoup de choses dans ses rôles; mais « de ces ombres, qu'elle distribuait peut-être avec « trop de profusion, partaient des éclairs et des « tonnerres, qui frappaient et embrasaient toutes « les âmes. » On peut considérer M. de La Harpe comme une espèce d'acteur, comme un demi-comédien, puisqu'il fut un des coryphées de la troupe et du théâtre de Ferney : jugée par lui, Mlle Dumesnil semble donc l'être encore par un de ses pairs. Dans sa correspondance littéraire avec le grand-duc de Russie, en annonçant la retraite de cette actrice, il fait les réflexions suivantes : « Mlle Dumesnil vient enfin de quitter le théâtre, douze « ans trop tard; elle avait survécu à son talent, « mais non pas à sa réputation, qui ne mourra pas : « le dernier rôle où elle ait fait briller encore des « étincelles de ce talent, qui s'éteignait, a été celui « de Marguerite, dans la tragédie de *Warwick*, en « 1763; depuis ce temps, on pouvait le plus sou- « vent dire d'elle : *Sémiramis n'est plus que l'ombre « d'elle-même.* Cette actrice a fait voir ce que peut « le pathétique, et combien il peut excuser de dé-

« fauts et suppléer de qualités : elle n'a jamais eu « ni voix, ni figure, ni noblesse ; elle laissait tom- « ber de très beaux détails dans tous ses rôles ; mais « dans les mouvemens de l'âme, elle avait une éner- « gie et une vérité qui enlevaient les suffrages. « Beaucoup de gens la préféraient même à la célèbre « Clairon, qui a montré le talent le plus parfait « qui ait jamais illustré la scène. » Il faut maintenant entendre Mlle Clairon, dont le jugement, sans doute un peu suspect dans la critique, est ici d'un grand poids dans la louange : « Mlle Dumesnil « n'était ni belle, ni jolie, dit-elle ; sa physionomie, « sa taille, son ensemble, quoique sans aucune dé- « fectuosité de la nature, n'offraient aux yeux qu'une « bourgeoise, sans grâces, sans élégance, et sou- « vent au niveau de la dernière classe du peuple ; « cependant, sa tête était bien placée, son œil était « expressif, imposant, et terrible même, quand elle « le voulait. Sa voix, sans flexibilité, n'était jamais « touchante ; mais elle était forte, sonore, suffi- « sante aux plus grands éclats de l'emportement. « Sa prononciation était pure ; rien n'arrêtait la vo- « lubilité de son débit ; ses gestes étaient souvent « trop forts pour une femme ; ils n'avaient ni ron- « deur, ni moelleux, mais ils étaient au moins peu « fréquens. Pleine de chaleur et de pathétique, rien « ne fut jamais plus entraînant, plus touchant qu'elle

« dans le désordre et le désespoir d'une mère : le « sentiment de la nature la rendait presque tou-« jours sublime; l'amour, la politique, le simple « intérêt de grandeur ne trouvaient en elle qu'une « intelligence médiocre.... Des criailleries, des tran-« sitions singulières, un débit comique, des gestes « bas, prenaient souvent la place de ces beautés « terribles et touchantes, dont elle avait donné « l'exemple..... Cette actrice, qui pouvait être une « des meilleures qu'on eût vues !.... La plume me « tombe des mains !.... »

Les qualités et les défauts de Mlle Dumesnil paraissent appréciés avec beaucoup de justesse et d'équité dans ce morceau; toutefois, il y a, ce nous semble, trop peu de mesure dans l'exclamation qui le termine : si Mlle Dumesnil n'a pas été *une des meilleures actrices qu'on eût vues*, tous ses contemporains, excepté Mlle Clairon, se sont évidemment trompés; nous n'attribuerons pas à un sentiment trop vif d'émulation cette erreur d'une artiste qui, d'ailleurs, reconnaît si bien les perfections de sa rivale; il vaut mieux y voir un regret: Mlle Clairon estimait peut-être trop l'art qui est, en effet, très estimable, et que Mlle Dumesnil négligeait trop; on peut croire qu'il y avait excès de part et d'autre : il semble, au premier coup d'œil, qu'un artiste ne saurait se livrer à des études

trop multipliées, trop constantes, trop scrupuleuses; cependant, il est des efforts et des recherches qui, en passant le but, le manquent nécessairement, et qui peuvent altérer la nature, en se proposant de la perfectionner : ne voit-on pas des peintres, des poètes, qui, à force de méditations et de travaux, tourmentent leurs talens et leurs productions, plutôt qu'ils ne les complètent? Il n'y a pas de désir plus noble, sans doute, que celui de la perfection; mais il n'y en a guère de plus périlleux : Quintilien reprochait à un jeune orateur, de vouloir faire mieux qu'il ne pouvait; on blâmait un grand peintre de l'antiquité de ce qu'il ne savait pas quitter le pinceau; tous les arts ont leurs bornes, comme le génie de ceux qui les cultivent : chaque art a ses moyens, dont il ne faut pas exiger plus qu'ils ne peuvent donner; un zèle outré, en voulant renverser leurs limites, détruirait leur puissance; il trahirait leur faiblesse, en cherchant à pousser trop loin leur empire. Le bon sens marque un point jusqu'où l'on doit s'élever, et devant lequel il faut s'arrêter.

Mlle Dumesnil resta beaucoup en deçà de ce point fixe; Mlle Clairon prétendit trop peut-être aller au-delà : on est effrayé, en parcourant les réflexions qu'elle a jointes à ses *Mémoires*, de l'attirail scientifique dont elle s'environne, et de tout ce qu'elle

a fait, et de tout ce qu'elle enseigne, et de tout ce qu'elle prescrit; la connaissance approfondie de la danse et de la choréographie, une teinture du dessin, l'étude de la langue, de la géographie, de l'histoire, de la fable, de la littérature, voilà ce qu'elle impose au comédien : cela rappelle un peu l'anecdote de Fontenelle, à qui une dame de condition demandait un précepteur pour son fils : elle exigeait qu'il sût tant de choses, et les langues, et les antiquités, et les mathématiques, et la physique, et la philosophie, et la théologie, que le malin Fontenelle, après avoir eu l'air d'y rêver sérieusement pendant quelques minutes, lui répondit en souriant : « Ma « foi, madame, plus j'y pense, et plus je crois m'a- « percevoir qu'il n'y a que M. le chancelier d'Agues- « seau qui soit capable d'être le précepteur de « monsieur votre fils. » Mlle Clairon allait jusqu'à l'anatomie; elle s'y était elle-même appliquée; elle nous apprend qu'elle avait particulièrement étudié celle de la tête, pour connaître le jeu des muscles, et les ressorts qui font mouvoir la physionomie; elle lisait, dans les vues de son art, et recommande de lire la description de l'âge viril de l'homme, si savamment et si éloquemment tracée par Buffon. Mlle Dumesnil établit sa réputation à moins de frais; elle acheta sa gloire moins cher : l'une de ces actrices paraissait avoir trop de confiance dans son génie;

l'autre, ne pas comprendre assez combien le génie renferme en lui-même de lumières, combien de choses il devine, et quelle est la secrète puissance de son instinct.

Les efforts d'un artiste, qui se sent un vrai talent, et qui peut aspirer à des succès, sont ordinairement proportionnés aux obstacles qu'il rencontre d'abord dans la carrière; quelquefois le génie se fraie laborieusement sa route; quelquefois il prend tout de suite un essor que rien n'arrête; tel fut le bonheur de Mlle Dumesnil : ses premiers pas ne rencontrèrent aucune difficulté; ses commencemens furent heureux et faciles; en se montrant, elle triompha sans avoir de luttes à soutenir, ni de victoires à remporter; il n'en fut pas ainsi de Mlle Clairon et de Le Kain : combien leurs débuts ne furent-ils pas incertains et pénibles! ceux de Le Kain, surtout, eurent quelque chose de désespérant; mille dégoûts assiégèrent ses premiers essais; ses épreuves durèrent long-temps, et l'inflexible sévérité des juges, qui tenaient sa destinée entre leurs mains, ne fut amollie que par les larmes qu'il sut arracher à un roi *qui ne pleurait guère;* on l'appelait le *Cyclope*, le *Serrurier,* le *Convulsionnaire,* pour exprimer la sorte de violence qu'il semblait exercer sur lui-même, et contre une nature opiniâtre et rebelle. Mlle Clairon convient que sans art, ce sont ses propres paroles,

il n'eût jamais rien été. Elle-même, quoique beaucoup mieux accueillie que Le Kain, pendant combien d'années ne chercha-t-elle pas le chemin qui devait la conduire au but? Que de tentatives! que d'expériences! que de tâtonnemens! l'un et l'autre paraissent avoir senti qu'ils ne pouvaient surpasser, égaler même Mlle Dumesnil, qu'à force de combinaisons, d'études, et de travaux infatigables; cette rivalité fut, sans doute, une des causes principales de la constance étonnante avec laquelle on les vit ne rien épargner de ce qui pouvait concourir au perfectionnement de leurs moyens naturels.

Qu'on se représente, en effet, ces deux artistes, pleins de toutes les espérances, et de tous les désirs de la gloire, rencontrant sur la scène, où ils viennent de monter, Mlle Dumesnil qui la remplit de son éclat: ils observent les qualités éminentes qui fondent sa supériorité, et les défauts qui mêlent leur ombre à ces qualités; ils découvrent aisément qu'elle doit tout aux inspirations de la nature, et qu'il est plus facile d'éviter ses imperfections que d'atteindre à ses beautés; ils invoquent toutes les ressources de l'étude, toutes les puissances de l'art; ils attaquent, pour ainsi dire, cette redoutable rivale par le côté faible, et opposent à ses négligences, à ses oublis, le contraste bien marqué des soins les plus attentifs, du travail le plus soutenu: ils met-

tent dans l'acquis et dans la méthode toute leur confiance, et c'est par là, surtout, qu'ils espèrent pouvoir se mesurer avantageusement avec un génie si fort de ses seules forces.

Une autre raison de tant de travaux, laquelle n'exista pas pour Mlle Dumesnil, c'est que Le Kain et Mlle Clairon eurent à lutter, avant tout, contre quelques unes de ces disgrâces physiques qui, au théâtre, entravent toujours la marche du talent et retardent infailliblement son triomphe: la petite taille de Mlle Clairon, sa voix glapissante, étourdissante; l'organe naturellement sourd, dur et rauque de Le Kain, sa figure repoussante, sa pesante et gauche tournure, formaient comme autant de points d'arrêt qu'il fallait vaincre d'abord, et qui ne pouvaient céder qu'à la plus courageuse contention d'esprit. C'est une chose remarquable que la nature ait quelquefois paru fermer l'entrée de l'art à des talens qu'elle appelait à y exceller: le plus grand des orateurs de l'antiquité était né bègue; on sait ce qu'il lui en coûta pour corriger le vice de son organe; on sait avec quel air ridicule et emprunté il se présenta la première fois dans la tribune, et peut-être faut-il attribuer aux difficultés qu'il eut à surmonter sous ce rapport, une partie de l'importance qu'il attachait à l'action. Un des plus fameux comédiens du théâtre de Rome était louche, et ce ne fut sûrement qu'à

force d'artifice qu'il parvint à faire oublier cette difformité. Le talent de Mlle Dumesnil n'eut pas à se faire jour à travers de telles contrariétés: il fut affranchi de ces inconvéniens, qui provoquent l'effort, en éloignant le succès : suivant Mlle Clairon elle-même, comme nous l'avons vu, « la physionomie, la taille, l'ensemble de cette actrice, qui « n'était ni belle ni jolie, n'offraient aucune défectuosité de la nature; sa tête était bien placée, son « œil était expressif, imposant, terrible même, quand « elle le voulait; sa voix était forte, sonore; sa prononciation pure; rien n'arrêtait la volubilité de « son débit. » La loi du travail ne lui fut donc pas imposée aussi impérieusement qu'aux deux artistes dont les noms sont inséparablement unis au sien dans la postérité : plus aidée par la nature, elle éprouva moins la nécessité d'avoir recours à l'art.

Ce n'est pas à l'occasion de Mlle Dumesnil qu'on se sent conduit à reconnaître combien la carrière du théâtre est rude et pénible; mais assez d'autres exemples ne le prouvent que trop : au premier aspect, elle paraît toute semée de fleurs; il semble que les illusions les plus douces, que les enchantemens les plus séducteurs, que les jeux, les ris, les plaisirs, accompagnent sans cesse les personnes dévouées au culte de Thalie et de Melpomène; l'imagination toute remplie des prestiges de la scène en

prolonge la durée, et les étend au-delà de leur domaine; elle poursuit les acteurs et les actrices hors de leurs fonctions et de leurs rôles, pour les placer et les voir dans un monde idéal, où tout respire une félicité magique. Quel mécompte présente la réalité! que d'épines, que de travaux et de peines! on souffre à la lecture des *Mémoires* de Mlle Clairon; ils nous l'offrent toujours entre la vie et la mort; la pâleur de son visage annonce les tourmens de son esprit; de combien de veilles ne lui fallut-il pas acheter sa gloire! les lauriers de Le Kain ne furent pas arrosés de moins de sueurs. Il suffit de réfléchir un moment sur ce qu'exige l'art du théâtre, pour se convaincre que le développement et l'exercice du talent y sont à plus haut prix que partout ailleurs, et que si, du côté des agrémens de la vie et des plaisirs, la profession des artistes dramatiques paraît avoir plus de licence comme plus de ressources, du côté des travaux, des exigences, et des fatigues du métier, elle a véritablement plus de rigueur. Et toutefois avec cet appareil d'études, et à si grands frais, il est douteux que, dans nos temps modernes, les acteurs les plus distingués aient obtenu des résultats égaux aux effets que produisirent, si l'on en croit l'histoire, quelques uns des plus célèbres comédiens des temps antiques.

Quelles merveilles, par exemple, ne raconte-t-on

pas des pantomimes ! Cassiodore les représente comme des hommes dont les mains éloquentes avaient, pour ainsi dire, une langue au bout de chaque doigt, qui parlaient en gardant le silence, et qui savaient faire un récit sans ouvrir la bouche; en un mot, des hommes que Polymnie elle-même avait formés, afin de montrer qu'il n'était pas besoin d'articuler des paroles pour faire entendre la pensée. Lucien dit que mieux encore que les autres comédiens, ils avaient le secret d'arracher des larmes; on sait quelle fut la passion des Romains pour ce genre de spectacle, et les noms des Bathylle et des Pylade ne sont pas moins historiques que ceux des Auguste et des Mécènes. Il paraît, cependant, que parmi ces pantomimes, dont le jeu causait une espèce d'ivresse, il y en avait un qui ne possédait pas aussi bien que Mlle Clairon, l'art d'agrandir sa taille sur la scène, sans effort visible et sans affectation : car, comme il avait à représenter la majesté d'Agamemnon, et que, pour arriver à ce but, il se dressait tant qu'il pouvait sur la pointe des pieds, on lui cria « : Tu ne le fais pas grand, tu « le fais long ! » Nous ne rapportons cette anecdote que pour nous consoler un peu de la supériorité des acteurs du théâtre antique sur les nôtres, et nous nous hâtons de revenir à Mlle Dumesnil.

On a dû conclure déjà de tout ce que nous avons dit, qu'un talent si vrai, si naturel, si indépendant de l'art, devait pouvoir, surtout dans la partie où il dominait, s'écarter de la sphère principale de ses triomphes, sans cesser d'être semblable à lui-même: en effet, Mlle Dumesnil n'avait pas besoin d'être soutenue par la pompe de la tragédie, et par les magnificences du style héroïque, pour maîtriser les cœurs par l'expression des sentimens, qu'elle excellait à peindre; la simplicité du drame, la familiarité de la comédie n'ôtaient rien à la puissance de ses moyens; elle déchirait les âmes et faisait couler les pleurs dans *Ésope à la cour* comme dans *Mérope*, dans le rôle de la mère de Rhodope comme dans celui de la mère d'Iphigénie; c'était toujours ce même accent de la vérité, auquel rien ne résiste quand il se fait entendre dans toute la justesse de ses propres et spéciales intonations.

Toutes les passions, toutes les affections de l'âme ne peuvent pas être heureusement transportées du domaine de la tragédie sur une scène moins poétique et moins noble; les sentimens maternels sont du nombre de ceux qui se prêtent le plus facilement a ce passage hasardeux; mais il est peu d'actrices capables de les rendre également bien dans l'un et l'autre genre : chacun des deux a ses nuances particulières; on ne déclamera pas, pour ainsi dire,

sur la même note, dans le drame et dans la tragédie, ce vers qui pourrait appartenir à l'un comme à l'autre :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

La veuve d'Hector ne le prononcera pas précisément du même ton que la femme d'un simple particulier : le sentiment sera le même, sans doute, de part et d'autre, parce qu'il est de la nature qui ne varie point; mais l'expression sera différente, parce qu'elle tient aux habitudes de la vie sociale, à la distinction des rangs, au caractère des conditions. Rien ne prouve mieux combien était forte l'empreinte du talent de Mlle Dumesnil, que le bonheur avec lequel il conservait sa supériorité, hors des limites même qui semblaient lui être prescrites.

Ce bonheur, qui l'accompagnait toujours, n'allait pas toutefois jusqu'à faire valoir de mauvais rôles : il fallait que le génie de l'auteur préparât à celui de l'actrice des occasions légitimes de se montrer : des situations fausses, des personnages mal dessinés, des mouvemens sans précision, des discours sans convenance, ne recevaient d'elle aucun appui ni aucun lustre, quelque désir qu'elle eût de les soutenir et d'en convertir les défauts en beautés; et c'est peut-être une nouvelle preuve de la vérité de son talent, qui, toujours d'accord avec

la nature, et toujours ou sublime ou touchant comme elle, paraissait abandonner en quelque sorte, malgré lui, tout ce qui s'écartait de ce grand modèle. Grimm, dans sa correspondance, fait à ce sujet quelques réflexions que nous croyons devoir transcrire : « On « a trouvé, dit-il, que Mlle Dumesnil avait très mal « joué le rôle d'Hécube (dans *les Troyennes* de « Châteaubrun), qu'elle l'avait excessivement ou- « tré, etc. J'avoue que je ne connais pas le secret « de bien jouer un mauvais rôle : plus une actrice « est tragique et admirable, plus elle doit paraître « ridicule dans un rôle où elle ne dit presque jamais « ce qu'il convient de dire. On lui a reproché d'avoir « trop outré son jeu dans la première scène : jugez « si la femme de Priam, sortant de la ville de Troie « qui brûle depuis trois jours, jugez si cette femme « peut être trop violente, et si elle ne doit pas être « dans un état qui approche du délire. On trouve, en « général, que Mlle Dumesnil, qui joue supérieure- « ment, et souvent d'une manière sublime, les rôles « de Phèdre, d'Athalie, d'Hermione, de Cléopâtre « dans *Rodogune*, de Mérope, et tous les grands « rôles qui sont au théâtre, joue ordinairement fort « mal les rôles dont elle est chargée dans les pièces « nouvelles. Je ne sais si c'est faire la critique de « l'actrice ou des pièces.... » Grimm était un des admirateurs les plus passionnés de Mlle Dumesnil ;

mais les observations qu'on vient de lire ne sont que justes et piquantes : elles ne respirent pas cet enthousiasme qui semble quelquefois l'emporter trop loin, et dont le morceau suivant, écrit en 1753, offre un exemple frappant. Mlle Dumesnil venait d'obtenir un congé; Mlle Clairon la remplaçait; voici comment s'exprime le censeur allemand dans cette circonstance :

« Mlle Clairon semble précisément faite pour « perdre une seconde fois le goût de la véritable « déclamation, rétabli par Baron et par Mlle Lecou- « vreur : l'affectation et la monotonie de sa décla- « mation et de son jeu ne sont remarqués que par « les connaisseurs; la force de ses poumons, une « articulation très heureuse, et la véhémence et « l'emportement qu'elle met souvent dans les scènes « les plus tranquilles, ne manquent pas d'éblouir « les sots qui ont toujours leurs larges mains toutes « prêtes pour applaudir la charge et le jeu outré, « qui sont incompatibles avec le vrai talent, le vrai « sublime; la finesse et le talent d'apercevoir et de « rendre les nuances les plus délicates d'un rôle « sont ordinairement des choses perdues pour le « grand nombre des spectateurs : ceux qui savent « les apprécier ont vu avec chagrin jouer les rôles « de Phèdre, de Cléopâtre dans *Rodogune*, et plu- « sieurs autres de cette importance, par Mlle Clai- « ron. L'actrice par excellence, Mlle Dumesnil, si

« sublime, si surprenante dans la tragédie, a eu la « permission d'aller passer trois mois en province. » Les mémoires du temps nous apprennent que Mlle Clairon avait aussi ses enthousiastes, qui prétendaient qu'on n'avait vu, qu'on ne verrait jamais rien de pareil; qu'elle était l'ouvrage le plus fini de l'art : ceux-ci ne manquaient pas de rabaisser Mlle Dumesnil; car il y a toujours dans l'admiration quelque chose d'exclusif, et par conséquent d'injuste, qui semble ne pouvoir admettre aucun partage dans la louange, ni aucune association dans la gloire.

La retraite prématurée de Mlle Clairon mit fin à ces débats, et laissa Mlle Dumesnil sans rivale: maîtresse du champ de bataille, où depuis près de trente ans elle avait recueilli tant d'éloges, elle continua pendant plusieurs années encore de s'y montrer avec honneur; et la constance de ses succès fit même croire à quelques uns que le désespoir de jamais la vaincre avait pu contribuer, dans l'âme ardente et fière de sa concurrente, à une résolution qui leur paraissait plus étrange encore que vigoureuse.

Cependant M. de La Harpe, comme on l'a sans doute remarqué, avance que, dans les douze dernières années de sa carrière théâtrale, elle avait survécu à son talent, et n'était plus que l'ombre d'elle-même: il fixe à l'année 1763, époque des pre-

mières représentations de *Warwick*, le terme des succès de cette actrice; mais son témoignage unique ne saurait ici balancer celui d'une foule d'autres contemporains, qui tous s'accordent à prolonger beaucoup plus la durée du talent de Mlle Dumesnil. Ce témoignage de l'auteur de *Warwick* peut même s'expliquer : ne signifierait-il pas que la naissance d'un nouveau chef-d'œuvre fut marqué par les derniers soupirs d'un beau génie? Le rapprochement de deux circonstances de cette nature leur donne à l'une et à l'autre plus d'effet et de saillie. L'amour-propre de M. de La Harpe pouvait y trouver son compte : il fallait bien que quelque événement d'une certaine importance accompagnât l'apparition de *Warwick;* les grandes choses, les grands phénomènes marchent presque toujours de front. Le poète, il est vrai, félicite Mlle Dumesnil d'avoir triomphé du temps, dans des vers datés de cette même année 1763; nous ignorons s'ils furent composés avant ou après les premières représentations de *Warwick;* au reste, des vers ne tirent jamais à conséquence, et nous ne rapportons ceux-ci, que parce qu'ils nous semblent peindre de couleurs assez fidèles la célèbre actrice à laquelle ils sont adressés. Le poète s'écrie :

Eh bien! de tes talens le triomphe est durable!
Et le temps n'a point effacé

Ce caractère inaltérable
Qu'en toi la nature a placé.
L'art ne t'a point prêté son secours et ses charmes :
A ses heureux efforts souvent on applaudit;
Souvent il satisfait l'esprit;
Mais avec toi l'on pleure, avec toi l'on frémit :
Ton désordre effrayant, tes fureurs, tes alarmes,
Et tes yeux répandant de véritables larmes,
Ces yeux, qui de ton âme expriment les combats,
L'involontaire oubli de l'art et de toi-même;
Voilà ta science suprême,
Que tu n'as point acquise, et qu'on n'imite pas!

L'auteur ne manque pas d'opposer indirectement à ce portrait celui de Mlle Clairon, lequel paraît également exact et vrai; il ajoute :

D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse,
Avec précision des gestes mesurés,
D'un débit cadencé la pompe harmonieuse,
Des silences frappans, des repos préparés,
Sans doute, avec raison, peuvent être admirés :
J'estime une adroite imposture;
J'en vois avec plaisir le charme ingénieux,
Et j'admets après la nature,
L'art qui la remplace le mieux;
Mais je ne vois qu'en toi disparaître l'actrice :
Je te crois Clytemnestre, et je déteste Ulysse;
Tu me fais partager ta profonde douleur;
Tu fais gémir mon âme, et palpiter mon cœur.
Poursuis, et règne encor sur la scène ennoblie;
Elle assure à ton nom un éclat éternel;
Il n'est rien de sublime, il n'est rien d'immortel,
Que la nature et le génie.

Les premiers vers de cette pièce ont quelque chose de trop brusque et de trop peu flatteur; ils remettent trop, ce semble, sous les yeux de l'actrice, pour qui ils étaient faits, l'âge auquel elle était parvenue: Mlle Dumesnil avait, en effet, alors cinquante ans, et il y en avait vingt-six qu'elle était entrée à la Comédie Française; elle y resta encore douze années, et ne se retira qu'en 1775, à l'âge de soixante-deux ans. Il paraît certain que, si son talent ne s'éteignit pas aussi tôt que le dit M. de La Harpe, du moins il ne jeta plus guère, dans les derniers temps surtout, que de faibles et pâles éclairs; Grimm en convient lui-même: « La retraite « de Mlle Dumesnil, dit-il, a fait peu de sensation; « on ne l'a point regrettée, parce qu'on la regrettait « depuis trop long-temps, même en la voyant tous « les jours; le souvenir de cette actrice vivra cependant autant que la scène française: on ne verra « jamais Mérope, Agrippine, Sémiramis, sans se « rappeler combien elle fut admirable dans les rôles « de ce genre. Elle a fort peu contribué aux progrès « de l'art, mais elle l'a cultivé avec un caractère « original. »

C'est en terminant cette Notice qu'il serait peut-être convenable d'examiner jusqu'à quel point l'art est en effet redevable à Mlle Dumesnil: elle a laissé, comme tous les génies rares, des exemples diffi-

ciles à suivre; comme eux, dans le développement de ses perfections, elle a atteint le comble de l'art; ainsi que tous les talens transcendans, mais irréguliers, elle a pu donner lieu à de mauvaises imitations; toutefois, il semble que ses fautes, choquantes de leur nature et grossières, devaient avoir peu de séduction et d'attrait, tandis que ses beautés provoquaient le plus irrésistible enthousiasme; le désir de l'égaler dans ce qu'elle avait d'excellent, fruit naturel de cet enthousiasme même, fut sans doute plus profitable à l'art que ses imperfections ne lui furent nuisibles; s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que dans quelques parties elle se soit montrée supérieure à tout ce qui l'a suivie comme à tout ce qui l'avait précédée, elle a donc offert de grands modèles, qui étaient des progrès de l'art, ainsi qu'ils sont le désespoir des artistes; si l'idée de la perfection dans un certain nombre de rôles est inséparable de son nom, elle a donc reculé les limites de ces rôles; elle en a donc posé la borne; et, en cela, qu'a-t-elle fait que d'avancer l'art, et que de le porter même, en quelques points, jusqu'où il pouvait aller? dira-t-on qu'*elle a peu contribué à ses progrès*, parce qu'elle est demeurée inimitable? mais c'est précisément cela qui prouve qu'à quelques égards elle en a touché le but le plus élevé.

Sous plusieurs rapports on peut concourir aux progrès d'un art par de savantes recherches, par des observations attentives, par des études suivies et courageuses, dont les résultats s'enseignent et se transmettent plus aisément; mais faut-il donc compter pour rien les inspirations et les exemples du génie? n'est-ce pas même sur ces exemples, sur ces procédés naturels des grands talens que l'art établit ses leçons, et fonde ses théories, toujours d'autant plus sûres, d'autant plus solides, qu'elles s'appuient davantage sur les traditions des modèles supérieurs? Il est, à la vérité, des détails plus ou moins importans qui appartiennent plus particulièrement à la réflexion, et au perfectionnement desquels contribuent peu les mouvemens inspirés du génie; mais doit-on resserrer tout l'art dans le cercle de ces détails précieux sans doute en eux-mêmes, nécessaires, essentiels, et dont on ne pourrait exagérer le mérite qu'en les assimilant trop aux grands traits du talent? On conclura donc, contre l'avis de Grimm, que si Mlle Dumesnil a poussé jusqu'à un excès très condamnable la négligence de certaines conditions de l'art, et que si, en ce sens, elle est loin d'avoir aidé ses progrès, elle ne doit pas moins être considérée comme les ayant puissamment favorisés par l'éclat de sa réputation, par l'autorité de ses exemples, par cette flamme d'émulation qu'elle alluma,

et par l'influence des souvenirs ineffaçables qu'elle a légués à la scène française, encore toute remplie de sa mémoire.

Quelque peu regrettée qu'elle fût, au moment de sa retraite, par un public toujours plus ou moins ingrat, jamais elle n'a été remplacée. Mlle Saint-Val l'aînée lui succéda; mais cette actrice, qui n'était pas dépourvue de moyens, ne recueillit pas l'héritage de Mlle Dumesnil; elle sentit tout le poids d'une succession si redoutable, sans pouvoir se flatter de le porter jamais avec grâce; et ses talens ne servirent qu'à faire mieux apprécier encore la perte que le théâtre avait à déplorer. Dans l'espace de dix ans Mlle Clairon et Mlle Dumesnil disparurent, comme deux flambeaux qui s'éclipsent à la fois; Le Kain, assez jeune encore, restait seul pour consoler les amis de l'art tragique; mais lui-même ne devait pas rester long-temps : trois ans après il n'était plus.

Une pension de 2500 fr. fut, pour Mlle Dumesnil, la modique récompense de trente-huit années de travaux, de fatigues et d'éclatans succès. Mlle Clairon, à la fin d'une carrière beaucoup moins longue, qu'elle avait elle-même abrégée, se retira beaucoup plus riche. Mais la différence de leurs fortunes tenait sans doute à la différence de leurs caractères, et à des circonstances indépendantes de leurs

travaux. Une représentation de *Tancrède*, qui fut donnée au bénéfice de Mlle Dumesnil, un an après sa retraite, et à laquelle on courut en foule, étendit un peu les bornes de son étroite rétribution, en même temps qu'elle lui offrit, dans l'empressement et dans le nombre des spectateurs, une consolation flatteuse, dernière image de son ancienne gloire. Destinée à passer de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, et à vieillir encore plus que Mlle Clairon, elle termina ses jours à Boulogne-sur-mer, le 20 février 1803, âgée de près de quatre-vingt-dix ans; et la même année vit mourir, dans l'intervalle d'un mois, ces illustres rivales, les deux plus sublimes tragédiennes dont les fastes de notre théâtre aient conservé le souvenir. Il paraît que les *Mémoires de Mlle Clairon*, après tant d'années de retraite et de silence, troublèrent la tranquille vieillesse et vinrent affliger la caducité de Mlle Dumesnil: elle y répondit du fond de la province dans laquelle les restes de son existence oubliée étaient comme ensevelis, ou plutôt elle remit le soin de sa défense à une plume confidente de ses sentimens et organe de ses pensées; et cette réponse, publiée sous le titre de *Mémoires de Mlle Dumesnil*, peu de temps après ceux de Mlle Clairon, ne se renferme pas tellement dans l'enceinte des considérations personnelles et particulières, qu'elle ne puisse encore

servir l'art par des documens généraux et par des vues d'une utilité universelle : ainsi des bords de leurs tombeaux ces deux immortelles actrices, ranimant les querelles de leur ancienne émulation, dictaient encore les leçons du passé, et répandaient sur l'avenir les lumières de leur expérience.

(DUSSAULT.)

MÉMOIRES

DE

Mlle DUMESNIL,

EN RÉPONSE

AUX MÉMOIRES DE Mlle CLAIRON.

MÉMOIRES

DE Mlle HIPPOLYTE CLAIRON,

ET RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE,

PUBLIÉS PAR ELLE-MÊME.

DE CE TITRE.

Les *Mémoires* d'une actrice célèbre supposent des aventures galantes, tragiques ou comiques : il n'y a rien de tout cela dans ces prétendus *Mémoires*. Quelques pages sur les espiégleries d'un *revenant*, dignes de la bibliothéque bleue, quelques sommaires sur l'art

théâtral, des digressions sur les amours héroïques de Mlle Clairon avec le comte de Valbelle, le seul de ses innombrables amans dont elle prononce le nom, une conversation fabuleuse avec la margrave d'Anspach, une lettre à l'époux de cette princesse, des conseils à une jeune amie, et des éloges continuels, fastidieux, et les plus exagérés d'elle-même, voilà ce que Mlle Hippolyte appelle des *Mémoires;* tant les moindres *balivernes* qui peuvent avoir quelque rapport à sa personne doivent nécessairement exciter de curiosité, d'intérêt et d'admiration! Ce n'est pas que Mlle Hippolyte Clairon manquât de matériaux pour composer de véritables *Mémoires,* des *Mémoires* qui eussent été très piquans, très récréatifs; mais elle tait, au contraire, avec la plus grande circonspection, tout ce qui aurait pu remplir agréablement son titre. Il faut croire qu'elle a de bonnes raisons pour dérober à nos amusemens la partie la plus intéressante de sa vie privée. Aurait-elle oublié ce qu'elle dit un jour à une très aimable femme, qu'elle surprit considérant avec attention son portrait : *Vous voyez là une demoiselle qui s'est bien divertie.*

RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE.

On voit que Mlle Clairon commence, dès le titre, à substituer l'emphase à la vérité. Votre art, mademoiselle, n'est point l'*art dramatique;* il est l'*art théâtral.* C'est l'art de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire, qui est l'art dramatique. La distance entre l'art de composer et celui de réciter est incommensurable. Un écrivain qui publierait des réflexions sur l'art de ces grands hommes, ne pourrait les intituler que *Réflexions sur l'Art dramatique;* et néanmoins son ouvrage n'aurait rien de commun avec celui que vous publiez sous le même titre.

DU REVENANT.

Mlle Clairon débute par l'histoire d'un revenant. Des merveilles devaient nécessairement précéder une carrière comme la sienne. C'est un amant que ses rigueurs précipitent au tombeau, et qui revient des royaumes sombres pour la lutiner comme il l'avait promis en mourant. Tantôt on l'entend pousser, régulièrement à la même heure, des cris

effroyables; tantôt il chante, invisible, sous ses fenêtres, avec une voix céleste; tantôt il lui donne des soufflets, tantôt il lui tire des coups de fusil. . . . .

« Le lendemain, raconte-t-elle, il faisait le plus beau clair de lune; priée par Mlle Dumesnil d'être d'une petite fête nocturne qu'elle donnait à sa maison de la barrière Blanche, je montai en fiacre à onze heures avec ma femme de chambre. On nous conduisait par les boulevards, qui commençaient à se garnir de maisons. Nous examinions tous les travaux qui se faisaient là, lorsque ma femme de chambre me dit : N'est-ce pas ici qu'est mort M. de S...? D'après les renseignemens qu'on m'a donnés, ce doit être ici, lui dis-je, en les désignant avec mon doigt, dans l'une des deux maisons que voilà devant nous. (Quoi! vous ignoriez l'adresse de votre ami particulier, que vous voyiez tous les jours?) D'une des deux partit ce même coup de fusil qui nous poursuivait; il traversa notre voiture : (le revenant tirait donc à balle?) Le cocher doubla son train, se croyant attaqué par des voleurs. Nous arrivâmes au rendez-vous, ayant à peine repris nos sens, et pour ma part, pénétrée

d'une terreur que j'ai gardée long-temps, je l'avoue; mais cet exploit fut le dernier *des armes à feu.* »

J'ai prié plusieurs fois Mlle Dumesnil de rassembler dans sa mémoire les détails de cette fête : ils lui sont tous présens. Elle soutient, Mlle Hippolyte, que vous arrivâtes sans la moindre apparence de trouble, que vous étiez au contraire très gaie; que ni vous, ni la femme de chambre, ni le cocher, qui s'était cru *attaqué par des voleurs*, ne fîtes aucune mention de cet étrange événement, et qu'elle n'en a jamais eu connaissance qu'en lisant vos *Mémoires*.

Mlle Hippolyte finit le récit de ce prodige par quelques réflexions *philosophiques*, et par dire : *Ce petit raisonnement et quelques retours sur moi-même, qui ne me trouvais ni pis ni mieux de tout ce qui m'était arrivé d'extraordinaire, m'ont tout fait attribuer au hasard.* Mais comment concilier le hasard avec la continuité de ces cris toujours poussés à la même heure, de la même manière, devant elle, devant ses amis, devant *ses gens?* Comment concilier le hasard avec un fait aussi positif que cette épouvantable paire de soufflets appliqués à Mlle Clairon et à Pipelet?

Il me semble d'ailleurs que si le *revenant* eût été un amant désespéré et jaloux, il ne se serait pas amusé à crier, à chanter, à tirer sa poudre aux moineaux; il serait venu prendre son inhumaine par l'oreille, toutes les fois et au moment qu'elle aurait voulu lui être infidèle. C'était le moyen de multiplier ses vengeances, et de la condamner au supplice de Tantale. Quel rapport y a-t-il entre des cris et des chants, et les moyens propres à venger un amant outragé?

Quoi qu'il en soit, Mlle Hippolyte et moi nous serons bientôt à même de parler avec connaissance de cause de ces voyages de l'autre monde. Pour ce qui me regarde, je suis bien intimement persuadé que, quand même on m'accorderait des passe-ports, jamais l'envie ne me reprendra de revenir en celui-ci.

On aperçoit déjà dans ce premier article, avec quel respect, quel enthousiasme et quelle admiration Mlle Hippolyte parlera désormais ou fera parler d'elle; ce sont des personnes auxquelles elle *accordait le bonheur de la voir*: ce sont de petits airs qu'elle chante, et qu'on écoute *avec ravissement*. C'est l'exorde de son panégyrique.

DE SES RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE.

Mlle Clairon indique dans cet article les qualités principalement nécessaires à ceux qui se destinent au théâtre : un organe sonore, une belle prononciation, de la force, c'est-à-dire une bonne constitution, de la mémoire et de l'extérieur. Tous les écrivains qui ont traité de l'art théâtral, ont exigé les mêmes préalables. Raymond de Saint-Albine, surtout, ne laisse rien à désirer à cet égard; et il n'y a personne qui ne sente que ces qualités sont indispensables pour embrasser la profession de comédien avec quelque espoir de succès.

« Qu'à talent égal, continue Mlle Hippolyte, on fasse réciter des vers par un organe libre et par un organe défectueux, on verra que le libre n'ôte rien à leur beauté; l'autre forcément rallentit pour se faire entendre, ou ne donne que des sons mal articulés s'il est rapide. Valeur, véhémence, précision, harmonie, élégance, noblesse, tout est détruit. »

Ceci peut être applicable à l'acteur tragique, néanmoins avec quelques modifications; mais

il n'est pas vrai que dans le comique, dans les rôles à grand caractère, dans le haut comique, *tout soit détruit* par une défectuosité d'organe telle, par exemple, que celle du grasseyement, dont il va être question.

« Qu'on se rappelle tous les acteurs qu'on a vus; *il ne fut jamais de grands talens* avec ce défaut (d'avoir l'organe défectueux) : une jolie figure, un âge intéressant, des dispositions, le font excuser quelquefois; mais la figure et les jeunes années passent. Ces espérances se réalisent rarement avec des disgrâces tenant à la nature, et que l'âge ne fait qu'accroître (il ne les accroît pas, mais il repousse l'indulgence); j'en donnerai Grandval pour exemple. Ce comédien charmant, plein de grâces, d'esprit et de chaleur, avec qui ce qu'on nomme décence théâtrale a quitté la scène, qu'on ne remplacera peut-être jamais dans les petits maîtres de bonne compagnie et dans le haut comique, ayant la sagesse de ne se montrer que dans des rôles convenables à son âge, a été forcé de se retirer avant cinquante ans, par le dégoût que son grasseyement inspirait au public, dont il avait été l'idole. »

Entendons-nous, s'il vous plaît, Mlle Hippolyte : vous avez mis au nombre des défectuosités d'organe le grasseyement. Vous assurez *qu'il ne fut jamais de grands talens* sans un organe libre; et puis vous citez Grandval, à qui vous rendez justice : vous convenez donc qu'on peut avoir *de grands talens* avec une défectuosité d'organe, quoique vous veniez d'assurer le contraire.

Quant à ce que le grasseyement de Grandval l'obligea de quitter le théâtre, ceci exige quelques éclaircissemens. Le grasseyement de cet acteur inimitable, sur lequel je reviendrai dans mes notes (1) n'avait jamais occasionné de sensation pénible : il était effectivement l'idole du public dans le haut comique. Il avait joué avec succès dans la tragédie, parce qu'il avait beaucoup de noblesse, de chaleur et de pathétique. Personne n'avait été plus applaudi dans les rôles de Manlius, de Nicomède, de Nérestan, d'Orbassan, de Coucy, de César dans *Rome sauvée;* il quitta le théâtre avec toute sa gloire. La modicité de sa fortune le força d'y remonter quelques années après. Les spectateurs s'étaient presque renouvelés depuis sa retraite, pendant laquelle Belcourt

avait adroitement fait négliger les rôles à grand caractère *. Lorsque Grandval reparut, il débuta par le Misanthrope, qu'il joua avec une perfection dont le nouveau parterre n'avait jamais eu d'idée. L'admiration et les applaudissemens furent à leur comble : les comédiens, qui se traitaient entre eux comme ils traitaient les auteurs dramatiques, avaient borné le répertoire de Grandval à cinq ou six bons rôles ; manœuvre qu'ils n'ont jamais cessé de mettre en usage lorsqu'ils craignent la comparaison, et dont le public sera toujours la victime tant qu'une autorité ne distribuera point les rôles, et n'éclairera pas leur conduite. Ils voulaient se débarrasser de ce dangereux camarade, qui d'ailleurs étant rentré avec la part entière, avait diminué d'autant celle de ses collègues, qui en avaient conçu beaucoup d'humeur. Grandval avait eu la sagesse de ne pas reparaître dans les rôles tragiques, où il avait été le plus applaudi. Que firent les comédiens ? On était à peu près

* Nous avions vu le temps où sa présence excitait des murmures, lorsqu'on attendait Grandval, et que Belcourt le doublait.

sûr que le nouveau public, qui supportait le grasseyement de Grandval dans les rôles du haut comique, à cause de sa grande supériorité et du charme inexprimable de son jeu, n'aurait pas la même indulgence dans la tragédie. Ses bons camarades saisirent le moment des vacances pour le charger de jouer, la veille, le rôle de Montèze dans *Alzire* : ils répandirent au parterre un grand nombre d'apostés; ils disposèrent tout pour que Grandval fût hué; et il le fut, quoique assurément le rôle de Montèze n'eût jamais été si bien joué. Ses oreilles n'étant rien moins qu'accoutumées à cette mélodie, et naturellement fier, il quitta sur-le-champ le théâtre, dont il avait fait si long-temps les délices.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Force*.

« J'AI trouvé sur mon chemin (je n'ai pas besoin de prévenir que c'est Mlle Clairon qui parle) beaucoup de jeunes auteurs et de belles dames, qui pensaient que rien n'était plus facile que de jouer *Mahomet*, *Mérope*, etc.; *que l'auteur avait tout fait ;* qu'apprendre les vers et s'abandonner à la nature, était tout

pour le comédien. *La nature!* que de gens prononcent ce mot sans en connaître l'étendue! Chaque sexe, chaque âge, chaque état, n'en a-t-il pas une à part? La différence des temps, des pays, des mœurs, des usages, n'a-t-elle pas la plus grande influence? Quelle étude ne faut-il pas faire d'abord pour cesser d'être soi? (aucune) pour s'identifier avec chaque personnage? (aucune, quand la nature vous a doué de l'âme inflammable d'un tragédien ou d'une tragédienne) pour parvenir à peindre (voici l'art : cela s'apprend) l'amour, la haine, l'ambition, tous les sentimens dout l'homme est susceptible, et toutes les nuances, toutes les gradations par lesquelles ces divers sentimens arrivent à leur plus grande expression.

« Tous les arts, tous les métiers ont des principes connus. Il n'en existe point pour le comédien tragique. C'est *dans l'histoire de tous les peuples du monde* qu'il doit puiser ses lumières : la lire ne serait rien; il doit l'approfondir, se la rendre familière jusque dans les plus petits détails, adapter à chaque rôle tout ce que sa nation peut avoir d'originalité. Il doit réfléchir sans relâche, répéter cent et

cent fois la même chose, pour surmonter les difficultés qu'il rencontre à chaque pas. Ce n'est point assez d'étudier son rôle; il faut qu'il étudie l'ouvrage entier, afin d'en masquer le faible, d'en faire sentir les beautés, et de subordonner son personnage à l'ensemble de la pièce : il doit étudier le goût du public (pour plaire, oui; mais pour bien exprimer, non. Son oreille et son cœur doivent être ses guides); *scruter le cœur de tous ceux qui l'approchent*, (miséricorde!) démêler les rapports de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Tel est le travail secret du comédien, (c'est au moral l'arcane du grand œuvre.) »

Mlle Hippolyte, je soumets de cœur et d'esprit mes lumières aux vôtres. Cependant je ne feindrai pas de vous dire que, sans le respect que j'ai pour les documens d'une aussi grande maîtresse que vous, j'oserais croire que ces deux paragraphes sont du *galimatias double*, du *phébus à prétentions*. Vraisemblablement je me trompe; mais permettez-moi de vous faire part de quelques petits doutes.

Si *beaucoup de gens prononcent ce mot, la nature!* sans en connaître l'étendue, il me semble que vous n'en connaissez pas les li-

mites, et que vous confondez souvent avec elle ce qui n'appartient qu'à l'art. Chaque *état n'en a-t-il pas une à part?* demandez-vous. Non, sans doute; mais en général chaque état a peut-être une manière différente d'en manifester les expressions. Cependant j'ai vu l'année passée, à la Halle au blé, une mère échevelée, cherchant son enfant qu'elle avait perdu, le demander à tout le monde en fondant en larmes, avec tous les accens du désespoir. Jamais actrice n'a eu des gestes plus expressifs, plus touchans, plus vrais, plus nobles, que cette mère transportée de douleur. Je la fis remarquer à un de mes amis. *La différence des temps, des pays, des usages, des mœurs, n'a-t-elle pas,* ajoute Mlle Hippolyte, *la plus grande influence?* Tout cela n'a pas plus d'influence que la diversité des langues dans lesquelles les tragédies sont écrites, sur les grands traits de la nature qui sont l'aliment du feu tragique, comme l'amour, la jalousie, la vengeance, l'ambition, l'amour maternel et filial. Ces grandes affections de l'âme sont les mêmes d'un pôle à l'autre, parce qu'elles entrent dans l'organisation de l'homme, ouvrage du Créateur. Se pénétrer de ces gran-

des affections, les éprouver sur-le-champ et à volonté, s'oublier soi-même en un clin d'œil pour se mettre à la place du personnage qu'on veut représenter, c'est exclusivement un don de la nature au-dessus de tous les efforts de l'art. Quant à de vaines conventions, à des usages plus ou moins bizarres, à des mœurs plus ou moins dissemblables, à des préjugés plus ou moins fous, à des manières plus ou moins civiles, ouvrage des hommes, variables et mobiles comme eux, rarement un rôle exige qu'un acteur en prononce fortement les nuances; et quand son rôle l'exigerait, ce mécanisme, entièrement du ressort de l'art, s'acquiert avec facilité, pourvu qu'on ait de l'intelligence et des avantages physiques : mais le feu sacré des grandes passions, uniforme chez tous les individus de l'espèce humaine, ne peut être allumé que des mains de la nature.

Tous les arts, tous les métiers ont des principes connus. Il n'en existe point pour le comédien tragique. Quel sophisme! La base de l'art théâtral dans la tragédie, est d'abord, car il faut toujours en revenir là,

D'avoir reçu du ciel l'influence secrète,

source du pathétique, de la terreur, de l'oubli spontané de soi-même, sans aucun travail; présent divin qui peut presque dispenser des beautés de l'art, comme nous en avons plus d'un exemple. L'existence des principes relativement à tout ce que l'acteur ne reçoit point de la nature, laquelle n'a nullement besoin de principes, ne saurait se révoquer en doute; et il me semble que voici le traité complet des principes de l'art théâtral : qui suis-je *sous tous les rapports?* que suis-je à chaque scène? où suis-je? qu'ai-je fait, et que vais-je faire? en appliquant ces mêmes questions à tous ceux qui sont en scène avec moi.

Dans tout ce que je viens de dire, le plus terrible n'est point encore prononcé; (ne dirait-on pas d'un oracle d'où dépend le destin d'un empire?) *c'est l'indispensable nécessité d'être continuellement pénétré des événemens les plus tristes et les plus terribles.*

Je puis assurer à Mlle Hippolyte, que Le Kain, qu'elle reconnaît elle-même pour l'acteur qui a le plus approché de la perfection, n'était point du tout *continuellement pénétré des événemens les plus tristes et les plus terribles.* C'était au contraire dans la société un des plus

gros rieurs de Paris ; mais il se pénétrait *sur-le-champ* des affections les plus tragiques, quand il voulait étudier, répéter ou jouer. Voilà ce dont il semble que Mlle Hippolyte n'ait jamais conçu la possibilité, si nous en jugeons par ses systèmes, par les incroyables travaux auxquels elle nous apprend qu'elle s'est condamnée. Ces études si pénibles, si opiniâtres, ne pourraient-elles point paraître un effort continuel de l'art, luttant contre les refus de la nature?

« L'acteur qui ne se les rend pas personnels « (ces événemens les plus tristes et les plus « terribles), n'est qu'un écolier qui répète sa « leçon ; mais celui qui se les approprie, *et « dont les larmes constatent les recherches « profondes, déchirantes de ses études,* et « l'oubli de sa propre existence, est certaine- « ment un être misérable. »

Les larmes ne constatent *les recherches profondes et déchirantes* d'un acteur, que lorsque cet acteur doit tout à l'art. Dans un tragédien que la nature a doué du don des larmes, qui les verse sans effort, sans *ces recherches profondes,* malgré lui *, au premier vers touchant

* Ce qui coûte le plus à un homme vraiment sen-

sur lequel il jette les yeux ou qu'il prononce, ses larmes constatent l'excessive sensibilité de son âme, son organisation vraiment tragique. Je ne reviens point de mon étonnement de ce que Mlle Hippolyte n'a pas renfermé soigneusement dans son cœur ces paroles remarquables, que *les larmes constatent les recherches profondes et déchirantes de ses études*. Cette assertion peut être prise pour le secret de son talent, divulgué par elle-même.

« En me rappelant mon plan d'étude, pour-« suit-elle, j'espère qu'on me pardonnera de « me rappeler que j'ai souvent ri des sottises « qu'on disait, en me reprochant d'avoir de « l'art. Eh ! que voulait-on que j'eusse ? Étais-je « en effet Roxane, Aménaïde, ou Viriate ? » Oui ; il fallait l'être comme Dumesnil était réellement Clytemnestre, Mérope, Sémiramis. Rien n'était moins sot, mademoimoiselle, que les *sottises* dont vous parlez.

Vous savez bien qu'elles n'étaient pas si risibles que vous affectez de le croire, et rien n'est plus adroit que la tournure que vous

---

sible qui apprend à jouer la tragédie, c'est de prononcer distinctement en fondant en larmes.

donnez aux justes reproches qu'on vous a toujours faits. On ne vous a jamais reproché *d'avoir de l'art* : il faudrait être en démence. On vous a reproché de n'en avoir pas assez pour le faire oublier, si la chose est praticable, et d'être tout art. On vous a reproché de laisser toujours percer la grande actrice dans votre jeu si *fini*. Quelque parfait que soit l'art, il ne peut jamais remplacer absolument la nature, qui, au milieu de la nécessité de quelques secours de l'art, était celui de Dumesnil. On a dit que vous n'aviez pas reçu de la nature, malgré tous vos avantages, ce degré de sensibilité qui fait disparaître l'art. En effet, c'est à quoi vous n'avez jamais pu parvenir, et c'est ce point de perfection que Dumesnil a toujours atteint sans le plus petit effort. La nature, si prodigue envers vous, vous avait refusé ce foyer de sensibilité intérieure et profonde, dont les explosions font tout à coup évanouir jusqu'aux apparences du travail, et complètent l'illusion théâtrale. Et, prenez-y garde, vous en faites implicitement l'aveu dans plusieurs endroits de vos *Mémoires*. On a déjà vu ma première observation à cet égard; mais cet aveu vous échappe surtout

lorsque vous vous servez de certaines expressions qui peuvent paraître indifférentes, mais qui sont des preuves pour les observateurs. Il est impossible de parler aussi long-temps, et aussi emphatiquement de soi, sans laisser percer le soin involontaire de défendre son côté faible; et c'est ce soin involontaire que vous prenez avec affectation, mais malgré vous, en répétant jusqu'à satiété ces mots: *Mon cœur sensible, la sensibilité de mon âme, la sensibilité de mon cœur, mon âme passionnée,* etc. etc. Nous voyons cependant que vous laissez échapper la seule occasion que vous ayez eue de manifester, dans ces *Mémoires,* l'excessive sensibilité dont vous vous prétendez consumée. Vous écrivez au comte de Valbelle, votre idole, pour lui annoncer que vous ne vous verrez plus. Quelle carrière pour l'amante la plus tendre, la plus passionnée, la plus fidèle, la plus héroïque qui ait jamais existé! Eh bien! cette lettre, dont la matière prêtait tant au pathétique, qui aurait dû être brûlante, est froide, maniérée, contournée: c'est de la déclamation, c'est de l'art: tandis que votre dialogue avec la Margrave, presque tout évidemment composé à

loisir, coule de source, parce que votre vanité en est le ressort.

Ce qui constitue essentiellement un acteur tragique, c'est le pathétique. La nature en avait doué Dumesnil avec autant de profusion que Voltaire : elle vous l'avait refusé en vous accordant toutes les ressources de l'art qui approchent le plus de la nature. Je m'expliquerai par deux exemples : quelques efforts que vous eussiez faits, jamais vous n'auriez été capable de faire sangloter les spectateurs, de déchirer leur âme, de leur faire verser des torrens de pleurs, comme Dumesnil dans les deux scènes d'*Iphigénie*, où elle était et où elle sera toujours inimitable. Elle ne l'emportait pas moins pour le naturel. Vous n'avez point pu parvenir à interroger le petit Joas dans *Athalie*, comme Dumesnil. Quel prodige de simplicité, sans rien perdre de la dignité de son rang ! Comme ce beau naturel était propre à séduire tout autre enfant qu'un enfant inspiré de Dieu ! Que le souvenir de ces grands effets est attendrissant ! Vous aviez trop d'esprit et trop de lumières pour refuser votre assentiment à tant de perfections. Aussi n'osiez-vous jouer Mérope, Athalie, Clytem-

nestre, Sémiramis, pendant les absences de Dumesnil. Il faut le dire, elle disposait de notre cœur à sa volonté, tandis que vous ne commandiez presque jamais que notre admiration. Elle a été l'actrice la plus vraiment tragique qui ait jamais paru sur aucun théâtre ancien ou moderne; et vous avez été le plus beau modèle académique qu'on pût offrir à de jeunes tragédiennes. Si la nature les avait douées de l'inestimable don du pathétique (car on n'apprend pas à sentir), elles trouvaient dans ce modèle l'exemple de toutes les beautés de l'art réunies au suprême degré, et alors il ne leur manquait plus rien pour aspirer à la perfection.

DE L'ARTICLE INTITULÉ : *De la nécessité de rapporter tout à l'art.*

« La même actrice, dit Mlle Clairon, est ordinairement chargée des rôles d'Ariane et de Didon. Ces deux personnages ont à manifester le même amour. » (Le même amour dans le fond, oui; le même amour dans les nuances, non; mais c'est dans la nature même, et non dans l'art qu'il faut puiser l'expression

de cette différence essentielle.) « Elles ont à « manifester la même crainte et le même « désespoir. » (La même crainte, oui ; le même désespoir, non ; parce qu'au désespoir d'Ariane d'être abandonnée par son amant, se joint le désespoir de la jalousie, supplice que Didon n'éprouve pas.) « Si l'on s'en rap-« portait à cette nature qu'on exalte si fort « aujourd'hui, on pourrait croire que ce qui « suffit à l'un de ces rôles suffit à l'autre. » (Au contraire, c'est en consultant cette nature, qui n'est pas exaltée d'aujourd'hui, mais de tous les temps, et sans laquelle il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de véritables beautés ; c'est en la consultant, dis-je, qu'on ne croira jamais que ce *qui suffit à l'un de ces rôles suffit à l'autre.*)

Deux princesses qui se respectent n'ont sans doute que la même manière d'aimer : c'est une affection de l'âme. Ici Ariane éprouve de plus le tourment de la jalousie, comme je l'ai déjà observé : c'est une autre affection de l'âme. Thésée la trahit pour Phèdre ; Énée quitte Didon par ordre du destin ; elle n'a point de rivale, mais elle adore son amant ; c'est encore une affection de l'âme. L'art n'in-

tervient que pour quelques moyens d'exécution. *En bonne foi,* s'écrie Mlle Clairon, après avoir indiqué quelques uns de ces moyens, et toujours à genoux devant son idole, quoiqu'il lui arrive quelquefois d'adresser ses hommages involontaires à la nature, croyant les adresser à l'art : *en bonne foi, parviendra-t-on à tout cela sans art?* Non, sans doute; mais cependant entre deux actrices, dont l'une sentira très vivement, et dont l'autre, moins sensible et plus adroite, déploiera toutes les beautés de l'art, la première fera beaucoup plus d'impression : ce qui prouve que l'art, dont Mlle Hippolyte veut toujours faire le principal, n'est jamais que l'accessoire. *

Au surplus, les documens de Mlle Clairon, relativement à ces deux rôles, rentrent toujours et nécessairement dans ce thème : *Qui suis-je sous tous les rapports?* Quelle est *la nature* de la situation où je me trouve? car c'est toujours à elle qu'il faut avoir recours.

---

* Il y a des comédiens qui jouent d'instinct, enfans gâtés de la nature, qui ne saurait les quitter un moment. Préville, le plus grand comique qui ait jamais existé, n'a jamais analysé ni décomposé un rôle.

Il n'est rien de sublime, il n'est rien d'immortel,
Que la nature et le génie,

a dit La Harpe, dans la charmante épître que nous aurons lieu de citer tout entière. Intitulons donc ce petit article, *de la nécessité de rapporter tout* à la nature ; et suivons Mlle Hippolyte dans des détails sur lesquels il paraîtrait futile de s'arrêter, si la vérité pouvait être indifférente.

« Il est plus difficile de trouver de bons acteurs que de bonnes actrices. Les personnes qui se destinent au théâtre sont nées, pour la plupart, de parens obscurs et malaisés (elle veut parler des hommes). Les femmes ont plus d'avantages. A peu de chose près, *l'éducation est la même pour tout le sexe qui n'est pas décidément peuple*. Un peu d'esprit, de figure et d'honnêteté, leur acquiert presque toujours la protection des femmes et les hommages des hommes; l'indulgence et la galanterie les encouragent; les arts, les talens s'offrent en foule à l'émulation des jeunes filles; elles sont plus facilement admises dans les sociétés des gens de lettres, et de ce qu'on appelle *bonne compagnie*. »

Où Mlle Hippolyte a-t-elle vu qu'une fille

de la riche bourgeoisie est élevée, par exemple, comme une petite marchande mercière? Quelle est cette classe de filles dont elle veut parler, *que les femmes protégent, que l'indulgence et la galanterie encouragent, et à l'émulation desquelles les arts et les talens s'offrent en foule?* Il ne se peut agir ici que de jeunes filles qui se destinent au théâtre, et qui conséquemment sont déjà au moins galantes. Dans quelle *honnête société* a-t-elle trouvé de ces sortes de filles? Nous avons toujours vu précisément le contraire de ce qu'elle avance; c'est qu'aucune des filles dont elle parle n'était jamais admise en bonne compagnie, tandis que des hommes des dernières classes de la société y perçaient, y étaient bien accueillis, s'ils avaient de l'esprit et de l'honnêteté.

« Depuis que le théâtre existe, continue Mlle Hippolyte, on ne peut compter que trois acteurs dans le grand genre, Baron, Dufresne et Le Kain. » Après avoir rendu aux deux premiers les hommages qu'ils méritent, « Le Kain, dit-elle, *simple artisan*, n'ayant qu'une figure déplaisante et sale, une taille mal prise, un organe lourd, un tempérament faible, s'élance de l'atelier au théâtre, et sans *autre*

guide que le génie, sans autres secours que l'art (que lui restait-il donc à désirer? ces deux moyens n'étaient-ils pas le complément de ses besoins?), se montre le plus grand acteur, le plus beau, le plus imposant, le plus intéressant des hommes. Je ne compte ni ses premiers essais, ni ses derniers efforts. Dans les uns, il doutait, tentait, se trompait souvent, et cela devait être. Dans les autres, ses forces ne secondaient plus ses intentions; faute de moyens, il était souvent *lent et déclamateur :* mais son bon temps est ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection. »

J'observerai ici que Mlle Hippolyte ne peut jamais se renfermer dans le cercle de l'exacte vérité, obligation qu'on contracte néanmoins lorsqu'on entreprend de dogmatiser.

Le Kain n'était point le fils *d'un artisan ;* il était le fils d'un orfévre célèbre, et un orfévre est un artiste. Son éducation avait été très soignée; il dessinait supérieurement, et il avait un grand fonds de littérature. Il s'en fallait bien qu'il eût la figure *déplaisante ;* il gagnait beaucoup à être vu de près; ses yeux étaient fort beaux et très expressifs, et je n'ai jamais connu d'homme qui eût plus de grâces

dans le contour de la bouche et dans le bas du visage. L'éducation de ses sœurs, qui vivent encore, n'avait pas été plus négligée *. Elles ont les manières et le ton de la meilleure compagnie, et le sourire de leur frère, qui était des plus agréables. On voit donc que voilà bien des ressources pour un homme de génie; mais il succédait à Dufresne, le plus beau des humains. En lisant cet article de Mlle Hippolyte, on dirait, tant l'hyperbole a de charmes pour elle, qu'il s'agit d'un homme d'une difformité hideuse, lequel s'élance tout à coup de la charbonnière d'un forgeron pour venir jouer Orosmane. Le Kain s'était d'ailleurs essayé sur le petit théâtre de l'hôtel de Tonnerre et chez Voltaire. Examinez son portrait en Gengis-kan, il est d'une ressemblance achevée, et voyez si c'est là une figure déplaisante. Il n'avait point l'organe sourd, comme le prétend Mlle Hippolyte; sa voix était une *taille* un peu voilée, et c'est peut-être la voix la plus

---

* Aussi l'une d'elles fait-elle aujourd'hui les fonctions d'*Instituteur* auprès des enfans d'un de nos directeurs, qui a trop d'esprit pour se tromper dans un choix de cette importance.

favorable au tragique, non pas en chantant, mais en déclamant; elle est plus aisée à attendrir qu'une voix sonore et timbrée, surtout si on connaît l'art de soutenir ses finales, et d'empêcher que les grandes explosions ne vous arrachent une espèce de sifflement que l'oreille ne peut supporter. M[lle] Clairon avait un beau timbre, la voix la plus sonore; qu'on juge, par ce qu'il lui en a coûté pour disposer à sa volonté de la beauté de son organe, combien il est difficile de gouverner ces sortes de voix. M. Larive, qui a un concordant fort beau et bien timbré, n'est pas encore parvenu à s'en rendre le maître. La voix de M[lle] Gaussin, si tendre, si délicieuse, si pénétrante, était aussi un peu voilée : on en conviendra, en se rappelant surtout le monologue d'Alzire, qui commence par ce vers :

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !

La nature de son organe y servait admirablement bien ces sons étouffés, si précieux, si nécessaires dans ce beau monologue, et qui retentissaient long-temps dans le cœur des spectateurs. Depuis cette charmante actrice, nous n'avons plus entendu de ces voix célestes

pour la déclamation, de ces instrumens enchanteurs qui vous arrachent des larmes délicieuses au premier son qui frappe le tympan de l'oreille. La nature vient d'accorder à une jeune élève de dix-sept ans le rare présent de la voix de Gaussin; et cette nouvelle syrène ne se doute pas encore du charme inexprimable de son organe.

Ce que peu de gens savent, c'est que Le Kain, cet acteur si pathétique et si noble, disait les rôles à manteau avec autant de supériorité qu'un rôle tragique. Il donnait alors à sa physionomie le caractère de celle de Molière, avec lequel il avait de la ressemblance. Ce tragédien, si profondément tragique, était, comme nous l'avons observé, un grand rieur dans la société; tandis que Molière, acteur très comique, y était fort grave. Ses mœurs étaient simples comme sa personne, mais il avait l'âme fière et indépendante. On ne lit pas sans plaisir que, trente ans avant la révolution, il écrivait que la police du spectacle était le joug le plus contraire à *la liberté nationale*.

Avec quel étonnement on entend dans le même article, une actrice célèbre accuser cet

acteur immortel d'être devenu *lent et déclamateur!* Que dites-vous, Mlle Hippolyte? il était au contraire devenu plus profond et plus naturel. Le comble de l'art théâtral est sans doute de ne point paraître réciter les pensées d'un autre, mais de dire la sienne. La marche de la nature est un débit plus mesuré. Il faut d'ailleurs donner aux idées le temps de naître, et d'être exprimées par celui qui vient de les concevoir. C'est à quoi Le Kain était parvenu avec une vérité au-dessus de tout éloge, en même temps que le moyen qui le faisait ressembler parfaitement à un personnage qui dit sa pensée, l'avait conduit à ne *jamais* manquer une seule intention. Ce que Mlle Hippolyte prend pour le déclin du talent de cet acteur inimitable, nous paraît être le dernier degré de la perfection, et produisait des effets que les plus sublimes beautés du jeu de Mlle Clairon n'auraient pu atteindre. Jamais il ne fut plus étonnant que quinze jours avant sa mort, dans *Adélaïde Duguesclin.*

Jeunes gens, vous voyez ce qu'était Le Kain; d'après l'aveu d'une des plus célèbres actrices, *ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection.* Jugez maintenant de

la bonne foi de quelques journalistes, connaisseurs cependant, témoins comme nous des prodiges de Le Kain (2), qui ont eu l'impudeur, non seulement de lui égaler quelques acteurs qui lui ont succédé, mais même de donner quelquefois la palme à ces derniers *. Jugez aussi de l'aveuglement de quelques spectateurs, qui croient que Le Kain a des égaux. Il en a comme Voltaire, et il en naîtra aussi rarement que des égaux de ce grand homme.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Mémoire*.

Cet article est au moins oiseux. Point de grand comédien sans une mémoire sûre. C'est

---

* J'ignore le nom de l'écrivain lumineux qui n'a pas rougi d'insérer, dans un fragment de l'*Abrégé de l'Histoire du Théâtre Français*, que Le Kain devait plus à sa réputation acquise qu'à ses talens réels, les acclamations dont il a joui jusqu'à sa mort; mais je n'ai pas oublié le nom d'un acteur qui a de la célébrité, et qui m'entendant faire, à dîner, un éloge motivé du rare talent de Le Kain, m'interrompit en disant : *Oui, excellent pour la vieille tragédie.* Cet Aristarque ne se comprenait sûrement pas lui-même, en prononçant cette absurdité que l'envie lui arracha.

une de ces vérités qu'on n'a pas besoin d'enseigner.

On lit dans le même article, que *de grands acteurs seraient déplacés dans les rôles de confidens, parce qu'ils y porteraient trop de prétentions.* Mlle Hippolyte décèle encore ici son attrait pour l'emphase. S'ils étaient de grands acteurs, ils n'y porteraient pas trop de prétentions : ils descendraient avec la même facilité qu'ils s'élèvent, parce qu'ils se seraient infailliblement demandé : « Qui suis-je ? » Ils découvriraient des beautés nouvelles dans ces rôles secondaires : ils seraient de respectueux, mais de rusés courtisans ; et comme ces personnages sont toujours constitués en de grandes dignités, ils laisseraient percer dans ces rôles subalternes une noblesse inconnue aux confidens ordinaires, dont le principal défaut est d'être rampans au lieu d'être respectueux. Il fallait entendre Le Kain dire Acomat ! * et d'autres rôles inférieurs à celui-là, qui est fort beau. Mlle Hippolyte a-t-elle oublié avec quelle étonnante supério-

---

* Il ne l'a jamais joué, mais il aimait à le déclamer devant ses amis.

rité Le Kain a joué les rôles de Chatillon et de Théramène ?

Les articles intitulés : *extérieur, tyrans, rois, premier rôle d'homme, jeunes premiers rôles d'hommes, confidens, division des rôles de femmes, mères, rôles forts, rôles tendres, confidentes, vêtemens*, n'offrent aux lecteurs ni aux élèves une seule vue nouvelle, un seul précepte qui ne soit rebattu, une seule réflexion qui soit une découverte heureuse pour l'art théâtral.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Du danger des traditions.*

« L'IGNORANCE et la fantaisie font faire tant de contre-sens au théâtre, qu'il est impossible que je les relève tous ; mais il en est un que je ne puis passer sous silence, c'est de voir arriver Cornélie en noir. Le vaisseau dans lequel elle fuit, le peu de momens qui se sont écoulés entre l'assassinat de son époux et son arrivée à Alexandrie, n'ont pu lui laisser le temps ni les moyens de se faire faire des habits de veuve ; et certainement les dames romaines n'avaient point la précaution d'en tenir

de prêts dans leur bagage. La célèbre Lecouvreur, en se faisant peindre dans ce vêtement, prouve qu'elle le portait au théâtre. Ce devrait être une autorité imposante pour moi-*même :* (comme ce *même* est modeste!) mais d'après la réputation qui lui reste, j'ose croire qu'*elle n'a fait cette faute* que d'après quelques raisons que j'ignore, et qu'elle-même en sentait tout le ridicule. »

Vous décidez, Mlle Hippolyte, que c'est *une faute*, que ce costume est *ridicule ;* mais êtes-vous bien sûre qu'il fallût à une dame romaine, pour se mettre en deuil, tout l'attirail d'une dame française? Êtes-vous bien sûre qu'elle eût besoin de marchandes de modes, de cordonniers, de tailleurs, de frangiers, de bijoutiers, pour se revêtir des habits funèbres? Il est vraisemblable qu'une draperie et un voile noir en faisaient tous les frais, composaient tout l'appareil de son deuil. Vous, qui d'après votre mémoire *dévorante*, Mlle Hippolyte, d'après vos longues et continuelles études et votre érudition immense, devez savoir par cœur tous les historiens anciens et modernes, comment avez-vous oublié ce que rapporte Tacite : que lorsque Agrippine, veuve

de Germanicus, venant de la Syrie, où elle avait perdu son époux, débarqua sur le territoire romain dans le plus lugubre appareil, portant dans ses mains l'urne qui contenait les cendres de Germanicus, se trouvant à peu près dans la même situation que Cornélie, puisque son mari, l'un des plus grands hommes dont la république romaine se soit jamais honorée, venait d'être empoisonné par Pison; comment avez-vous oublié, dis-je, ce que l'historien Tacite écrit : *que dans toutes les villes où passait Agrippine, le peuple en deuil brûlait solennellement, selon la richesse des lieux, des étoffes, des parfums et d'autres offrandes funèbres?*

Vous concevez bien, Mlle Hippolyte, que ce peuple *en deuil*, hommes et femmes, ne s'étaient pas fait faire des habits dans une heure pour accourir sur le passage d'Agrippine; d'où il suit, qu'ils avaient ou qu'ils pouvaient se procurer sur-le-champ de quoi se mettre en costume funéraire avec moins d'apprêt que nous; et que si le peuple avait ces moyens, à plus forte raison Cornélie et Agrippine pouvaient les avoir, sans que leur bagage ait été surchargé de provisions mortuaires. En supposant, au

reste, que votre critique vestimentale fût fondée, encore ne serait-ce pas là un *contre-sens* comme vous le dites, mais un défaut d'*à-propos*, le deuil étant le costume naturel d'une veuve. D'après ces faits et ces petites observations, je me permettrai de vous proposer une moyenne proportionnelle. L'actrice qui jouera Cornélie ne pourra désormais être en deuil d'appareil, mais elle portera un voile noir relevé, et se drapera de noir. Il est à croire que la célèbre Lecouvreur ne s'est permis aucune innovation en portant des habits de deuil dans le rôle de Cornélie; il est à croire que l'actrice qui l'avait précédée jouait le rôle dans le même costume *sous les yeux de Corneille* : or personne n'avait plus approfondi l'histoire romaine que le grand Corneille. Cette observation est aussi de quelque poids; elle équivaut à une sorte de tradition, dont *le danger* ne nous paraît pas aussi évident qu'il le semble à Mlle Hippolyte.

Les articles qui traitent sommairement de l'*usage du blanc au théâtre*, de la nécessité pour les élèves d'avoir au moins une teinture du *dessin*, de la *danse*, de la *musique*, contiennent les réflexions les plus judicieuses, et

des conseils qui ne peuvent être donnés que par une artiste aussi consommée que Mlle Clairon : mais malheureusement ces ébauches paraissent d'autant plus imparfaites, que sur le nom de l'auteur on s'attendait à tout autre chose qu'à de simples croquis. Il en est de même des articles qui traitent de la *langue*, de la *géographie*, des *belles-lettres*, dont il est sans doute essentiel que les comédiens acquièrent quelque connaissance pour le progrès de leur art; mais on ne devinerait pas le motif principal pour lequel Mlle Hippolyte conseille à ses confrères de se livrer à ces études : c'est, dit-elle, à cause *du droit* qu'ont les comédiens de juger les auteurs qui travaillent pour le théâtre. C'est ainsi qu'elle nomme l'usage absurde, en cela seul qu'il est exclusif, que les comédiens, et surtout les comédiennes, étayées par le despotisme de leurs supérieurs, ont érigé en règlement, trop souvent à la honte de la scène française. Mlle Hippolyte est persuadée que la profession de comédien exige qu'il acquière toutes ces connaissances, parce qu'il a *le droit* de juger un auteur tragique ou comique, comme un juge souverain est obligé d'étudier les lois,

parce qu'il a le droit de prononcer sur la fortune, l'honneur et la vie des citoyens. C'est en conséquence de ce que les comédiens ont seuls le droit de juger sans appel les auteurs dramatiques, que M[lle] Hippolyte condamne tous les membres de cet aréopage à savoir parfaitement la fable, l'histoire, la géographie, la langue, à connaître tous les genres de poésie, et tous les auteurs dramatiques anciens et modernes. *On peut sentir alors*, ajoute-t-elle, *si l'auteur a profité de son sujet, s'il a tiré parti des temps, des lieux, des caractères, s'il est créateur, imitateur ou plagiaire. Une approbation n'est flatteuse, une critique n'est supportable, qu'autant qu'on est en état de motiver l'une et l'autre. Ce n'est pas assez d'avoir* le droit *de recevoir ou de rejeter un ouvrage, il faut se montrer digne de le juger.*

Cet étalage de M[lle] Hippolyte, pour fonder *le droit* des juges sur leur incroyable savoir, pour leur donner une existence imposante et digne de ses documens, est vraiment pompeux. Et où étaient donc tous ces grands hommes, toutes ces femmes, prodiges d'érudition, lorsque le sénat comique et tragique a fait de

si énormes bévues, s'est trompé si honteusement sur des ouvrages qui font nos délices, et qui seront l'admiration de la postérité? Quoi! tous ces juges avaient aussi *le droit* de juger, lorsqu'ils n'avaient encore rien acquis de tout ce que Mlle Hippolyte exige qu'on sache pour fonder ce droit? Cette seule réflexion rejette dans le genre burlesque toute la majesté de cette instruction.

Nous ne pouvons nous dispenser de transcrire ici cet article de Mlle Clairon dans son entier, afin d'épuiser la matière à l'égard du *droit* de juger les pièces, de la prééminence décernée aux comédiens sur les auteurs par Mlle Hippolyte, des griefs de ceux-ci, des procédés des comédiens, et de leurs supercheries. On va voir qu'il serait difficile d'en imposer au lecteur avec un front plus calme et plus serein.

« Environ deux ans avant ma retraite du théâtre, j'ai vu commencer la ligue de quelques auteurs pour se soustraire au jugement des comédiens. Cette prétention de vouloir disposer de la fortune et de *la volonté* d'une société sans laquelle, *au fond,* les auteurs dramatiques ne seraient *rien,* était autant

injuste que le prétexte en était faux et malhonnête.

« A moins qu'un ordre suprême ne casse les statuts des comédiens, il est impossible qu'aucun d'eux consente jamais à cette *injustice* et à cet *avilissement*. Corneille, Racine, Voltaire, n'ont point demandé d'autre tribunal. (Ils se sont soumis à l'usage; mais certainement ils n'auraient point provoqué le jugement de ce tribunal, s'ils avaient été libres de le rejeter.) Leurs ouvrages immortels n'avaient cependant pas besoin de l'illusion du théâtre, et des talens des acteurs. Les comédiens les volaient, disaient ces messieurs; leur faible rétribution en était la marque certaine. Je puis répondre à ces deux points, d'une façon *sans réplique,* au moins pour les vingt-deux ans où j'ai connu la gestion de la comédie.

« Les registres prouvent, d'après les états de recette et de dépense, que non seulement les comédiens n'eurent jamais la bassesse de s'approprier le bien des auteurs, mais que souvent, quoique *très malheureux* eux-mêmes, ils ont diminué de leur part pour augmenter celle des auteurs, et donner même gratuitement des secours à plusieurs d'entre eux. Ces

mêmes registres prouvent que *Cinna, Iphigénie, Mahomet*, n'ont jamais tant produit aux auteurs que *Venise sauvée, Zelmire, Warwik, la Veuve du Malabar, Varron* même. On voit malheureusement dans tous les états, que plus l'insuffisance se manifeste, et plus les précautions augmentent.

« Je ne veux point mêler aux faibles réflexions que je fais sur l'art de la tragédie (il faut dire sur l'art de jouer la tragédie) la discussion trop sérieuse des foudres de l'Église gallicane, et du pouvoir arbitraire sous lequel gémissent huit ou dix mille Français qui jouent la comédie. J'ai pris ce métier dans un âge où l'on ne se connaît pas encore soi-même : j'ai rempli du mieux que j'ai pu la tâche que l'autorité m'imposait, sans rougir d'une profession qui n'a certainement rien d'avilissant par elle-même. Le moment de ma liberté m'a paru le plus beau de ma vie. Rentrée dans tous mes droits de citoyenne, je me contente de déplorer le malheur de ceux qui sont encore dans l'esclavage. Je me tais et me console, en lisant *Épictète*, de tous les hasards de la nature et du sort : mais je ne puis concevoir comment des auteurs, *obligés de capter la*

bienveillance des comédiens, vivant avec eux, partageant leur salaire, *nés pour la plupart dans la plus chétive bourgeoisie*, s'aveuglent au point de se réunir aux sots, à la populace, pour insulter ceux qui les font vivre, *connaître*, et souvent valoir.

« Ces procédés sont d'autant plus bizarres, qu'on voit chaque jour les lumières de la raison surmonter les préjugés : l'état de comédien ne trouve plus autant d'obstacles (grâces aux gens de lettres que vous outragez) qu'il en rencontrait autrefois.

« Molière, à qui l'Europe entière élève des autels, ne fut pas jugé digne d'être de l'Académie; et, de nos jours, nous lisons dans ses fastes le simple nom de Dubelloy. L'égalité d'état et la différence inappréciable du mérite de ces deux hommes, n'est-elle pas la preuve la plus forte de la révolution des esprits? (Non, parce que Molière jetait un grand éclat par ses ouvrages et par sa profession, qu'il exerçait avec une grande supériorité sur le théâtre de la capitale; au lieu que Dubelloy était un comédien de province, inconnu : beaucoup de gens ignoraient même qu'il l'eût été. Il avait quitté la scène; il com-

posait des tragédies nationales, dans lesquelles il remettait sous les yeux des Français les exploits de leurs ancêtres, ce qui avait surtout beaucoup plu à Louis xv. Sans ce concours de circonstances, le préjugé contre les comédiens était encore tellement enraciné à la cour et chez les sots, c'est-à-dire dans les dix-neuf vingtièmes de l'empire, que l'Académie Française n'aurait jamais osé nommer Dubelloy. Il ne faut donc pas faire honneur à la philosophie, de son titre d'académicien français.)

« J'avoue que les auteurs qui travaillent pour le théâtre ont souvent raison de n'être pas contens de leurs juges. S'il est injuste de récuser tous les comédiens, il est juste de vouloir que tous ne soient pas admis pour juger. On peut dire très joliment : *Ma bonne, j'ai tant vu le soleil* (3), et ne pas en savoir assez pour prononcer sur un grand ouvrage.

« Sans égard pour l'ancienneté, le sexe, l'emploi, la protection et *le droit* (Mlle Hippolyte ne le perd jamais de vue), qui permet au plus ignorant d'avoir une voix aussi prépondérante que le plus éclairé, je voudrais qu'on fît un conseil de dix ou douze comédiens, dont le goût, le savoir, l'expérience

seraient le mieux reconnus. (Et qui aurait nommé les membres de ce conseil? Les gentilshommes de la chambre? ils n'auraient pas manqué d'y appeler leurs catins et leurs complaisans. L'Académie Française? il n'est pas douteux que les comédiens, sans en excepter Mlle Hippolyte, quoiqu'elle fût déjà Épictète, engoués de titres et de cordons, enflés d'avoir pour supérieurs, pour bergers, des ducs et pairs, des grands officiers de la couronne, ne se fussent trouvés dégradés, si on avait soumis le choix des membres de leur conseil à une assemblée de gens de lettres qui n'avaient d'autres titres que leur mérite littéraire.)

« Il faudrait bannir les scrutins et les billets sans nom. Qui n'a que des choses raisonnables et honnêtes à dire, doit dire hautement son avis. Quelle que soit la vanité d'un auteur, il ne peut prétendre qu'une société lui fasse le sacrifice de ses *lumières* et de ses intérêts. Il ne peut point penser non plus que les comédiens refusent un ouvrage digne d'intéresser le public (comme s'ils n'avaient pas refusé des chefs-d'œuvre! *), de doubler leur recette,

* Croira-t-on que les comédiens ont quelquefois

d'*accroître leur fonds*, etc. » Mlle Hippolyte entend ici par ces paroles, d'*accroître leur fonds*, de dépouiller despotiquement un auteur de sa création, en la confisquant à leur profit; tandis qu'elle appartient de *droit* et à jamais au créateur et à sa postérité. Ce n'était pas autrement, à l'assassinat près (pourquoi le dissimulerions-nous?), que la bande de Cartouche *accroissait son fonds*; elle s'emparait des dépouilles d'autrui. Il y avait seulement cette différence, que le parlement n'autorisait pas ces statuts spoliateurs, et que le gouvernement autorisait et protégeait les conquêtes des comédiens.

Si *la prétention* des auteurs, qui révolte si fort Mlle Clairon, de vouloir disposer de la fortune et de la *volonté* d'une société, sans laquelle, *au fond*, les auteurs dramatiques ne seraient *rien*, était autant injuste que le *prétexte* en était *faux et malhonnête*, la prétention des comédiens de vouloir disposer du sort et de la propriété d'une pièce de théâtre, était

---

refusé des pièces, uniquement pour priver un acteur dont on commençait à redouter le talent, d'y jouer un bon rôle?

mille fois plus révoltante; et l'on verra bientôt que ce que Mlle Hippolyte appelle le *prétexte*, était au contraire un motif très fondé et très juste.

Qu'entend Mlle Hippolyte par la *volonté* des comédiens? Est-ce que les comédiens doivent avoir une *volonté* lorsqu'il s'agit du service public, ou de tout ce qui peut concourir au bien de ce service? Les militaires ont-ils une volonté? les magistrats en ont-ils une? Quoi! les comédiens prétendraient que le sort de l'art dramatique et de l'art théâtral fût abandonné à leurs caprices, et souvent à leur ignorance? Dès qu'un acteur est voué au public, il doit avoir des supérieurs qui le forcent à le bien servir. Il est libre de quitter, sans doute, s'il n'a point contracté d'engagement; mais s'il reste, il ne doit point avoir de *volonté*. L'art dramatique et l'art théâtral ayant d'ailleurs la plus grande influence sur tous les arts, sur l'éducation, sur les mœurs, sur la politique, sur la gloire nationale, ils sont une partie nécessaire des ressorts du gouvernement; et sous ces grands rapports, ce serait un très grand abus que de les abandonner aux comédiens, qui doivent au contraire être mis

sous la main du pouvoir exécutif, lequel a sans doute sur eux l'autorité la plus absolue en tout ce qui concerne leur profession. L'exercice de ce pouvoir semblerait devoir être aujourd'hui plus que jamais une des attributions du ministre de l'intérieur, puisqu'il est chargé de la partie des arts, et que ses lumières, son goût, ses succès dramatiques, son amour pour le bien public, son esprit conciliateur et sa modération, le rendent si capable de relever la gloire des théâtres français.

Que dirait donc Mlle Hippolyte si, comme parmi les Athéniens, nous poussions, ce qu'à Dieu ne plaise, la sévérité de la discipline théâtrale jusqu'à faire fouetter un acteur pour avoir mal joué son rôle? Il en résulterait, à la vérité, que cette profession si difficile ne serait exercée que par des gens en état de s'y distinguer; mais nous nous bornons à croire, et je ne serais pas étonné que Mlle Clairon fût de notre avis, que ce qui mériterait peut-être la renaissance de la correction de Saint-Lazare, c'est le sang-froid avec lequel quelques sujets sans un vrai talent se croient les plus grands comédiens qui aient jamais existé, et l'ignare insolence avec laquelle ils parlent des plus cé-

lèbres acteurs qui aient illustré la scène. On entend, à cet égard, des choses d'un ridicule rare, lorsqu'on vit avec les comédiens : ils ne peuvent se dissimuler cependant que les auteurs dramatiques, à l'exception de l'ex-député Mercier, avouent sans peine la supériorité de Corneille, de Molière, de Racine et de Voltaire.

Après avoir vu avec surprise que, selon Mlle Hippolyte, *la volonté* des comédiens doit être une loi pour le public et pour les auteurs dramatiques, l'étonnement redouble, lorsqu'on lit dans ses Mémoires, *qu'au fond* les auteurs dramatiques ne sont *rien* sans la société des comédiens. Il y a long-temps que Mlle Clairon avait soutenu que *lorsqu'un auteur avait achevé sa tragédie, il n'y avait que la moitié de l'ouvrage de fait, et que les acteurs faisaient le reste :* au moins était-ce quelque chose que cette concession de la moitié; mais aujourd'hui, à l'exemple du lion, elle revendique l'autre : elle prétend que les acteurs sont tout, et les auteurs *rien*. Cette superbe reine ne veut plus de partage.

Dire que le concours de l'art théâtral est nécessaire pour qu'un ouvrage dramatique ait

reçu toute son existence, c'est déjà une prétention pour le moins très extraordinaire; car l'auteur seul le transmet tout entier à la postérité. Le succès ou la chute, lors de la représentation, ne peut influencer l'opinion de cette postérité, inabordable à toute illusion, à toute surprise, impassible, infaillible dans ses jugemens. S'il n'en était ainsi, la *Phèdre* de Pradon l'emporterait encore sur celle de Racine, et le chef-d'œuvre d'*Athalie* serait encore entaché du sceau de la médiocrité. Les prétentions de l'imprimeur à une portion de la propriété, seraient moins folles, car il serait difficile, et souvent impossible à l'auteur, de parvenir à la postérité sans le concours de l'imprimeur; au lieu qu'à cet effet, il n'a nullement besoin de l'art du comédien.

Que dans un accès de gaîté le meilleur Crispin de ce monde comico-tragique s'avise de sauter dans un des bassins de la balance de la renommée, pour s'y faire gravement peser à côté de Molière, ce *lazzi* peut avoir quelque succès dans une farce, exciter un instant le rire; mais il serait très déplacé dans une vignette, ou au frontispice d'un parallèle sé-

rieux entre l'auteur et l'acteur, et finirait par exciter les huées.

Mlle Hippolyte, qui n'est pas toujours agitée du démon des conquêtes, et qui a des momens plus calmes, avoue néanmoins, dans un autre article, car nous nous faisons un devoir de rapporter le pour et le contre, l'infériorité de l'art du comédien. Loin de prétendre au partage de l'existence d'une pièce en s'en attribuant la moitié, loin d'annihiler ensuite le concours de l'auteur pour en attribuer l'existence entière au comédien, excédée de gloire et d'*injustices*, la tête rayonnante de l'auréole de la philosophie et de la vérité, elle se plaint, dans un autre passage de ses *Mémoires*, de ce que son art n'est *rien*. *Je ne dissimulerai pas*, dit-elle, *que je mettais infiniment de prix au désir juste et naturel d'avoir un état plus honnête* (il s'agissait d'obtenir la permission de communier); *mon talent ne peut s'écrire ni se peindre; l'idée s'en perd avec mes contemporains*. Elle conçoit ici que son art est le *rien* dont elle a parlé, que l'art théâtral n'est pas l'art dramatique, lequel s'écrit, se conserve, dont l'existence est immortelle; tandis que le brillant fantôme de l'art théâtral s'est

évanoui pour jamais, comme une ombre vaine. Cet aveu de Mlle Hippolyte est digne de quelque attention. Dans un moment où elle n'est plus tourmentée du besoin d'insulter les auteurs, la force de la vérité lui fait écrire précisément le contraire de ce qu'elle a avancé. Elle convient, elle déclare que les auteurs dramatiques sont quelque chose sans les comédiens, et que les comédiens ne sont rien sans les auteurs dramatiques. J'invite le lecteur à ne pas ranger cet aveu dans la classe des contradictions, dont l'ouvrage de Mlle Hippolyte n'est pas exempt, mais à le regarder plutôt comme une amende honorable dont l'auteur ne peut que se glorifier.

Il me reste cependant une inquiétude de curiosité, et je reviens malgré moi sur ces assertions si rares de la demoiselle, que les auteurs dramatiques ne sont *rien* sans le secours des comédiens; qu'une belle pièce ne peut être un bel ouvrage sans eux; qu'elle n'est point belle, si les comédiens ne la récitent pas; et qu'enfin elle n'existe point s'ils ne la représentent. Mlle Hippolyte, permettez-moi de vous demander une grâce; vous qui avez si bien étudié l'anatomie de la tête pour

apprendre à tirer le meilleur parti de ses ressorts, enseignez-nous du moins de quel coin du tissu cellulaire ont pu jaillir de semblables idées. Serions-nous donc réduits à ne pouvoir vous répondre que par le mouvement rapide des muscles zygomatiques, par des éclats de rire inextinguibles? N'est-il pas très extraordinaire, disent les malveillans, qu'avec de l'esprit, des prétentions à la gloire, à la philosophie, à l'érudition, aux bienséances, on se permette d'écrire de pareilles rêveries?

Il y a quelques années que M. Sauvigny a dit, dans son excellent Discours intitulé : *Du Théâtre sous les rapports de la nouvelle constitution :* « Le plus grand effort de l'acteur « ne va pas jusqu'à créer, mais à rendre plus « sensibles les beautés de son modèle. Son art « peut en imposer sur les défauts, il ne peut « rien contre l'absence des beautés. »

Voilà sans doute les bornes du pouvoir de l'acteur.

Quant aux motifs des auteurs pour rejeter le jugement des comédiens, motifs que Mlle Hippolyte ne balance pas à nommer *un prétexte faux et malhonnête*, on va voir que ces motifs avaient pour base la raison et la

justice, et qu'il n'est pas possible que Mlle Hippolyte, qui n'ignore rien de ce qu'on va lire, soit toujours de bonne foi dans ses assertions. Aussi l'accuse-t-on d'avoir sacrifié, dans le cours de son ouvrage, la vérité à l'amour-propre, à l'humeur, à ses affections, à ses haines, à sa jalousie, à son dépit, à la gloire exagérée de sa profession, et particulièrement à la sienne. Il est fâcheux qu'une artiste aussi célèbre prête ainsi des armes à la malignité. Ses amis ont plus de tort qu'elle.

Les cajoleries de Voltaire ont beaucoup contribué à exalter la tête de quelques comédiens, et surtout de plusieurs comédiennes, sur l'excellence de leur profession. Ils ont pris à la lettre les expressions flatteuses du renard de Ferney, qui, dévoré de la soif du succès théâtral, les eût appelés *monseigneur* pour se faire jouer.

> Protége-les, Zaïre est ton ouvrage;
> Il est à toi, puisque tu l'embellis.
> . . . .
> . . . .
> Ce n'est point moi qu'on applaudit,
> C'est vous qu'on aime et qu'on admire.

Ces madrigaux et beaucoup d'autres non

moins agréables, deviennent, poétiquement parlant, le langage de la vérité, lorsqu'on les adresse à une jeune et charmante actrice douée du plus rare talent. Il est reçu d'ailleurs, que c'est le jargon qu'on doit parler aux femmes, dont tous les pores sont ouverts au poison délicieux de la louange : mais ces hyperboles de la galanterie ne sont rien moins qu'à l'épreuve de la discussion.

Voltaire ne laissait pas de rire, dans son intérieur, de ces exagérations, qui souvent ne lui suffisaient pas pour *capter*, selon l'expression de Mlle Hippolyte, la *bienveillance* des acteurs; car ce grand homme n'était guère plus exempt que les autres tragiques, du caprice, des hauteurs, des injustices des comédiens. On le voit dans ses lettres. Quelque éloge que fasse Mlle Hippolyte des procédés constans de ses camarades envers les auteurs, il n'en est pas moins vrai qu'ils se sont permis de manquer même à Voltaire.

Mlle Hippolyte est l'actrice qu'il a louée avec le plus d'emphase, parce que c'était celle dont il avait la faiblesse de redouter le plus les manœuvres : il savait d'ailleurs, que malgré les témoignages d'admiration qu'elle donnait

pour ses tragédies, elle ne lui pardonnait pas de décerner à Dumesnil la palme théâtrale. Il riait avec ses amis de la majesté de Mlle Hippolyte; mais comme il connaissait l'excès de ses prétentions, il ne laissait pas de la mettre, dans l'occurrence, sur la même ligne que les plus grands hommes; témoin ce couplet :

Nous venons de perdre Vanlo;
Nous avons vu passer Rameau;
Nous perdons Voltaire et Clairon : *
Rien de funeste,
Puisqu'il nous reste
Monsieur Fréron. (4)

Dans son épître dédicatoire de la tragédie de *Zulime*, Voltaire pousse la flatterie jusqu'à dire à Mlle Hippolyte : *Il faut avouer que sans les grands acteurs, une pièce de théâtre est sans vie.* Sans doute elle n'a pas la vie de la représentation, mais elle a la vie du drame même, qui constitue l'existence durable qu'elle a reçue de l'auteur seul. Voltaire savait mieux que personne, qu'en dernière analyse, sa

---

* On sait qu'il y a près de cinquante ans que Mlle Clairon se prétend à l'agonie : heureusement nous en avons été quittes pour la peur.

phrase ne signifiait autre chose, sinon que sans des acteurs, sa pièce ne serait pas représentée. Il ne voulait qu'en imposer à l'amour-propre, par un faux éclat; aussi a-t-il été obligé d'exprimer son madrigal en termes insignifians, qui n'ont pas de sens positif, mais qui éblouissent. Car, que veut dire qu'une pièce de théâtre est sans vie à défaut d'acteurs? Si le drame, dans sa confection, a beaucoup de mouvement, d'intérêt, de chaleur, d'énergie, de pathétique, il a sans doute beaucoup de *vie,* abstraction faite des plus grands comédiens. Notre poète ne se serait pas permis ces louanges hyperboliques, s'il n'avait été bien sûr que le public n'y croirait pas, et qu'il enivrait la comédienne de ce breuvage,

Qu'il avait le secret de rendre exquis et doux.

Il n'est pas vrai que les auteurs dramatiques aient jamais voulu se soustraire absolument au tribunal des comédiens; car ils savent que l'habitude du théâtre peut donner à un homme ou à une femme d'esprit le tact nécessaire pour juger une pièce, principalement en ce qui concerne ce qu'on nomme *les effets*. On

ne rejetait donc pas l'opinion des comédiens, mais on sifflait leur despotisme ; et la saine portion de la littérature désirait,

Que la réception ou le refus d'un ouvrage aussi difficile qu'une pièce de théâtre, ne dépendît plus du billet noir d'une petite fille qui avait à peine les yeux ouverts, qui venait de passer la nuit en débauche, et à qui son maître de déclamatiou apprenait encore à parler et à lire ;

Que le tribunal fût mixte, c'est-à-dire composé d'un nombre égal de comédiens instruits et d'auteurs dramatiques ;

Que les membres de cette assemblée fussent choisis par l'Académie Française ;

Que les comédiens et comédiennes qui ne seraient point membres du tribunal, y auraient néanmoins leurs entrées, ainsi que tout auteur qui aurait donné une pièce, mais sans que les uns ni les autres pussent dire leur avis.

Racine et Voltaire, dit Mlle Hippolyte, n'ont point demandé d'autre tribunal que celui de la comédie : c'est un sophisme ; ils l'auraient demandé inutilement. Ont-ils demandé celui-là ? Ils ont regardé l'usage établi

comme une formalité à laquelle ils étaient obligés de se soumettre.

La preuve de la nécessité de l'établissement dont nous venons de parler est *sans réplique*, pour me servir des expressions de Mlle Hippolyte, puisque les comédiens ont commis les plus énormes bévues dans leurs jugemens.

Les amateurs veulent qu'on oppose des faits au ton d'assurance de Mlle Hippolyte et à son peu de respect pour la vérité; qu'on répète que l'*OEdipe* de Voltaire, c'est-à-dire une des plus belles pièces qu'il y ait au théâtre, a été refusée par les comédiens;

Que *Mérope* (*Mérope!*) essuya depuis le même affront; que ce fut à Dumesnil surtout, qui en conçut à la première inspection toutes les beautés, que le public eut l'obligation de la voir représenter;

Que *Mélanide* a été refusée; que *le Philosophe marié* et *le Glorieux* ont resté plusieurs années chez un comédien, malgré les sollicitations si humiliantes de leurs célèbres auteurs.

On pourroit allonger ce catalogue; mais les balourdises des comédiens à cet égard sont

si connues, que nous nous bornerons à ces exemples, en ayant soin cependant d'en appuyer l'autorité par ceux que citent Sauvigny et Voltaire lui-même.

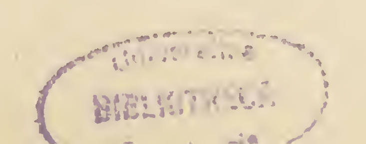
« Destouches, s'écrie le premier, obligé de gâter son *Glorieux* par ordre de Dufresne! Je n'accumulerai point les citations de ce genre. Les comédiens sont les juges exclusifs des pièces, puisqu'ils ont le droit exclusif de les représenter. Il est donc en leur pouvoir de dénaturer le goût dans un art qui perfectionne tous les autres, dont le théâtre est le foyer.

« Pour vous prouver (il adressait la parole à l'Assemblée nationale) combien est tyrannique et funeste l'ascendant des comédiens, je n'invoquerai qu'un seul témoignage; il est irrécusable sans doute à leurs yeux; c'est celui de l'homme qui les a le plus loués, qui les a toujours le plus habilement ménagés, et qui leur a valu les plus abondantes recettes, et les applaudissemens les plus faciles à obtenir.

« J'eus bien de la peine, écrit Voltaire dans son avertissement d'*OEdipe*, à faire recevoir ma tragédie. Les comédiens se moquèrent de moi, quand ils virent qu'il n'y avait point de

rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre Œdipe et Jocaste, tirée en partie de Sophocle, tout-à-fait insipide : en un mot, les acteurs qui étaient, *dans ce temps-là,* (ah le fripon!) de grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune : je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui les comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point de cette grande scène entre Jocaste et Œdipe. On se moqua de Sophocle et de son imitateur. *Je tins bon : je dis mes raisons; j'employai mes amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait* Œdipe.

« Il y avait un acteur nommé Quinault, qui dit tout haut que, pour me punir, il fallait jouer la pièce avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. Eh bien! messieurs, continue Sauvigny, ce quatrième acte est un chef-d'œuvre; et le plus grand génie de la France, le caractère le plus flexible et le plus adroit, perdit les six premières années de sa vie à mendier la protection des importans de coulisse,



des grands, et peut-être de leurs insolens valets (5), pour faire le premier pas dans la carrière qu'il a si heureusement parcourue. Imaginez Corneille à la place de Voltaire, et la pièce ne sera pas jouée, et le créateur de tous les genres dramatiques, Corneille, est perdu pour le théâtre de la nation! (Cette réflexion de Sauvigny est effrayante; elle arme l'indignation contre les comédiens, malgré l'égide dont Mlle Hippolyte les couvre.)

« Tout le monde se rappelle encore les refus obstinés des acteurs, quand Voltaire faisait représenter *Zaïre*. Toutes les portes lui étaient fermées. Un seul homme parvint à les faire ouvrir. Cet habile négociateur, à qui Voltaire ou plutôt la France doit le grand succès de *Zaïre*, était un pâtissier. La belle scène de Lusignan, les plus heureux développemens du cœur d'Orosmane, arrivèrent aux acteurs dans les flancs d'un pâté, dans le bec entr'ouvert des perdrix; cependant le public qui versait à la représentation les larmes délicieuses de l'attendrissement, riait à souper des tourmens de l'auteur.

« Ce que vous ignorez peut-être, messieurs, c'est que *Mérope* a éprouvé le sort d'*OEdipe*.

Mérope, sans amour, leur parut sans intérêt; mais la gloire de Voltaire parlait alors si haut, que l'abbé de Voisenon*, instruit du refus, en fit rougir les comédiens. Jugez, messieurs, par la manière dont ils ont traité le plus grand de leurs bienfaiteurs, ce qu'ils ont fait éprouver à tous les autres. Jugez quelle foule de talens découragés, sacrifiés, étouffés en naissant, que d'entraves, que d'obstacles à chaque pas!

«Vous figurez-vous l'auteur de *la Métromanie, obligé de solliciter six ans* la réception de ce chef-d'œuvre **, et l'auteur de *Didon,*

---

* La muse en falbala de ce petit abbé, dont je n'ai jamais conçu l'espèce de célébrité, était de force à juger comme les comédiens. Ce fut Dumesnil qui, transportée du rôle de Mérope, soutint que c'était un chef-d'œuvre. Elle avait jugé la pièce avec son cœur.

** Le lecteur observera sans doute que ce sont toujours des chefs-d'œuvre que l'aréopage tragique rejette comme indignes de la scène : ce qui n'empêche pas que M[lle] Hippolyte n'ait l'intrépidité de soutenir que rien n'est plus fondé en droit que la juridiction de ce tribunal, et que les auteurs ne doivent jamais penser que les comédiens refusent un ouvrage digne d'intéresser le public et d'accroître leurs fonds.

tout jeune encore, et brillant d'un premier succès, arrêté par un refus, suite d'une intrigue, en proie aux dédains, rassasié de dégoûts, et quittant pour jamais la lice dramatique? Ce fut par une suite de ces mêmes dégoûts, que l'auteur de *Rhadamiste* garda *trente ans* le silence; que l'auteur du *Méchant* devint misanthrope et dévot, et que Dubelloy mourut consumé de chagrin. »

Je demande au lecteur le plus indulgent, s'il ne balance pas à décider qui mérite le plus de blâme, des comédiens ou de Mlle Hippolyte, laquelle n'entend pas que le *droit* de juger les pièces puisse être contesté aux acteurs, et qui s'obstine à soutenir que les torts dont on accuse les comédiens envers les auteurs dramatiques, n'ont pas le moindre fondement.

Un critique plus sévère que moi, demande si d'après tant de faits incontestables, le ton dogmatique et superbe de Mlle Clairon ne mérite pas des sifflets.

On lui demande aussi pourquoi les auteurs dramatiques étaient *obligés de capter la bienveillance des comédiens*, comment elle conciliera ces expressions au moins bizarres, avec

la justice, l'honnêteté, la générosité dont elle prétend que ses camarades faisaient profession ; et si l'ouvrage seul de l'auteur n'aurait pas dû suffire pour *capter* cette précieuse *bienveillance*.

On prend enfin la liberté de lui demander si c'est dans un accès de fièvre chaude qu'elle a écrit qu'un des principaux motifs qui doit empêcher les auteurs dramatiques de regimber contre les *volontés* des comédiens, c'est que la plupart des premiers *sont nés dans la plus chétive bourgeoisie* (6), pour laquelle elle laisse souvent échapper, dans son ouvrage, le plus souverain mépris. Peut-être pourrions-nous voir cette manie d'un œil indulgent, à cause de la consanguinité de mademoiselle avec plusieurs familles de la cour ; mais nous ne convenons pas qu'il soit nécessaire de faire au moins les preuves de Malte pour acquérir le droit de se plaindre des vexations des comédiens. Quoi qu'il en soit, comme cette petite discussion est plutôt du ressort de la médecine que de la dialectique, nous ne la pousserons pas plus avant.

Vous pouvez, dites-vous, Mlle Hippolyte, répondre *sans réplique* aux reproches de *vol*

que les auteurs faisaient aux comédiens; et cette preuve *sans réplique* de votre innocence, vous la trouvez dans les registres de recette et de dépense de la Comédie. Je veux croire que ces registres étaient fidèles, quant à la part des auteurs sur le produit journalier des représentations. Je ne sache pas qu'on ait jamais soupçonné cette comptabilité de n'être point irréprochable à cet égard : mais vous passez sous silence le *vol* réel fait aux auteurs, en les privant de partager dans le produit des loges à l'année. Si vous aviez ce *droit*, il en résultait que vous aviez celui de louer toutes les loges, et de les réduire à partager seulement sur le produit de l'amphithéâtre et du parterre. En louant une seule loge à l'année pour votre compte exclusivement, vous vous empariez, de votre autorité privée, de la part qui appartenait à l'auteur; vous le voliez à force ouverte, sans doute. Cette matière a été si rebattue, que je n'insisterai pas davantage sur ce mode de spoliation.

Vous n'avez garde non plus de faire mention des manœuvres usitées pour faire tomber les pièces *dans les règles*, c'est-à-dire pour

que la représentation ne produisît plus que la somme qui vous autorisait à dépouiller pour jamais l'auteur de sa propriété : escroquerie qui concourait *à accroître le fonds de la société*. On n'ignore pas que plusieurs comédiens et comédiennes, entre autres Mlle Vestris, aussi recommandable par ses qualités morales que par son talent, se sont élevés avec force contre cette basse manœuvre. L'injustice a prévalu. Pourquoi observez-vous le plus profond silence sur ces deux espiégleries, Mlle Hippolyte? Vos deux preuves *sans réplique* de la fidélité des comédiens, ne répondent nullement à ces inculpations, dont la vérité est manifeste. Vos registres, dont vous donnez l'exhibition pour des preuves, n'ont rien de commun avec ces deux moyens *d'accroître votre recette et votre fonds*, que vous avez protégés de toutes vos forces. La dernière de vos preuves sans réplique, est que les pièces nouvelles ont plus rapporté aux auteurs dramatiques, que les anciennes ne rapportaient; mais vous oubliez de comparer le temps où vos parts ne produisaient que six ou huit mille francs, avec celui où elles en ont rapporté dix-huit, vingt, jusqu'à trente-deux mille.

La rétribution des auteurs a dû augmenter en proportion.

Il est de toute fausseté que les gens de lettres *se soient réunis à la populace pour insulter aux comédiens*. Il n'y en a pas un seul qui n'ait tonné, dans l'occasion, contre le préjugé barbare et insensé qui vouait presque à l'infamie des officiers du souverain, pensionnés par lui, vivant sous des statuts dictés par lui, qui ne méritaient pas plus les vains foudres de Rome que les auteurs dramatiques. Le pape, excluant du céleste banquet Auguste, Mithridate, Orosmane, tandis qu'il eût communié de sa dextre sacrée, Arlequin, Scapin, Mezzetin et Polichinelle, a toujours paru la plus extravagante des inconséquences. Personne n'a défendu la cause de Zaïre, de Bérénice, d'Iphigénie contre le grand pontife, et souvent avec une véhémence très dangereuse, comme les gens de lettres. Les reproches de Mlle Hippolyte à cet égard sont une imposture inexcusable.

Ce n'était pas d'ailleurs l'excommunication qui entretenait le peuple dans son préjugé contre les comédiens; c'étaient les mœurs de la plupart d'entre eux, qui bravaient jusqu'aux

bienséances. Mlle Hippolyte, vous entreprendriez en vain de les justifier par ces paroles de vos Mémoires : *Examinez ce qui se passe chez vos voisins, chez vous-même, et condamnez avec moins de rigueur* des êtres libres de tout devoir, *quand vous supportez le désordre* affreux *de vos maisons.*

Voyez-vous donc dans le monde, mademoiselle, des femmes troquer de mari, et des maris troquer de femme? Voyez-vous, après ces échanges, les deux nouveaux ménages habiter quelquefois sous le même toit, entourés de plusieurs enfans adultérins, dont la généalogie devenait un chaos? Les bandes errantes de Bohémiens n'ont jamais poussé plus loin la licence; et c'était au milieu de la capitale que quelques uns de vos camarades se donnaient ainsi en spectacle. Pouvez-vous donc comparer la dépravation du monde avec celle-là? Pouvez-vous comparer avec un tel cynisme le désordre de quelques maisons le plus souvent ignoré de la victime? Parmi *la bonne compagnie*, il régnait au moins des bienséances jusque dans la débauche. On ne les violait pas toutes : on n'insultait pas publiquement aux lois conjugales, comme plusieurs

comédiens. Aujourd'hui même, que les mœurs sont parvenues au comble de la dépravation, où l'on voit d'*honnêtes femmes* en perruque blonde à petits anneaux, ou coiffées en nid de pie, la jambe découverte jusqu'à la jarretière, nues, à peu de chose près, jusqu'au nombril, marchant *tout doux*, et de côté, sortir plusieurs fois dans la soirée, de *Tivoli ou* d'*Idalie*, avec plusieurs hommes différens, et y rentrer pour en chercher d'autres; aujourd'hui, dis-je, ces gourgandines même n'oseraient quitter les maisons de leurs maris pour aller habiter celles de leurs amans. N'est-il donc pas évident que la dépravation de certains comédiens l'emportait encore sur celle de nos *Titus et de nos Caracalla*, de nos *margotons et de nos cataux*, métamorphosées en dames par la vertu magique des fournitures? N'est-il pas honteusement vrai, Mlle Hippolyte, que quelques uns de vos collègues des deux sexes ont insulté à la pudeur publique avec plus d'audace encore? On ne saurait nier qu'ils ne missent plus d'effronterie dans leurs dissolutions. Je conviens qu'ils y mettaient moins de crapule que nos nouvelles et nos nouveaux parvenus, à cause de

leur habitude des grandes manières, et que les femmes de chambre de la Comédie Française avaient assurément un meilleur ton. Il se peut que les comédiens se fussent observés davantage, s'ils avaient joui de la même considération que les autres artistes : c'est de quoi l'on pourrait s'assurer maintenant, que le baptême de l'égalité les a tous régénérés *, si l'horrible et dégoûtante prostitution de notre *sexe enchanteur*, n'empêchait que le libertinage du théâtre puisse faire la moindre sensation. Quoi qu'il en soit, je soutiens que si les comédiens avaient fait le complot, sous l'ancien régime, de mériter de la considération par leur conduite, ils l'auraient infailliblement conquise en dépit du préjugé.

On aime à voir néanmoins la célèbre Clairon s'élever contre *le déréglement des actrices qui énerve et vieillit avant le temps*. Vestris avait fait la même réflexion sur son art. Il

---

* Puisqu'ils sont aujourd'hui les égaux de tous leurs concitoyens, et par leur profession, leurs maîtres de morale, ils sont plus particulièrement obligés de se respecter, et de mettre en pratique les belles leçons qu'ils donnent tous les jours.

disait qu'un grand danseur doit être vertueux s'il veut conserver son talent ; ce qui lui est bien plus pénible qu'à un autre artiste, parce qu'un danseur de la première classe fait des écolières pour l'Opéra, et que les passions sont continuellement excitées par les mouvemens et les attitudes de ces élèves devant leur maître. C'est une sorte de torture pour un homme vigoureux, qui devient un Tantale volontaire par amour de son art.

Personne n'ignore, Mlle. Hippolyte, que les gens de lettres ont toujours partagé votre indignation contre le préjugé vandale qui vous séparait de vos concitoyens : ils n'ont cessé de vous défendre, de vous encourager, et vous n'avez cessé de les persécuter, de les outrager, de les dégrader, en voulant assimiler votre art subalterne au leur, et même quelquefois lui décerner la prééminence ; tandis que l'art théâtral est le seul de tous les arts qui ait le désavantage de ne laisser aucune trace, comme vous l'avez observé vous-même, l'artiste l'eût-il poussé au plus haut degré de perfection.

Après les procédés des comédiens envers Voltaire, il semble qu'on ne devrait plus citer personne ; mais on ne saurait se refuser à

la nécessité d'épuiser la matière. Vous venez de lire quelques unes des plaintes de ce grand homme. Les autres auteurs dramatiques ont été, comme de raison, beaucoup plus maltraités. De tous ceux qui sont morts de mon temps, ou qui sont encore en vie, je n'en ai jamais connu qu'un seul qui m'ait assuré qu'il n'avait point à se plaindre des comédiens; mais j'ai toujours attribué la modération de sa réponse à la grande douceur de son caractère et à son excessive indulgence. Cet écrivain dramatique est M. Duclairon (7), auteur de la tragédie de *Cromwell,* si difficile à faire.

Saint-Foix, que les comédiens ont ménagé plus qu'aucun autre à cause de ses fureurs, et dont les charmantes miniatures leur ont valu de si fortes recettes, n'a pas été épargné; et quoiqu'il fût l'Ajax des gens de lettres, il n'en a pas moins été en butte aux traits de l'*intrépide Hippolyte,* comme on le verra dans les notes. L'anecdote est assez curieuse. (8)

Dorat, leur courtisan le plus assidu et le plus adroit, a essuyé mille déboires, malgré son extrême politesse.

Lemière, l'estimable, le respectable Lemière, a reçu à l'assemblée de la Comédie, un

affront sanglant. Mlle Hippolyte, qui est-ce qui lui a jeté un rôle au visage?

Beaumarchais (9), qui leur a fait gagner tant d'argent, n'a pas été à l'abri de leurs incartades.

Sivry, après le succès de la superbe tragédie d'*Achille et Briséis*, si recommandable surtout par le charme poétique de la diction, et le mérite inappréciable d'avoir su fondre toutes les beautés d'Homère dans une pièce de théâtre; Sivry a sollicité vingt-cinq ans la reprise de sa pièce.

Mlle Hippolyte, malgré vos prétentions à la plus attrayante douceur, il n'a pas tenu à vous de mortifier aussi M. Sauvigny à l'assemblée des comédiens. De l'humeur dont il est, il eut grand besoin de se souvenir que c'était une femme qui lui parlait : il sortit brusquement pour ne plus répondre; et vous lui criâtes avec beaucoup de mansuétude, de politesse et de dignité : Allez, monsieur, si vous avez du talent, vous nous reviendrez.

La Harpe n'a pu échapper aux tracasseries des comédiens, malgré ses succès dramatiques et sa consistance dans la littérature.

Palissot (10), depuis sa comédie des *Philo-*

sophes, a sollicité les comédiens pendant plus de trente ans pour faire jouer ses pièces : il y réussit enfin. On commença par *l'Homme dangereux*. Les comédiens furent tout *ébobis* des applaudissemens que le public prodiguait à un auteur qu'ils avaient repoussé pendant plus d'un quart de siècle après un succès marquant.

Que n'a pas essuyé Cailhava ? Il est vrai qu'il a bien pris sa revanche par *ses Mémoires sur ses pièces*. C'est la plus sanglante satire des procédés des comédiens : mais en même temps cet ouvrage pétillant d'esprit, écrit du meilleur ton, sans la moindre apparence d'humeur, est un modèle de gaîté, de légèreté, de raison et de bienséance.

Il y a quarante ans qu'un auteur se montra digne de marcher sur les traces de Racine. Il composa une pièce intitulée, *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*. Cet essai annonçait le plus rare talent : le style surtout en était enchanteur. Cet écrivain se nommait Clairfontaine. D'un caractère de simplicité peu propre à l'intrigue, il fut amusé et berné par les comédiens pendant plusieurs années. Il se découragea, et se jeta dans les bureaux de

Versailles. Ce fut une grande perte pour le Théâtre Français.

Que serait-ce si j'entrais ici dans le détail des *hauteurs*, des grossièretés, des mauvais propos, des réceptions impertinentes chez eux et à l'assemblée, des épigrammes lancées devant les auteurs mêmes ; si je disais comment on abusait de leur patience et souvent de leur situation ; comme ils étaient baffoués, quelles manœuvres on mettait en usage pour empêcher de jouer une pièce dès qu'il y avait une rixe personnelle entre l'auteur et un comédien : mais, je ne saurais trop le répéter, il vaut mieux relire les *Mémoires* de Cailhava. C'est le martyrologe des auteurs dramatiques, aspirant aux honneurs de la représentation, égayé de tout le sel de Thalie.

Voilà donc, comme on ne manquera pas de l'observer, une série de mauvais procédés qui ne se démentent jamais, un système non interrompu de vexations les plus révoltantes.

« La conduite des comédiens envers les au-
« teurs dramatiques, dit celui *des Causes de*
« *la décadence du goût sur le théâtre*, est
« si indécente, qu'elle soulève tous les esprits.
« Les amateurs du théâtre, les plus zélés par-

« tisans des comédiens, les Français, les étran-
« gers, tout dépose contre eux. C'est un cri
« général. »

Eh bien, selon M[lle] Hippolyte, les auteurs n'ont pas *un seul* reproche à faire aux comédiens : ceux-ci ont eu sans cesse les meilleurs procédés. Les auteurs leur doivent tout ; ils ne doivent rien aux auteurs, et ils sont irréprochables à tous les égards.

Le sang-froid de M[lle] Hippolyte, qui a eu le plus de torts envers les auteurs, et qui a toujours été instigatrice, complice ou témoin des gentillesses qu'on vient de lire, est quelque chose d'incompréhensible. Il a beau être notoire, évident, public, démontré qu'il n'y a sorte de désagrémens que les auteurs n'aient eu à essuyer de la part des comédiens, M[lle] Hippolyte soutient le contraire dans ses *Mémoires,* avec l'intrépidité la plus.... risible.

Jeunes courtisans de Thalie et de Melpomène, dont M[lle] Clairon sur le bord de sa tombe cherche à surprendre la crédulité, parce que vous n'avez nulle idée de l'organisation et des intrigues de l'ancien théâtre, d'autant plus orageux que jamais on n'a rassemblé de

plus grands talens; parce que vous ne connaissez de Mlle Hippolyte que le juste éclat des siens et de sa renommée; quelque changement que la révolution ait apporté dans le sanctuaire théâtral, puisque vous osez vous jeter dans la lice dramatique, lisez les plaintes de Voltaire, *les Causes de la décadence du goût*, un écrit de Sivry, intitulé *Appel au petit nombre* (11), le *Discours* de Sauvigny dont nous avons parlé, quelques articles des feuilles de Fréron, et surtout les *Mémoires* de Cailhava. Ces autorités valent bien, je pense, les assertions de Mlle Hippolyte.

Gardons-nous toutefois de conclure de tout ceci, j'en ai déjà fait l'observation, que les reproches des auteurs dramatiques soient applicables à tous les comédiens. J'en ai connu plusieurs, de qui l'on pouvait dire, avant l'équitable destruction du préjugé barbare qui les frappait d'une sorte de proscription, ce que Cicéron disait du comédien Roscius, dans une ville où cette profession était encore plus avilie que parmi nous. Roscius, disait le consul romain, *ami intime* de ce comédien (12), est un si grand acteur, qu'il paraît seul digne de monter sur le théâtre; et il est si homme

de bien, qu'il paraît seul digne de n'y monter jamais.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Réflexions générales.*

Sans guide, sans conseil, ignorant les sources où elle pouvait puiser, Mlle Clairon a souvent prodigué son temps et ses forces à des études infructueuses.

Nous lisons cependant dans une *lettre à Mme la comtesse de....* écrite par un panégyriste de l'actrice dont nous parlons, lors du succès avec lequel elle débuta en 1743, par le rôle de Phèdre :

On sait que Mlle Dumesnil l'éclaire de ses conseils, et se plaît à la former. Les personnes d'un vrai mérite sont au-dessus de la jalousie. Cette conduite est digne de cette grande actrice, aussi estimée par les qualités de son cœur que par ses talens : adorée sur le théâtre de tous ceux qui l'entendent, elle fait le délice de ceux qui ont la satisfaction de la fréquenter.

Voilà, je pense, Mlle Hippolyte, un assez bon guide ; ce qui était bien précieux pour vous au commencement de votre carrière.

Voltaire vous donna aussi des conseils, et ses conseils étaient excellens. *Il ne faut pas faire comme lui, disait il y a long-temps notre Dumesnil; mais il faut toujours dire et faire comme il le conseille : il ne se trompe jamais.*

Ce grand homme ne s'en tint pas là : il vous en donna ensuite par écrit, de très raisonnés, de très étendus, d'admirables. Sa correspondance en fait foi.

Marmontel, en vous donnant les premiers rôles de toutes ses pièces, Marmontel qui vous a été si cher, Marmontel, dont vous ne prononcez pas le nom dans vos *Mémoires*, craignant sans doute d'avouer votre faible pour un *bourgeois* (13), vous a donné fort long-temps de très bons conseils.

Pourquoi dites-vous donc que vous n'avez jamais eu ni guide ni conseil? Vous écrivez dans ce même article *des réflexions générales*, que l'*acteur tragique doit s'approprier dans sa vie habituelle le ton, le maintien, dont il a le plus besoin au théâtre.* N'avez-vous pas dit auparavant, que *Le Kain est ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection?* Eh bien, il ne s'est jamais *approprié dans sa*

vie habituelle le ton, le maintien dont il a eu besoin au théâtre. Pourquoi donc établissez-vous en précepte cette contrainte éternelle que les rigueurs de la nature vous avaient rendue nécessaire?

« Si l'on ne trouve en moi qu'une bourgeoise, continuez-vous, pendant vingt heures de la journée, *quelques efforts que je fasse*, je ne serai qu'une bourgeoise dans Agrippine. Des tons, des gestes familiers m'échapperont à chaque instant. Mon âme affaissée par l'habitude d'une tournure craintive et subordonnée, n'aura point ou n'aura que momentanément ces élans de grandeur qu'il faut au rôle que je réprésente.....

« Je n'ignore pas les ridicules que cette manière d'être m'a valu parmi mes camarades, et parmi le trop grand nombre de ceux qui ne se rendent compte de rien. On prétendait que j'avais toujours l'air de la reine de Carthage. On croyait m'affliger; on m'obligeait; c'était me prouver que j'avais réussi dans mon entreprise : j'en acquis plus de confiance, et je sentis alors que le travail que je m'étais imposé dans le monde et dans ma chambre, me dispensait de cette tension d'esprit con-

tinuelle qui me fatiguait tant autrefois au théâtre.....

« Que les comédiens songent que la perfection de leur talent a besoin de l'habitude que je leur prescris.....

« C'est en s'écartant de ces principes, *que Mlle Dumesnil s'est perdue.*

« Le public, qui n'a jamais su la cause de la dégradation de son talent, me pardonnera peut-être de lui rendre compte des questions que j'osai lui faire sur son changement, et de ce que je pensais moi-même de cette actrice. »

Il se peut que si on *ne trouve en vous qu'une bourgeoise pendant vingt heures de la journée, quelques efforts que vous fassiez, vous ne serez qu'une bourgeoise dans Agrippine;* mais cela ne veut pas dire qu'une autre, à votre place, serait aussi bourgeoise que vous; et c'est ce que vous allez nous démontrer vous-même. Le lecteur vous jugera sur votre aveu.

Mlle Desenne, alors retirée depuis dix ans du théâtre, avait suivi les débuts de Mlle Clairon, et l'applaudit fort dans le rôle d'Électre, qui avait été le triomphe de la première.

« Je remuai ciel et terre pour la connaître, raconte Mlle Hippolyte, et pour m'obtenir

qu'elle voulût bien me dire des vers. Un ami commun me procura l'un et l'autre. Lorsqu'elle entra dans la chambre où j'étais, je ne vis qu'une femme déjà sur le retour, *n'annonçant rien de l'imposant que je craignais de trouver;* mal coiffée, mesquinement mise, sans autre maintien que celui de l'insouciance. Le son de sa voix et les petits riens qu'elle prononça m'auraient permis de croire, en ne la regardant pas, que je n'entendais qu'un enfant volontaire et dédaigneux. Je triomphais. Ses refus de dire des vers devant moi, me parurent autant d'aveux de son insuffisance et de ma supériorité. Enfin elle consentit à répéter la scène d'Électre au troisième acte, et j'arrangeai dans ma tête le petit compliment bien tourné, bien honnête et bien faux, que je ne pouvais me dispenser de lui faire : *mais l'air de dignité qu'elle prit en se levant,* en arrangeant des chaises pour se faire un théâtre et des coulisses, *le changement que je vis dans tout son être à mesure que le moment de parler approchait,* changèrent aussi toutes mes idées. Je sentis que quelques larmes me roulaient déjà dans les yeux; et lorsqu'elle parla, les accens de son désespoir, *la profonde douleur*

de son visage, l'abandon noble et vrai de tout son être, vinrent se réunir dans mon âme, pour la pénétrer, m'éclairer et m'entraîner à ses pieds. » *

Nature, nature! voilà de tes triomphes! Desenne n'a été qu'une *bourgeoise sans maintien* pendant vingt heures de la journée : elle se montre tout à coup, et sans le moindre effort, la fille d'Agamemnon.

Après ce qui s'est passé devant vous, et que vous nous apprenez vous-même, après la leçon que la célèbre Desenne vous avait donnée, comment n'avez-vous pas balancé, Mlle Hippolyte, à établir en principe, qu'à défaut de s'*approprier dans sa vie habituelle le ton et le maintien dont on a le plus besoin au théâtre, on s'expose à confondre Sémiramis avec la femme de Sganarelle?* Cette épigramme contre Dumesnil, car c'est contre elle que le trait est lancé, vous a paru si piquante, que vous n'avez pas voulu la sacrifier à la vérité. Nous

---

* Ce tableau est assurément de main de maître. Il est bien flatteur pour moi que Mlle Hippolyte vienne embellir mon opinion de tout le charme de son pinceau.

vous avons répondu par l'exemple de cette même Dumesnil et de Le Kain. Nous vous avons représenté que si la nature, d'ailleurs si prodigue envers vous, vous avait refusé le don de vous métamorphoser tout à coup en impératrice ou en reine, il ne s'ensuivait pas que ces transitions subites du génie ne fussent familières aux acteurs doués du feu sacré de la nature; et lorsque nous agitons cette controverse, voilà que vous nous apprenez que vous avez été témoin d'une de ces transitions subites, d'une de ces métamorphoses au-dessus de vos facultés. C'est une bonne fortune. Notre immortelle Dumesnil se serait présentée chez vous comme Desenne, et se serait élevée, en un clin d'œil, comme elle, à la hauteur et à la terreur du rôle d'Électre. Aujourd'hui même, lorsque, sous son bonnet de nuit, à l'âge de quatre-vingt-six ans, elle enflamme subitement ses yeux d'aigle; et, plaçant sa tête dans l'attitude la plus imposante, elle récite à ses amis, avec une mémoire encore fraîche, les vers de quelque couplet amené par le sujet de la conversation, elle vous rappellerait la fameuse Desenne, et peut-être vous ferait-elle revenir de votre erreur, si vous

aviez le courage d'avouer que la nature vous avait refusé ce qu'elle lui avait accordé avec tant de prodigalité.

Pourquoi Le Kain, lorsqu'il avait une fois dépouillé son laticlave, son paludement ou son turban, redevenait-il bourgeois de Paris? Pourquoi Dumesnil, après avoir déposé son diadème, rentrait-elle dans sa simplicité? C'est qu'ils étaient toujours sûrs l'un et l'autre de retrouver la nature, sans solliciter l'art; c'est qu'ils ne travaillaient point sur la scène à représenter Gengis, Néron, Sémiramis, Agrippine; c'est qu'ils croyaient être ces personnages, et que nous les prenions pour tels quand nous les entendions; c'est qu'ils étaient tout à coup enlevés, exaltés, embrasés par le génie de la nature; c'est, en un mot, parce que ces métamorphoses ne leur coûtaient rien.

Le travail que vous vous étiez imposé dans le monde et dans votre chambre vous dispensait, ajoutez-vous, *de cette contention d'esprit qui vous fatiguait tant autrefois sur la scène.* Mais cette contention de deux heures était bien moins pénible et moins longue que celle qu'il vous fallait supporter chez vous

devant vos amis et vos domestiques, pour être sans cesse reine ou impératrice. Il vous restait vingt-deux heures : j'en donne dix au lit et au boudoir; reste douze heures de contrainte, si toutefois vous daigniez abdiquer au boudoir. Comment parveniez-vous à concilier cette continuelle *répétition* avec le commerce de vos amis et de vos amans, avec tant de détails domestiques sur lesquels vous jetiez sûrement une autre dignité que la princesse *Nausica*, enfin avec les discours indispensables entre vous et vos domestiques? malgré tant d'obstacles, c'était bien le comble de l'art, de ne jamais sortir chez vous de l'élévation dramatique : car, après tout, au théâtre tous les détails sont nobles, fiers, majestueux, terribles ou pathétiques, dignes en un mot du cothurne.

La preuve la plus complète de la supériorité de la simple et sublime nature sur tant de pénibles efforts, Sarazin, votre contemporain, nous la fournit. Sans aucune dignité, quoiqu'il eût l'extérieur et la figure d'un *notable*, sans *autre* geste que d'élever une main qu'il agitait avec rapidité par un tremblement expressif, il faisait fondre en larmes tous les

spectateurs. Cet acteur-là, qui était néanmoins très instruit, n'avait point fait vos profondes études sur le maintien, la démarche, les attitudes, les airs de tête ; jamais il n'avait disséqué des vertèbres supérieures, pour connaître les ressources de leurs ressorts et de leurs mouvemens.

Dumesnil ne demandait ni son éventail ni son carrosse du ton d'Agrippine. Le Kain adressait la parole avec beaucoup de bonhommie à sa cuisinière et à son *laqueton* : il ne les appelait pas comme il eût appelé ses gardes : et vous, Mlle Hippolyte, après avoir supérieurement joué la tragédie au théâtre, vous avez passé votre vie à jouer des farces bien comiques dans votre intérieur (14), où votre démarche, votre ton, vos gestes excitaient le rire, non seulement de ceux qui vous fréquentaient, mais même de tous vos camarades. Le Kain surtout, et c'est une autorité, en riait à gorge déployée, et vous contrefaisait à merveille. Plusieurs dames ont cherché à vous approcher à la ville et à la campagne, uniquement pour jouir d'un spectacle si rare. Vous avez donc employé votre temps à faire applaudir votre beau talent, depuis environ

six heures du soir jusqu'à huit, et à vous faire moquer de vous toute la journée. C'est une destinée bien extraordinaire! Mlle *le Maure* et vous, êtes les deux seuls personnages célèbres à qui le sort l'ait jamais réservée; il est étonnant que vous ne vous soyiez jamais aperçue que ce soin laborieux d'être toujours en scène annonçait que vous craigniez de n'y pas remonter avec facilité, si vous en descendiez quelques minutes.

Vous vous plaignez *de ce que l'injustice vous a fait abandonner la carrière.* Aucune actrice n'a eu plus de faveur que vous. Les ministres, que vous tourmentiez quelquefois pour des demandes ridicules, et même pour des demandes injustes, lorsqu'il s'agissait de vos vengeances, comme nous le verrons dans la suite; les ministres vous recevaient toujours avec distinction; ils connaissaient votre faible. Les gentilshommes de la chambre avaient pour vous des ménagemens qu'ils n'avaient pas pour vos camarades. Combien de fois ceux-ci ne vous ont-ils point passé vos caprices et vos hauteurs! Tant d'indulgence, tant de bontés, n'ont jamais pu vous empêcher d'intriguer, de troubler, de persé-

cuter, d'envier, de vouloir tout commander, tout soumettre. Qui le croirait, en lisant vos *Mémoires!* Au reste, je ne suis ici que l'écho de la Comédie Française. Il se peut qu'on vous y ait calomniée; mais l'opinion m'y paraissait unanime. L'immortelle *d'Angeville*, qui était si douce, s'écria, en quittant, par rapport à vous, le théâtre dont elle aurait pu faire encore dix ans les délices, *il n'y a plus moyen de vivre avec cette créature-là.* *

Malgré l'autorité de Mlle Hippolyte, qui est sans doute d'un grand poids, nous n'hésitons

* On aura de la peine à s'imaginer, dit Saint-Foix, dans une lettre qu'il écrivit au peintre de Mlle d'Angeville, que la même personne ait pu jouer avec la même supériorité, l'Indiscrète dans *l'Ambitieux*, Martine dans *les Femmes savantes*, la Comtesse dans *les Mœurs du temps*, Colette dans *les Trois Cousines*, Mme Orgon dans *le Complaisant*, la baronne d'Olban dans *Nanine*, l'Amour dans *les Grâces*, et tant d'autres rôles si différens. (*Il aurait pu ajouter qu'elle avait joué la tragédie avec beaucoup de succès.*)

Ce qui achève de caractériser la personne de génie dans Mlle d'Angeville, c'est qu'elle est simple, vraie, modeste, timide même; n'ayant jamais le ton or-

pas de conseiller aux jeunes élèves tragiques d'abandonner cette carrière, s'ils sont réduits *à s'approprier, dans la vie habituelle, le ton et le maintien dont ils ont le plus de besoin au théâtre.* Car quel autre que Mlle Clairon serait capable de supporter un aussi long supplice? Mais s'ils entendent retentir dans le cœur le cri impérieux de la nature, s'ils en éprouvent les sublimes élans; qu'ils poursuivent leur route, et qu'ils soient bien assurés qu'en quittant leurs foyers pour monter au théâtre, ils deviendront tout à coup des héros et des héroïnes. Qu'ils apprennent surtout que ce grand asservissement aux études conduit à la monotonie. Mlle Clairon en est elle-même la preuve. Lorsqu'une fois, ce qui était surtout frappant dans les pièces nouvelles, elle avait *arrêté* son rôle, l'exécution sans doute en était admirable : mais jamais, l'eût-elle joué vingt fois de suite, on n'y apercevait aucune amélioration, aucune nuance nouvelle, aucune de ces

---

gueilleux du talent, mais toujours celui d'une fille bien élevée; ignorant d'ailleurs toute cabale, et, dans le centre de la tracasserie, n'en ayant jamais fait aucune.

sensations qu'on peint aujourd'hui autrement qu'hier, suivant les diverses dispositions de l'âme. Je suis bien éloigné de désapprouver les études; mais le danger de la monotonie doit y faire apporter beaucoup de modération; et lorsqu'un élève a pris, dans ses études, le nécessaire absolu, qu'il s'abandonne à la nature s'il a le bonheur d'en être inspiré, s'il a le génie de son art.

Vous conviendrez, Mlle Hippolyte, qu'un danseur qui *s'approprierait, dans sa vie habituelle, le maintien dont il a le plus de besoin au théâtre,* qui adopterait votre système pour ne point perdre l'habitude de ses aplombs, du moelleux arrondi de ses bras, et de la grâce de ses jambes, serait un personnage bien récréatif dans la société, surtout si, dans vos beaux jours, vous vous étiez trouvés tous deux du même cercle. Maintenant que les théâtres sont si multipliés, quel spectacle que celui de nous voir entourés dans nos maisons, d'empereurs, de rois, de princes et d'impératrices, *qui se seraient appropriés, dans leur vie habituelle, le ton, le maintien dont ils ont le plus besoin au théâtre!* Ce serait le sujet d'une charmante estampe. On graverait au bas:

Dea *nobis hæc otia fecit.*

« C'est en s'écartant de ces principes, poursuit Mlle Hippolyte, que Mlle Dumesnil *s'est perdue.* Le public, qui n'a jamais su la cause de la *dégradation* de son talent, me pardonnera peut-être de lui rendre compte des questions que j'osai lui faire sur son *changement,* et de ce que je pensais *moi-même* de cette actrice. »

Comme Mlle Hippolyte *fait pate de velours!* Comme le poison est préparé! Mais l'antidote est tout prêt; et c'est encore elle qui a la générosité de nous le fournir. Avant d'entrer dans des détails plus étendus à cet égard, nous allons prouver, par les propres paroles de Mlle Clairon, que jamais Mlle Dumesnil ne s'est perdue.

Deux ou trois ans avant sa retraite absolue, Mlle Clairon, indignée de je ne sais quel désagrément qu'elle prétendait avoir éprouvé, et transportée d'une noble fureur, quitte brusquement le théâtre comme Achille quitte le camp des Grecs : elle se retire, non pas dans sa tente, mais dans son boudoir, espérant la ruine entière du Théâtre Français, par sa superbe oisiveté. Malgré toute sa phi-

losophie, son ressentiment était si profond, qu'il ne lui vint pas dans la tête de soupçonner qu'elle serait oubliée en aussi peu de temps qu'un héros qui vient de sauver sa patrie. Comme elle mourait d'impatience de reparaître, elle fit manœuvrer à la Comédie Française. On y proposa de la ramener par une députation : la chambre haute frémit, et rejette cette démarche. La chambre basse l'approuve. Mlle Dumesnil, toujours pour les partis conciliateurs, a la générosité d'offrir de se mettre à la tête des députés. La légation se rend chez la reine de Carthage; elle déclare à sa majesté, Dumesnil portant la parole, le sujet de l'ambassade. On n'imaginerait jamais ce que Mlle Clairon a le courage de répondre à cet excès de complaisance! Après quelques remercîmens très *dignes* et très pénibles, comme ces inconcevables applaudissemens que recevait Mlle Dumesnil retentissaient nuit et jour aux oreilles de Mlle Hippolyte, celle-ci, émue par la présence d'une rivale heureuse, interrompt le discours pour lui dire : Ce que je ne comprendrai jamais, mademoiselle, *c'est que vous soyiez plus applaudie que moi.* Et moi, mademoiselle, lui dit la bonne Du-

mesnil, je conçois à merveille pourquoi vous l'êtes si fort. Au reste, je ne suis jamais si contente que lorsque je vois applaudir ma camarade, même à côté de moi. Il était aisé d'expliquer à Mlle Clairon la cause de cette différence, c'est qu'elle n'avait jamais excité que des applaudissemens d'admiration; c'est qu'elle était à Dumesnil ce que Lucain, quelquefois si sublime, est au tendre Virgile.

Ceci se passait deux ans avant la retraite de Mlle Clairon. Il y avait trente ans que le public applaudissait Dumesnil avec les mêmes transports; le fait est si vrai, que voilà Mlle Clairon indignée qu'elle le soit encore plus qu'elle : le talent de Dumesnil n'était donc pas *dégradé;* elle ne s'était donc *pas perdue*. C'est Mlle Hippolyte qui a la bonté de nous l'apprendre elle-même.

On voit avec douleur que la jalousie du talent produit quelquefois, sur un grand artiste, les mêmes effets que le délire. (15)

Je citerai encore, à l'appui de l'aveu que vient de nous faire Mlle Hippolyte, une autorité bien prépondérante en faveur de Mlle Dumesnil; c'est celle de La Harpe. Son opinion sur cette grande actrice est consacrée dans une

épître qu'il lui adressa en 1763. Cette épître prouve qu'après une carrière déjà très longue au théâtre, puisque Dumesnil a débuté en 1737, il s'en fallait bien que son talent fût *dégradé* et qu'elle se fût *perdue*. Elle faisait toujours l'admiration de La Harpe, comme celle de tous les gens de lettres.

ÉPITRE DE LA HARPE,

ADRESSÉE A Mlle DUMESNIL EN 1763.

Eh bien, de tes talens le triomphe est *durable,*
Et le temps n'a point effacé
Ce caractère inaltérable
Qu'en toi la nature a placé.
L'art ne t'a point prêté son secours et ses charmes :
Souvent il satisfait l'esprit;
Mais avec toi l'on pleure, avec toi l'on frémit :
Ton désordre effrayant, tes fureurs, tes alarmes,
Et tes yeux répandant de véritables larmes,
Ces yeux, qui de ton âme expriment les combats,
L'involontaire oubli de l'art et de toi-même;
Voilà ta science suprême,
Que tu n'as point acquise, et qu'on n'imite pas!
D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse,
Avec précision des gestes mesurés,
D'un débit cadencé la pompe harmonieuse,
Des silences frappans, des repos préparés,
Sans doute, avec raison, peuvent être admirés :
J'estime une adroite imposture;
J'en vois avec plaisir le charme ingénieux,

Et j'admets après la nature,
L'art qui la remplace le mieux;
Mais je ne vois qu'en toi disparaître l'actrice;
Je te crois Clytemnestre et je déteste Ulysse.
Tu me fais partager ta profonde douleur;
Tu fais gémir mon âme, et palpiter mon cœur.
Poursuis, et règne encor sur la scène ennoblie;
Elle assure à ton nom un éclat éternel;
Il n'est rien de sublime, il n'est rien d'immortel,
Que la nature et le génie.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Portrait de Mlle Dumesnil.*

« Mlle Dumesnil n'était ni belle ni jolie; sa physionomie, sa taille, son ensemble, quoique sans aucune défectuosité de la nature, n'offraient aux yeux qu'une bourgeoise sans grâce, sans élégance, et souvent au niveau de la dernière classe du peuple. (Quand cela serait vrai, rien n'était plus indifférent pour le public, dès qu'elle lui paraissait tout autre sur la scène.) Cependant sa tête était bien placée, son œil était expressif, imposant et terrible même quand elle le voulait. »

C'est ainsi que Mlle Hippolyte, pour commencer la diffamation de Dumesnil, imagine de persuader aux jeunes gens, que la figure et la personne de cette grande actrice n'avaient

point de noblesse; ce qui est une imposture d'autant plus maladroite, que Mlle Hippolyte se trouve en contradiction avec tous les gens de lettres contemporains, qui ont fait l'éloge de Dumesnil, soit en vers, soit en prose.

Une physionomie et des yeux d'aigle, le plus grand caractère dans l'ensemble des traits, la plus grande noblesse dans sa démarche au théâtre et dans tous ses airs de la tête, la taille élevée; telle était l'inimitable Dumesnil. Elle est parvenue à l'âge de quatre-vingt-six ans, sans porter aucune marque prononcée du ravage des années; tandis que Mlle Clairon est l'emblème ambulant de l'éternité, qu'elle est de la décrépitude la plus pittoresque, et qu'il semble que les griffes incisives du Temps aient ciselé son visage : cette superbe reine n'est plus, en un mot, qu'une caricature de Teniers. D'où peut venir cet énorme contraste, quoique Hippolyte soit moins âgée? Je suis forcé de répondre : d'abord de la différence de mœurs, ensuite de la tranquillité d'âme de Dumesnil, de ses affections douces et paisibles qui n'ont jamais tourmenté son physique; de ce qu'elle n'a jamais été agitée de l'esprit d'ambition, d'envie, de domination,

de cabales, de tracasseries, maladies morales très destructives de la machine humaine. Elle avait d'ailleurs des traits numismatiques.

La figure de la célèbre Clairon, dans ses beaux jours, était celle d'une très jolie grisette; mais elle savait l'ennoblir et lui donner une grande dignité : ce qui était d'autant plus difficile, que, loin d'avoir des formes augustes, comme Dumesnil, le charme principal de sa figure était dans des traits et des yeux où respirait le tempérament le plus délicieusement prononcé; un mouvement de bouche le plus lascif rendait encore plus piquante cette expression de sa physionomie; il appelait le baiser. Ces jolis petits dons de la nature étaient un inconvénient au théâtre, où son amour avait presque toujours l'air du désir, quoiqu'elle employât toutes les ressources de son art à cacher ce charme importun sous le voile de la plus noble décence. Tous nos contemporains conviendront de l'impartialité de ces deux médaillons.

Selon Mlle Hippolyte, la voix de Dumesnil, *sans flexibilité, n'était jamais touchante.* Qu'était-elle donc dans ses adieux avec Iphigénie,

et dans les scènes de *Mérope* où son emportement n'éclatait pas? *

En avez-vous jamais entendu de plus déchirante? La vôtre, quoique superbe, était rarement touchante, jamais elle n'était déchirante.

Le sentiment de la nature la rendait presque toujours sublime. C'est un effet que ce sentiment ne produisait jamais sur vous. L'aveu que vous venez de faire, Mlle Hippolyte, contient la plus forte preuve de la supériorité que lui donnait le pathétique, lequel est la source de toutes les beautés tragiques.

L'amour, la politique, le simple intérêt de grandeur, ne trouvaient en elle qu'une intelligence médiocre. C'est pour cela que, d'après tous les vrais connaisseurs, elle jouait Athalie, Agrippine dans *Britannicus*, Cléopâtre dans *Rodogune*, avec une perfection à laquelle vous n'avez jamais pu parvenir.

Mais jeune encore, jalouse, ambitieuse. —

---

* Qu'était-elle lorsqu'elle jouait la Gouvernante dans la comédie de ce nom? et lorsqu'elle disait dans *Ésope à la Cour : J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave*, ses accens pénétraient le cœur.

Dumesnil jalouse! Dumesnil ambitieuse! Elle était si peu jalouse, qu'elle vous donnait ses rôles quand vous les lui demandiez; et il vous est arrivé quelquefois de les lui rendre sans oser les jouer. Vous êtes la seule qui lui ait fait un pareil reproche; et tous vos camarades, la voix publique, presque tous les gens de lettres, vous ont accusée d'être dévorée d'envie (16). Citez-moi donc un seul écrivain qui n'ait parlé d'elle comme nous en parlons, et quant à ses talens, et quant à ses qualités morales. Voltaire ne l'appelait que *ma bonne Dumesnil*. Elle était la première à donner le signal, à vous applaudir avec transport dans vos beaux momens; nous en avons été cent fois témoins.

Avec un aussi beau talent que le vôtre, devriez-vous être réduite, par vos petites passions, à des moyens aussi blâmables (car il est certain que vous ne pensez pas la plus grande partie de ce que vous écrivez contre Dumesnil), pour diffamer une camarade de quatre-vingt-six ans? Quoi! malgré les glaces de l'âge, votre jalousie fermente encore? Ne vous souviendrez-vous pas enfin qu'elle vous a mise au théâtre, qu'elle vous a donné les

premières leçons, et que sa réputation colossale est restée inébranlable, quoique vous ayiez fait toute votre vie les plus grands efforts pour la renverser. Voyez avec quelle douceur elle se plaint, dans une lettre que les journaux viennent d'imprimer, des persécutions que vous lui avez fait souffrir pendant cinquante ans. Dumesnil ambitieuse et jalouse! Elle jouait la tragédie comme La Fontaine faisait des fables.

Revenons à votre dialogue; avec quel ton de bonhomie vous le préparez!

Le public me pardonnera peut-être de lui rendre compte des questions que j'osai lui faire sur son changement, *et de ce que je pensais* moi-même *de cette actrice.*

Le public aura sans doute la même indulgence pour moi. Il *me pardonnera* de lui apprendre que votre prétendue conversation avec Dumesnil est un dialogue fabriqué dans votre cabinet, pour amener une satire véhémente de ses talens. Voilà pourquoi elle dit, dans sa lettre à un ami, que vos *Mémoires* sont *remplis de mensonges*. Elle assure d'ailleurs, à tous ceux qui la fréquentent, qu'elle n'a jamais eu avec vous un pareil entretien;

et ce qui doit le persuader, c'est qu'elle a toujours passé pour la candeur même ; c'est que les discours que vous lui faites tenir sont précisément le contraire de ses principes sur l'art théâtral, et le parfait constraste de son caractère, entièrement opposé à ces combinaisons de charlatan ; le génie est si fort au-dessus de ces petits calculs! enfin, c'est que dans votre dialogue et dans votre récit, vous êtes évidemment en contradiction avec vous-même.

« Vous vous étiez aplani de si belles routes, c'est M[lle] Hippolyte qui parle à Dumesnil, que je ne puis concevoir comment vous vous en écartez. *Sûre du public et de vous-même,* que veulent dire les folies que vous faites? Le rire que vous excitez aujourd'hui, vous paraît-il donc plus flatteur que l'admiration qu'on vous témoignait autrefois? Est-ce à vous qu'il convient de confondre Sémiramis avec la femme de Sganarelle? »

A qui persuaderez-vous, M[lle] Hippolyte, que si les *folies* de Dumesnil eussent été l'effet de ses calculs, si elles eussent excité le *rire* au lieu de l'*admiration*, *sûre du public et d'elle-même*, elle n'eût pas changé de route ;

au lieu de persister dans un égarement qui la rendait la risée publique, elle n'eût pas sur-le-champ eu recours aux moyens par lesquels il ne tenait qu'à elle, selon vous-même, d'exciter encore l'admiration? A quel imbécille lecteur espérez-vous d'en imposer avec d'aussi faibles ressources?

J'aurai l'honneur de vous faire observer qu'environ vingt ans après vos reproches *d'exciter le rire et de confondre Sémiramis avec la femme de Sganarelle*, vous lui avez dit à elle-même, que vous *ne conceviez pas comment elle était plus applaudie que vous*. C'est à peu près à la même époque que La Harpe lui écrit, dans son Épître:

> Le temps n'a point effacé
> Ce caractère inaltérable
> Qu'en toi la nature a placé.

C'est aussi vingt ans après, que Dorat lui décerne la palme dans son poëme sur *la Déclamation*, et que les gens de lettres les plus célèbres lui rendent tant d'hommages réitérés. Toutes ces autorités, la vôtre même, ne vous empêchent point de parler de la *dégradation* de son talent, *dont le public n'a jamais su*

la cause, et qu'il ne sait pas davantage après vous avoir lue; car vous n'expliquez pas cette *cause*, parce qu'il vous était impossible de le faire. Vous vous contentez d'assurer *la dégradation*, et que Dumesnil *s'est perdue* peu de temps après ses succès : vous vous contentez d'en parler comme de la dernière des actrices. Mais, puisque vous avez jugé à propos de nous dérober l'explication de cette *cause*, après nous l'avoir promise, expliquez-nous du moins l'énigme que je vais vous proposer.

Vous reprochez à Dumesnil *d'exciter le rire* : vous en avez été témoin, sans doute. Elle vous représente qu'il ne faut pas chercher le vrai (que personne n'a jamais trouvé comme elle), parce que le nombre des vrais connaisseurs d'une salle comble, *en supposant qu'il y en ait, est d'un ou deux* (de pareilles absurdités ne sauraient lui être échappées), le reste juge sans examen, sur parole, sur la réputation. La volubilité, les éclats, la singularité l'étonnent, l'entraînent; *il applaudit avec fureur*. Dumesnil n'excitait donc pas le rire, puisqu'elle vous dit, sans que vous vous avisiez de le nier, *qu'on l'applaudit avec fureur*; ou on ne l'applaudissait pas avec fureur,

puisqu'elle *excitait le rire*. Y a-t-il rien d'intelligible, sinon que cette petite observation seule me paraît prouver que le dialogue est un faux assez maladroit? En voici une qui achèvera, je pense, d'en convaincre le lecteur.

La majeure partie du public, dit Mlle Hippolyte, *ne réfléchit point; elle se laisse entraîner par l'habitude, par les chefs de meutes, censés savans, parce qu'ils sont aussi bruyans qu'audacieux. On est toujours sûr de plaire à la multitude par de grands éclats de voix, beaucoup de gestes, de transitions folles, et le familier le plus bas.*

Voilà le public de la page 226 des *Mémoires*, à l'article intitulé : *Anecdote sur Rodogune*. Voici le public de la page 88, où elle réfute Dumesnil pour avoir avancé, dans le prétendu dialogue, précisément ce que Mlle Hippolyte vient de dire.

Le public, représente-t-elle à Dumesnil, *n'est pas si sot que vous le faites. Vous oubliez combien son tact est juste et pur, sur les ouvrages qu'on lui soumet : il saisit les pensées les plus fines, les sentimens les plus délicats. . . . . Il ne souffre aucune faute contre l'histoire, les*

mœurs, la versification, la convenance même des personnages; et ailleurs, *c'est un juge éclairé, sévère, et propre à former des acteurs.*

Dans ce passage du prétendu dialogue, Mlle Hippolyte avait besoin de ce système pour déprécier Dumesnil; et dans le portrait du public de la page 226, elle avait besoin de l'opinion contraire pour déprécier Mlle Gaussin. En bonne foi, quel cas peut-on faire d'un pareil tissu de contradictions, dictées par l'envie, l'amertume, le ressentiment, et par la plus excessive de toutes les vanités?

« Depuis ce moment, je redoublai mes recherches, et Mlle Dumesnil n'a plus connu de frein. Cette actrice, qui pouvait être une des meilleures qu'on ait vue! . . . . . . *La plume me tombe des mains.* »

C'est ainsi que Mlle Hippolyte termine sa diatribe.

On voit que le seul souvenir de la *dégradation* du talent de Dumesnil, lui fait *tomber la plume des mains.* C'est pourtant depuis l'époque de cette *dégradation,* que Dorat a dit dans son poëme de *la Déclamation:*

Déjà la parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante Lecouvreur, avait tranché tes jours.

Un poignard sur le sein, la pâle Tragédie,
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
Une actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadême.
Dumesnil est son nom. L'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur.
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre,
Son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre.
Quelle autre l'accompagne, et parmi cent clameurs
Perce les flots bruyans de ses adorateurs?
Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grâce.
Accens, geste, silence, elle a tout combiné :
« Le spectateur admire et n'est point entraîné;
« De sa sublime émule elle n'a point la flamme; »
Mais à force d'esprit elle en impose à l'âme.

Le poète finit ainsi, après avoir fait la description du temple de Melpomène, et l'apothéose de nos grands tragiques et des actrices célèbres :

Vous, de ces demi-dieux modernes interprètes,
La gloire vous attend, et vos palmes sont prêtes.
Chefs-d'œuvre du pinceau, dans ces pompeux réduits,
Déjà vos traits brillans sont partout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible et tendre;
Là, c'est toi, Dumesnil, toi que l'on croit entendre.
La nature enrichit ton simple médaillon,
Et L'ART couvre de fleurs le buste de Clairon.

C'est depuis l'époque de cette dégradation

et de vos progrès, que Le Kain a toujours décerné la palme à Dumesnil, et qu'il a dit cent fois que vous ne lui aviez jamais fait verser une larme ;

Que Voltaire répondit à un de vos admirateurs, qui faisait un éloge pompeux de vos qualités théâtrales, *J'aime mieux ma bonne Dumesnil.*

C'est par un excès de politesse que M. Demoncy a dit dans l'article du journal où il vient de rapporter une lettre de Dumesnil, que Voltaire balançait entre elle et Clairon. Jamais ce modèle de pathétique, cette âme inflammable n'a balancé. Il donnait la palme à Dumesnil, mais il avait la bonté de craindre les tracasseries de Mlle Hippolyte. Personne ne le savait mieux que Le Kain. S'il vivait, avec quel plaisir il rendrait témoignage à la vérité en faveur de *sa chère reine!* c'était ainsi qu'il appelait Dumesnil.

Long-temps après l'époque de la *dégradation*, une actrice de province demandant à Voltaire, qui elle pouvait consulter pour apprendre le rôle d'Irène ; il répondit, en élevant la voix : *Allez de ma part chez ma bonne Dumesnil. Mlle Clairon mettrait dans ce rôle*

une dignité tudesque, qui ne convient point du tout à mon Irène.

Un de vos panégyristes, Mlle Hippolyte, écrit dans un éloge de vous qu'il fit imprimer : *De tous les temps, lorsqu'elle se sont trouvées ensemble sur la scène, la supériorité de Mlle Dumesnil a éclaté; elle a fixé tous les regards, et les efforts de Mlle Clairon n'ont pu percer ce nuage de gloire qui environnait sa rivale.*

En un mot, et c'est de quoi l'on peut s'assurer en lisant les journaux du temps, dans tous les parallèles qui ont été faits en vers ou en prose entre Dumesnil et vous, la préférence a toujours été donnée à cette actrice, qu'on ne remplacera pas davantage que Voltaire et Le Kain.

Tout le monde sait que Voltaire a écrit : *Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer trois actes de suite?*

Dumesnil a donc mérité, pendant plus de trente ans, ces transports que les spectateurs éprouvaient, qu'ils ne pouvaient contenir et qu'ils laissaient éclater, ces torrens de larmes que nous voyions répandre, ces sanglots que nous entendions retentir, et ces applaudissemens inouïs dont il est impossible de se faire

une idée, quand on n'en a pas été témoin, et qui ont beaucoup contribué, disent les méchans, à vieillir Mlle Hippolyte avant le terme.

Si vous vous étiez contentée de dire, Mlle Clairon, que, quelques années avant sa retraite en 1776, le jeu de Dumesnil était affaibli, que ses moyens ne servaient plus les élans de son âme brûlante, nous en serions convenus avec vous. Elle en convenait elle-même, et ne prolongeait sa carrière théâtrale, qu'à cause de la modicité de sa fortune. Si elle avait joui de la vôtre, j'entends de celle que vous aviez alors, elle se serait retirée beaucoup plus tôt.

Épuisons la matière sur vos reproches, pour n'y plus revenir. Vous prétendez que Dumesnil avait l'air *bourgeois*. Il nous semble la voir dans Clytemnestre;

Jamais rien de si grand ne parut sur la scène.

Il nous semble vous entendre aussi dans le rôle d'Éryphile, que vous avez, pour ainsi dire, mis au théâtre, où vous avez poussé l'art jusqu'à ses bornes. Nous n'avons pas oublié avec quelle perfection vous avez nuancé dans ce rôle si difficile, la dissimulation, la perfidie, le faux intérêt pour Iphigénie, l'amour,

la jalousie; comment vous déployiez le plus grand caractère, lorsque vous vous abusiez vous-même au point de croire que votre dessein de tout dévoiler, ne vous était inspiré que par l'amour de la patrie, et qu'en la sauvant, vous alliez vous combler de gloire; tandis que vous laissiez échapper dans cette belle scène l'amour qui vous inspirait seul ces sanguinaires projets. Il faudrait vous avoir entendue. Les moyens nous échappent pour indiquer aux élèves comment il serait possible d'approcher de vous en disant, d'après toutes ces intentions :

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des dieux divulguer la menace,
Et publier partout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

. . . .

Ah, Doris, quelle joie!
Que d'encens brûlerait dans les temples de Troie,
Si, troublant tous les Grecs et vengeant ma prison,
Je pouvais contre Achille armer Agamemnon;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournait contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout ce camp mes avis dangereux
Faisaient à ma patrie un sacrifice heureux.

Nous nous souvenons, avec autant d'admi-

ration, combien vous étiez étonnante, quand vous appreniez à Doris que vous aimâtes Achille au moment même où il vous fit sa prisonnière à Lesbos. Qui dira jamais comme vous ces beaux vers?

. . . .
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche,
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche,
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère et ne sus que pleurer.

On ne saurait perdre le souvenir de tant de beautés *; mais, sans parler de ces su-

---

* Vous méritez sans doute, Mlle Hippolyte, les éloges que nous venons de vous donner : mais pour continuer d'être justes, nous vous dirons avec la même franchise, que vous avez eu grand tort de retrancher dans la même pièce, ces vers qui terminent le quatrième acte :

Doris croit qu'Éryphile va suivre Agamemnon et sa suite.

Suis-moi; ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

perbes scènes, où les transports de l'amour maternel élevaient Dumesnil au-dessus d'elle-même, où elle arrachait aux spectateurs des

---

ÉRYPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille,
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raison; il faut ou la perdre ou périr:
Viens, te dis-je, à Calchas je vais tout découvrir.

Vous êtes d'autant plus blâmable de ce retranchement, que vous avez fait autorité, et qu'aucune actrice n'a rétabli ces vers. Néanmoins, par cette suppression, il n'y a plus de liaison entre le quatrième acte et le cinquième. Agamemnon ayant pris toutes ses précautions pour dérober Iphigénie à Calchas, et pour persuader que Clytemnestre part toute seule, le spectateur doit regarder la pièce comme finie en voyant Iphigénie sauvée : on ne tremble plus pour elle, au lieu que les vers que vous retranchez la remettent dans le même danger où elle était. Vous supprimez un moyen très adroit de Racine, pour entretenir les mêmes craintes et le même intérêt en faveur de cette princesse : c'est une des plus belles transitions.

Ces vers d'ailleurs rendent Éryphile, à laquelle on n'a pu s'empêcher de prendre quelque intérêt, assez odieuse pour mériter le châtiment qu'elle éprouve.

Avec les connaissances que vous avez, Mlle Hippo-

mouvemens convulsifs, rappelez-vous aussi le moment où la *bourgeoise* Clytemnestre vous disait :

Je ne vous presse point, madame, de nous suivre;
En de plus chères mains ma retraite vous livre;
De vos desseins secrets on est trop éclairci,
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

Souvenez-vous de quel air et de quel ton elle vous adressait ce quatrième vers, avec une sorte de menace du doigt, qu'elle savait si bien ennoblir; comme elle était grande, et comme vous étiez belle, malgré la nuance de supériorité qui perçait en sa faveur, même dans des morceaux qui n'étaient pas des *scènes d'entrailles*. Il faut désespérer de voir jamais autant de perfections réunies.

Vous conviendrez, je pense, qu'elle n'avait pas l'air plus *bourgeois* dans la scène de *Britannicus*, où Agrippine maltraite Burrhus;

---

lyte, il est impossible que vous ne sentiez pas que cette suppression est une faute énorme. C'est à la petite vanité de ne pas jouer un personnage que le dernier vers rend surtout odieux, que vous sacrifiez ce passage indispensable à la contexture et à l'intérêt de la pièce. Racine, je crois, a su ce qu'il faisait.

dans celle de *Sémiramis*, où elle assemble les grands; dans *Athalie*, etc. etc.

Nous n'avons pas oublié l'anecdote par laquelle je finirai cet article. Vous prépariez les débuts de votre cher Larive, et vous mettiez beaucoup d'appareil dans les répétitions. Plusieurs grandes dames, plusieurs personnes de la cour y assistaient. On n'entrait que par billets. Il s'agissait de répéter *le Comte d'Essex;* vous aviez redoublé de parure. Dumesnil arrive en déshabillé (en casaquin); quelqu'un lui en fit un reproche : elle répondit qu'elle n'avait pas cru devoir se parer pour faire répéter un de ses camarades. Vous commençâtes à ricaner de son accoutrement; ce qui invita d'autres femmes à ricaner aussi. Dumesnil, qui disait le rôle d'Élisabeth, monte sur le théâtre, avec le costume du *casaquin*, qui n'est rien moins que majestueux : elle finit bientôt par faire frémir les spectateurs et les rieuses, qui la couvrirent d'applaudissemens.

DES ARTICLES INTITULÉS : *Rôle de Monime. — Hermione.*

Les observations sur le rôle de Monime, et sur celui d'Hermione, que personne n'a jamais joué et ne jouera peut-être jamais comme Mlle Clairon, sont si satisfaisantes, si pleines de goût et de perspicacité, qu'elles font regretter l'extrême brièveté de l'auteur. On ne conçoit pas pourquoi Mlle Hippolyte devient si économe de détails lorsqu'elle traite un rôle. Il n'y a cependant point de matière qu'on soit plus obligé d'épuiser jusque dans ses moindres nuances. Ces deux examens entraînent l'opinion du lecteur. Une seule assertion nous a paru susceptible d'être discutée.

Le couplet du quatrième acte (de la tragédie d'*Andromaque*), *que le public, les gens de lettres et les comédiens appellent* le couplet d'ironie, *ne peut, selon moi, porter ce nom. L'ironie demande une légèreté d'esprit, une tranquillité d'âme, que certainement Hermione n'a pas.*

N'y a-t-il donc qu'une espèce d'ironie? N'emploie-t-on cette figure que dans le genre

léger et plaisant? Ne distingue-t-on pas, d'avec celle-ci, l'ironie d'amertume, l'ironie de ressentiment, l'ironie qu'on peut nommer *sardonique?* Il est évident que l'ironie qu'Hermione emploie dans la scène de l'explication avec Pyrrhus tient du ressentiment et du mépris. Elle est indignée contre Pyrrhus; elle méprise Andromaque en sa qualité de captive. On ne peut nier que la manière dont Hermione se sert pour exprimer cette indignation et ce mépris ne soit très ironique. On ne peut nier qu'il ne faille ni légèreté d'esprit ni *tranquillité d'âme* pour témoigner ironiquement le mépris et l'indignation, puisqu'elles sont la source de l'ironie d'Hermione. L'ironie peut provenir sans doute de la *légèreté d'esprit* et de la *tranquillité d'âme;* mais elle en est absolument indépendante, lorsqu'elle est employée dans d'autres genres que celui de la plaisanterie et de la dérision, et elle n'a nullement besoin d'elles pour être appelée ironie. C'est à l'acteur à donner à chaque espèce d'ironie le ton et les nuances qui lui conviennent; et qui a jamais mieux connu que Mlle Hippolyte le secret de ces nuances? Il s'ensuivrait autrement, que l'ironie ne saurait être employée

dans le genre tragique, tandis que nous avons beaucoup d'exemples du contraire.

Dumesnil, dans la scène III du troisième acte de *Britannicus*, où elle maltraite Burrhus, qu'elle soupçonne d'aigrir Néron contre elle, mettait une nuance admirable d'ironie dans ces vers :

. . . .
Que dis-je! à son épouse on donne une rivale;
On affranchit Néron de la foi conjugale.
« Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
« Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs. »
. . . .
On verra d'un côté le fils d'un empereur (Britannicus),
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille.
« De l'autre, l'on verra le fils d'Enobarbus (Néron),
« Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus, »
Qui tous deux, de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

Cette ironie n'a rien de commun avec *la légèreté d'esprit* et la *tranquillité d'âme*. Elle n'est pas moins une ironie.

Nous nous souvenons encore avec quelle noble ironie, avec quelle finesse de nuance Grandval, qui jouait supérieurement le rôle de Nicomède, disait, en adressant la parole

à Attale, dans la scène II du premier acte, le couplet qui commence par ce vers :

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute.

Y a-t-il rien de plus ironique que ce couplet? L'ironie de cette scène est encore d'un genre particulier. Elle est entre le sentiment du mépris et celui de la supériorité qu'un homme croit avoir sur un autre, nuance que Grandval *prononçait* avec toute l'intelligence, tout l'esprit et toute la dignité dont la nature l'avait doué. Rien de plus intéressant, de plus attachant, de plus noble et *de plus ironique* que cette superbe scène. Voltaire observe que les termes ironiques dont Corneille hasarde de faire usage, n'ôtent rien à la noble fermeté du discours de Nicomède.

Pour donner aux lecteurs l'intelligence des vers les plus ironiques de cette scène, nous sommes forcés de nous permettre une courte explication.

Le prince Attale, ami des Romains, élevé à Rome, citoyen romain, veut épouser Laodice, reine d'Arménie. Le prince Nicomède, frère aîné d'Attale, mais qui lui est inconnu, est amoureux et aimé de cette princesse, à

laquelle Attale parle de mariage devant son frère : celui-ci, ennemi mortel des Romains, prend le ton de la plus noble raillerie, dont ce couplet est un parfait modèle; et dit, en s'adressant à son frère :

. . . .
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun ou celle d'un préteur;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisait à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise, abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

Ces deux exemples me dispensent d'en accumuler d'autres; ils prouvent que *la légèreté d'esprit et la tranquillité d'âme* ne sont rien moins qu'indispensables pour permettre d'employer l'ironie; d'où il suit que les gens de lettres et les comédiens ont raison d'appeler la tirade d'Hermione, *le couplet d'ironie*.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *École*.

Permettez-nous de vous faire observer, Mlle Hippolyte, que votre sortie contre l'exis-

tence des écoles théâtrales, paraît plutôt de l'humeur qu'un système. Croire, dites-vous, que *Préville peut former des Orosmane et des Sémiramis* (ce n'est pas entre ses mains qu'on aurait mis les acteurs destinés à les représenter); *que Molé peut créer des acteurs dans tous les genres : c'est une erreur dont sûrement eux-mêmes riaient sous cape.*

Jamais Préville n'a prétendu former des Orosmane ni des Sémiramis : Molé a trop d'esprit pour se croire capable de *créer* des acteurs dans tous les genres, ni même dans aucun genre : il sait que c'est à la nature à *créer* : mais il a certainement tous les talens requis pour enseigner à un sujet à tirer parti des dons de la nature; et quoi que vous en disiez, ces deux comédiens n'ont jamais eu d'autres prétentions quand on les a nommés professeurs.

Se donner de l'importance, continuez-vous, *se composer un sérail, amasser de l'argent*, *et faire trembler tous ses autres camarades, est tout ce que ces messieurs veulent et peuvent faire.* Vous leur faites bien de l'honneur de croire qu'ils avaient besoin d'un sérail : l'idée de faire payer leurs plaisirs par le souverain,

est assez gaie; mais qu'un de leurs motifs pour être professeurs fût de faire trembler tous leurs camarades, cette inculpation n'a aucun fondement. On ne voit pas que ce fût un privilége de leur place, ni quel passe-temps ils pouvaient trouver à épouvanter leurs collègues. Mlle Hippolyte, ce ne sont pas là des instructions, quoiqu'il s'agisse d'écoles : c'est plutôt de la malignité et même une nuance d'envie.

Vous ne voulez donc point d'école? vous désirez qu'on secoure isolément un sujet qu'on croira capable de parvenir. Le Kain ne pensait pas comme vous, et c'est encore une grande autorité. Je voudrais bien avoir sous les yeux un plan motivé d'école qu'il avait fait, et qui me parut excellent lorsqu'il me le communiqua. Il nous en reste quelques lambeaux dont nous ferons mention. Je me souviens qu'il désapprouvait formellement le moyen que vous proposez, d'envoyer les élèves se former dans des troupes de province : il prétendait qu'on y contractait nécessairement de mauvaises habitudes, presque toujours incorrigibles.

L'opinion la plus reçue, est qu'il faut une

école pour ce bel art. Je conviens que le succès de cette école doit dépendre de son organisation. Un enseignement isolé ne produit pas les mêmes effets : l'élève qui n'a point d'émule perd bientôt toute son ardeur. On n'a peut-être jamais vu, dans aucun genre, un grand sujet devoir son talent à une instruction privée. C'est la nature sans doute qui crée les grands acteurs, comme tous les hommes célèbres : mais l'enseignement public et régulier sur toutes les parties de l'art théâtral est le meilleur moyen de favoriser la nature. Nous ne prétendons pas cependant qu'on doive faire disséquer des têtes aux élèves, pour leur apprendre ce qu'ils peuvent exiger de la contexture de cette partie du corps. Il faut être possédé du démon de son art, pour s'armer du scalpel. Si une femme a eu le courage de ces trop célèbres dames romaines, qui faisaient *jou-jou* à table avec les têtes de leurs ennemis qu'on leur apportait toutes sanglantes, peu d'élèves, et surtout parmi les femmes, soutiendraient cette abominable épreuve.

C'est en faveur de la nécessité des écoles que Le Kain écrivait :

« Je désirerais donc qu'il fût établi une espèce d'académie, dans laquelle il serait lu, à des jours prescrits, des mémoires instructifs, non seulement sur les vices généraux de la représentation théâtrale, mais même sur les défauts d'ensemble, sur les contre-sens, sur les fautes de langue, sur les vices de la prononciation, et sur la manière d'entendre bien ou mal tel ou tel rôle, *dont la tradition serait malheureusement perdue,* et qu'on ne peut retrouver que par des réflexions profondes et un tact fin et délicat. »

Un tel établissement pourrait être composé des plus célèbres acteurs et actrices, comme membres, et de leurs autres camarades, comme assesseurs. Il serait présidé tour à tour par deux commissaires du gouvernement, choisis dans la classe des auteurs dramatiques; et ce serait dans ces assemblées qu'on ferait répéter les élèves. Il n'est pas douteux que cette institution ne rendît toute sa gloire au Théâtre Français.

Ce que vous dites, mademoiselle, de Mlles Dubois et Raucourt, prouverait contre votre système de l'instruction privée.

« Il n'y a point de peine que je ne me sois

donnée pour former Mlles Dubois et Raucourt. J'en appelle à tous ceux qui les ont vues. Mes charmantes écolières ont-elles été de grands sujets? Hélas! malgré mes soins, et tout ce qu'elles tenaient de la nature, je n'en ai jamais pu faire que mes singes. »

Dans l'académie de Le Kain, les élèves ne couraient pas le risque de *devenir singes*, en s'habituant à une imitation servile. J'observe ici que, lorsque Mlle Dubois est morte, elle commençait à secouer le joug de l'imitation. Elle aurait été loin en travaillant. Quant à Mlle Raucourt, il y a long-temps qu'elle a un genre a elle, et ce genre a souvent de grandes beautés.

Nous pensons comme vous, Mlle Hippolyte, que tant qu'on laissera subsister tous ces petits théâtres, corrupteurs du goût et des mœurs, on ne reverra point ce superbe ensemble de talens qu'on admirait autrefois sur le théâtre de la nation : mais nous ne croyons pas, quoique ce soit là votre sentiment, qu'il soit nécessaire de *parcourir les fastes du monde* pour s'assurer qu'on ne peut ni *commencer*, ni *apprendre* le génie à un comédien.

L'opéra-comique et la danse, continuez-vous, absorbent tout. *Les talens suffisans à ces deux genres sont presque à la portée de tout le monde et de toutes les éducations.*

Nous sommes encore forcés de n'être pas de votre avis. Rien n'est plus rare qu'un grand danseur. Il n'y a point d'art qui exige une étude plus continuelle. Rien n'est plus rare qu'une bonne cantatrice. Ce ne sont plus des *pont-neufs* que nous chantons.

Vous désapprouvez, au sujet de la danse, qu'on donnât jusqu'à deux mille écus de pension à un grand danseur et à une grande danseuse, tandis que vos pensions de retraite n'étaient que de cent pistoles ou de quinze cents francs. Les gens de lettres que vous avez tant outragés dans vos *Mémoires*, se sont toujours soulevés contre cette injustice. Ils n'ont jamais laissé échapper une occasion d'embrasser votre cause.

Vous venez de voir que la tradition paraissait à Le Kain un moyen quelquefois si nécessaire, qu'il en regardait la perte comme un *malheur*. La désapprouveriez-vous donc dans un temps où elle est plus indispensable que jamais? Sous le régime monarchique, les

comédiens avaient des modèles. Il y a plus de trente ans qu'après la pièce, le foyer de la Comédie Française offrait l'aspect d'un des plus beaux salons de compagnie de Paris : on n'y paraissait point vêtu en palefrenier; on ne s'y montrait que paré; magnificence, grâces, manières, élégance, politesse, galanterie, esprit, conversations piquantes, tout y était réuni pour l'instruction d'un jeune acteur qui savait observer. Les actrices y avaient le maintien du plus grand monde, et la plus aimable décence. Ce charmant tableau perdit bientôt de son prix. L'épidémie anglaise s'empara tout à coup de nos jeunes seigneurs et de nos petits-maîtres; les *fracs*, les chapeaux ronds, les bottes et les houssines succédèrent à la brillante élégance de nos talons rouges. Ils devinrent tous des *jokeys* (ce qui a contribué plus qu'on ne peut croire à leur chute); et quoiqu'ils sussent donner encore quelque grâce à cet accoutrement britannique, les comédiens commencèrent à se plaindre de la dégradation de leurs originaux. Mais aujourd'hui que les acteurs n'ont sous les yeux d'autres modèles que des caricatures dignes du pinceau de Calot, des *incroyables* dont l'es-

prit, les manières et l'éducation sont entièrement conformes à leur *costume*, que deviendraient, sans le secours de la tradition, tous ces rôles de petits-maîtres de bonne compagnie, tous ces rôles du haut comique, indispensables pour jouer presque tout le Théâtre Français, dont la gloire mérite, je pense, d'être maintenue, et qu'il faudrait donc remplacer par les drames dégoûtans de nos énergumènes, et par le genre des *Pointus* et de *madame Angot*.

Mais que dirai-je de nos modèles en femmes? Enharnachées comme des folles, elles ont en général les manières, l'air et le ton beaucoup plus scandaleux que n'avaient autrefois nos *filles* du premier ordre. Voyez-les affecter dans les promenades publiques l'audace d'un hussard qui fait la petite guerre. Fourniront-elles à une nouvelle Grandval le modèle d'une *coquette noble*, intéressante, bienséante, et du maintien le plus réservé? Nos parvenues ont-elles jamais entendu dire à leur bon homme de père, qui ne savait que sa *croix de par Dieu*, que la pudeur est le plus bel ornement d'une femme? Ont-elles jamais lu dans les *Conseils de madame de Lambert à sa fille*,

ces délicieuses paroles : *Conservez votre pudeur, ma chère fille, même dans les momens destinés à la perdre?* Non, sans doute ; et elles ont perdu ce qu'elles pouvaient avoir d'intéressant sous le régime monarchique, sans avoir rien acquis de ce qui pouvait les rendre recommandables sous le régime républicain. Elles se croient républicaines, parce qu'elles aiment la licence inséparable de la liberté naissante, parce que l'égalité flatte leur amour-propre, et parce que les rapines de leurs maris les font vivre dans l'abondance et dans le luxe. Quant aux devoirs des républicains, si elles en connaissaient l'austérité, *elles fuiraient ce régime comme un fardeau prêt à les écraser*, pour me servir des expressions de Jean-Jacques. Les femmes qui ont eu le bon esprit de se préserver de tant d'égaremens, ont acquis sans doute de nouveaux droits à nos hommages. Il est aisé de les reconnaître. Ce sont celles qui savent concilier ce qu'on appelle la mode avec ce qu'elles doivent à leur sexe, dont elles font encore l'honneur.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Orosmane*.

« J'AI toujours été étonnée, dit Mlle Hippolyte, que Le Kain, si supérieur dans le rôle d'Orosmane, me laissât quelque chose à désirer dans le premier couplet du premier acte. Il disait bien : cependant je ne voyais, je n'entendais rien de cette amabilité, de cette passion si vivement dépeinte par Zaïre. Orosmane, entouré des différens ordres d'esclaves de son sérail, et ne revoyant sa maîtresse que pour lui débiter un discours *préparé,* ne m'offrait qu'un maître imposant [il ne cesse de répéter à Zaïre qu'il ne veut pas l'être], à la place de l'amant tendre que j'attendais. *J'ai lu et relu ce couplet avec la plus scrupuleuse attention*. J'ai cherché dans les vers de sentiment, de passion, qui s'y trouvent, et dans tout ce que les regards et les inflexions peuvent avoir de plus touchant, à faire oublier l'espèce de déclamation des trente-deux premiers vers [il me semble que vous étudiez mal votre rôle, permettez-moi ce blasphème; vous ne songiez qu'à l'amant]; je n'ai rien trouvé qui ne fût un contre-sens avec le discours [je le crois bien, si vous exigiez, mal-

gré l'indication de Voltaire, et en dépit de la nature, que toutes les syllabes de ce couplet respirassent l'amour. Vous deviez être bien difficile à contenter, M[lle] Hippolyte, dans ces sortes de circonstances]; et je n'ai fait que m'impatienter d'entendre parler d'affaires [mais qui n'ont que Zaïre pour objet], *où je voulais qu'on me parlât d'amour.* A force de chercher, j'ai trouvé une scène muette qui pourra être intéressante.

« Orosmane entre entouré de toute la suite que sa grandeur et la pompe théâtrale exigent. [C'est une question de savoir si un amant délicat, qui veut cesser d'être sultan en faveur de Zaïre, doit entrer dans cet appareil, ou renvoyer son escorte qu'on découvrirait hors du théâtre.] Je désire apercevoir en lui tout ce que sa jeunesse et sa sensibilité permettent de tendre à sa dignité ; que ses yeux *cherchent* Zaïre, et qu'on connaisse à la douce volupté de son visage, à la fréquence de sa respiration, qu'il voit l'objet dont il est épris ; qu'un mouvement noble et doux éloigne sa suite ; qu'il s'approche de sa maîtresse, la prenne par la main, et qu'avec les regards de l'amour et l'émotion d'un sentiment pro-

fond que l'on contient, il commence à l'instruire des moyens qui peuvent le rendre complétement heureux. [Il fait mieux, il est plus amoureux et plus délicat, car il commence par l'instruire des moyens qui peuvent la rendre complétement heureuse; et voilà le véritable amour.] Cette petite scène, jouée avec noblesse et avec rapidité, ne changerait sûrement rien aux idées de l'auteur, à la dignité des personnages, et mettrait à l'aise les âmes tendres et impatientes. » [Elle changerait au contraire tout aux idées de l'auteur; car Voltaire n'a jamais pu entendre qu'un empereur amoureux n'aurait point une pensée, un sentiment, ne ferait pas une réflexion, une seule action, ne prononcerait pas une parole qui ne fût de l'amour.]

J'ose dire plus : la pantomime que vous proposez rendrait encore la scène plus froide après cette sorte d'extase d'Orosmane, tant que le couplet ne serait pas joué comme Le Kain le jouait, et comme il doit l'être.

Mlle Hippolyte, vous nous confondez. La pantomime est théâtrale; mais, permettez-moi de vous le dire, si elle n'est pas nécessaire, elle est déplacée. Vous qui avez étudié toute

votre vie, certainement avec un succès prodigieux, les intentions de chaque scène, de chaque vers, et la décomposition de toutes les nuances, vous oubliez ici l'indispensable, *qui suis-je sous tous les rapports ?* Vous n'envisagez Orosmane que sous celui d'amant. Encore un coup, ce n'est pas là étudier le rôle. Certes, plus je l'approfondis, et plus j'admire l'art de Voltaire, votre maître et le mien, dans les quatre premiers vers de ce couplet. Il a répondu d'avance à toutes les objections qui, selon vous, nécessiteraient cette manœuvre de l'art. Il a dicté la scène à l'acteur. Ah! Le Kain, dont la nature était le guide, ne se serait pas laissé séduire par l'attrait de cette pantomime.

En ne songeant qu'à l'amant, vous oubliez l'empereur, le musulman, l'homme qui va devenir l'époux de Zaïre ce jour-là même. Voltaire a cependant fait toutes ces distinctions dans les quatre vers par lesquels Orosmane ouvre la scène :

Vertueuse Zaïre, avant que l'HYMÉNÉE
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
J'ai cru sur mes PROJETS, sur vous, sur mon AMOUR,
Devoir, en musulman, vous parler sans détour.

Qui suis-je dans ce couplet, et *que vais-je faire?* s'était dit Le Kain. Je suis un amant passionné sans doute, mais je vais épouser ma maîtresse : je suis un empereur musulman, dont une épouse que j'estime et que je respecte doit redouter l'insultante jalousie. Que dois-je faire? la rassurer d'abord, calmer ses inquiétudes, lui faire part de *mes projets*, et finir par lui renouveler les assuranees de mon amour, et ne plus en contraindre les transports. Les détails de ce couplet, qui sont tous dans l'ouverture de la scène, deviennent alors d'une nécessité absolue. Qu'est-ce autre chose que la marche dictée par les vers? Il faut donc jouer ici, je le répète, le rôle implexe de trois personnages à la fois. Comme empereur, je vais apprendre à Zaïre que je renonce pour elle aux lois tyranniques du sérail, aux mœurs de mes aïeux, et à leur mollesse incompatible avec ma situation politique; je calmerai les alarmes qu'elle aurait pu concevoir : comme époux, je lui parlerai raison un moment; comme amant, je ferai éclater mes transports avec d'autant plus d'énergie, que j'aurai été obligé de les contraindre. Les diverses nuances de ce couplet si difficile, Le Kain les *pronon-*

çait toutes avec une distribution de teintes qui était le comble de la perfection. J'en appelle à ceux qui l'ont entendu *. Il se pourrait que, depuis sa mort, cette pantomime produisît quelque illusion, si, comme je l'ai déjà observé, elle ne refroidissait pas ensuite la scène.

Que les yeux d'Orosmane cherchent Zaïre, continue l'auteur. Ah! ils l'ont trouvée avec la rapidité de l'éclair. Voilà la nature, dont il faut bien se garder de suspendre les mouvemens par une ruse de l'art. L'amant doit voler à sa maîtresse, mais se contenir avec peine à son approche, effet admirable dans le jeu de Le Kain, pour lui parler un instant d'autre chose que de son amour, sans cesser néanmoins de rapporter tout à son bonheur.

Voilà, Mlle Hippolyte, ce qu'il est incon-

---

* C'est pourtant cet acteur que Mlle Clairon reconnaît pour le plus parfait qui ait jamais joué sur le Théâtre Français, dont, à force d'intrigues, elle empêcha deux fois la réception. Le Kain, découragé par tous les obstacles qu'elle lui suscitait, allait partir pour Berlin; la France allait le perdre, lorsque le comédien Ribou tua son camarade Roseli. Ribou prit la fuite, et on fut obligé de retenir Le Kain.

cevable qu'une actrice, aussi célèbre par son esprit et ses connaissances que par son talent, n'ait point aperçu dans ce couplet dont Voltaire a *noté* le débit au commencement de la scène : s'il s'était agi d'une déclaration d'amour, tenez pour certain qu'il n'en aurait pas tempéré les expressions par les détails dans lesquels il entre ; mais il s'agit d'une déclaration de mariage ; c'est son mariage qu'il vient lui déclarer, et alors ces détails deviennent naturels et nécessaires.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Étude de Pauline dans* Polyeucte.

VOTRE méprise, Mlle Clairon, sur le couplet d'Orosmane est d'autant plus frappante, qu'il ne manque rien aux nuances que vous indiquez immédiatement après cet article, pour étudier le rôle de Pauline dans *Polyeucte*. (Voilà ce que c'est que d'avoir voulu prendre le haut-de-chausses !)

Nous avons cependant quelques difficultés majeures à résoudre au sujet du très savant croquis du rôle de Pauline. Il faut d'abord vous entendre.

« Pauline est un des personnages dont il n'existe aucun modèle dans la nature; je l'ai du moins vainement cherché et dans le monde et dans l'histoire.

« Des passions, des goûts se succèdent, se rencontrent partout et tous les jours; mais deux amours réels existant ensemble *, avoués à chacun des deux hommes qui les inspirent, et justifiés par le respect, l'estime et la confiance de l'un et de l'autre, est une chose inouïe dans la nature, et très difficile à rendre décente et vraisemblable aux yeux de la multitude.

« Après avoir profondément étudié le caractère de ce rôle, convaincue que le spectateur, aidé par son premier coup d'œil, suit et se prête avec plus de facilité au développement que chaque mot amène, je me promis de réunir, autant qu'il me serait possible, la noblesse, la douceur, la franchise et la fermeté du personnage.

« Je fis tout ce que je pus pour donner à mes inflexions et mes mouvemens la touchante simplicité qui caractérise une âme pure et

* Ceci pourrait être discuté.

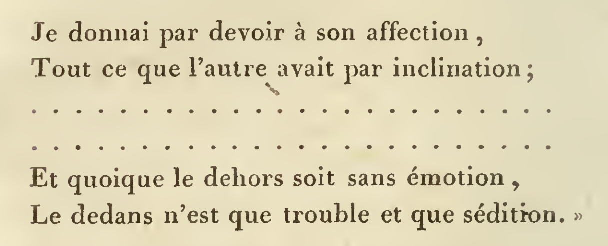
sensible. [Il n'est pas possible de préparer avec plus de vérité, de finesse et d'intelligence, ce rôle si extraordinaire.]

« Maîtresse de ma physionomie, de mes accens, cette étude ne fut pas la plus difficile : mais comment m'y prendre pour éviter la monotonie dans la façon d'exprimer ces deux amours ? Comment les nuancer sans altérer la candeur du personnage ? Comment éviter jusqu'à la plus légère idée de fausseté d'une part, et d'indécence de l'autre ? Le point juste me paraissait impossible à saisir.

« La première passion, née des seuls besoins du cœur, accrue par le charme d'une volonté libre, nourrie par l'estime, la crainte et le regret, devait nécessairement avoir une teinte de délicatesse, de sensibilité, différente de l'autre. L'ordre d'un père, la résignation la plus absolue à toute action vertueuse, l'illusion des sens même, ne peuvent marcher d'un pas égal avec un sentiment profond. On le contrarie, on le force de céder ses droits au devoir ; mais tant qu'il existe, il est certainement le plus tendre et le plus fort. [Toute cette décomposition est de génie.] J'imaginai que la différence que je mettrais dans mes

larmes pourrait me donner la nuance que je cherchais. Celles que je répandais pour Sévère prenaient leur source dans le fond de mon âme, et coulaient avec abondance sur mon visage. Celles que je donnais à Polyeucte sautaient de mes yeux, poussées tantôt par l'humanité, tantôt par l'impatience.

« *On sent assez la différence que ces deux sources de larmes apportent indispensablement aux accens de la voix, à l'impuissance ou la facilité des mouvemens;* mais pour atteindre le but et ne le point passer, il faut continuellement se ressouvenir de ces quatre vers :



Je donnai par devoir à son affection,
Tout ce que l'autre avait par inclination;
. . . .
. . . .
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition. »

Cet établissement du rôle est sans doute admirable. Personne, je crois, ne peut mieux faire. Il est triste que le moyen d'exécution soit incompréhensible. On est surtout embarrassé de savoir, Mlle Hippolyte, comment le spectateur, qui doit se souvenir que Pauline aime deux hommes à la fois (son ancien

amant et son mari), pouvait distinguer la différence de ces larmes, *qui coulaient sur votre visage, et qui prenaient leur source dans le fond de votre âme, d'avec celles que vous faisiez sauter de vos yeux par humanité et par impatience*. En admettant ensuite qu'il eût la vue assez bonne pour faire cette distinction si transcendante, comment pouvait-elle lui servir d'indicateur pour apprendre que le premier de ces deux mécanismes lacrymatoires regardait l'amant, et que le second regardait l'époux? Ceci passe les bornes de l'entendement du vulgaire. N'auriez-vous pas donné la dose un peu trop forte, Mlle Clairon? On se demande aussi, en lisant cet article, pourquoi vous nous dérobez le secret du moyen matériel par lequel vous disposiez assez arbitrairement de votre *sac lacrymal* *, pour faire déborder, rentrer, couler ou sauter vos pleurs. Il est assurément de votre honneur de ne pas laisser périr avec vous une aussi belle découverte.

Prenez garde, Mlle Hippolyte, qu'entraînée

* C'est ainsi qu'on nomme le réservoir qui renferme les larmes.

par le plus véhément enthousiasme, vous n'ayez été la dupe de votre imagination. J'ai bien peur que ce ne soit ici *des papillons noirs;* et j'aime mieux croire que la sibylle du Théâtre Français était sur le trépied en écrivant ces paroles (*nec mortale sonans*), que de soupçonner Mlle Clairon de charlatanisme. Si toutefois je m'abusais moi-même, et qu'elle ait réellement opéré, comme elle l'assure, j'ai recours aux plus instantes prières pour l'engager à nous dévoiler cet étrange secret, avant de descendre aux champs élysiens; car nous aurons beau dire aux élèves : *Ici vous répandrez des larmes en abondance, qui prendront leur source dans le fond de votre âme; là, vous donnerez à Polyeucte des pleurs que vous ferez sauter de vos yeux, par humanité et par impatience;*

Les jeunes sœurs croiront qu'on parle grec.

On aura beau leur répéter : C'était ainsi qu'Hippolyte Clairon jouait ces divers couplets, à ce qu'elle dit dans ses *Mémoires;* mais elle n'a jamais voulu donner son procédé. Tâchez de le découvrir.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Aperçu de Roxane dans* Bajazet.

Je le répète; pourquoi Mlle Hippolyte ne nous donne-t-elle que des aperçus dans un ouvrage qu'elle ose intituler *Réflexions sur l'Art dramatique?* Il lui appartenait de donner des leçons complètes : elle le devait. Est-ce avec cette légèreté qu'on professe un art aussi difficile que l'art théâtral? Il devient de plus en plus évident qu'elle n'a publié ses *Mémoires* que par les raisons que j'ai déduites dans mon Avant-propos. Toujours des croquis, qui, pour être utiles, exigeraient un corollaire! Il aurait été difficile de deviner que l'art théâtral ne serait que l'accessoire de cet écrit. Si au lieu de rassembler, uniquement pour sa plus grande gloire, quelques matériaux incohérens qui ne peuvent être d'aucune sorte d'intérêt, Mlle Clairon avait eu le courage de se confesser comme Jean-Jacques, et le bon esprit de traiter son art à fond, elle eût fait un ouvrage que l'utile et l'agréable auraient rendu très précieux.

Cet aperçu sur le rôle de Roxane, nous a

paru sans tache. C'est un de ces rôles que Mlle Hippolyte appelle *forts*. Il ne s'agit ici que de ces passions qui n'ont de commun avec le véritable amour, que l'irritation des sens : j'ose les nommer *hystériques*. Nul besoin d'expression touchante. L'orgueil, l'ambition, le désir, la jalousie, la rage, sont les seuls ressorts de ce beau rôle. Mlle Clairon y était de la plus grande supériorité, et il est impossible de se ressouvenir, sans frissonner, de la perfection avec laquelle elle jouait le monologue, scène IV du quatrième acte; comment, dans la scène IV du cinquième, *elle écoutait* le dernier couplet de Bajazet (c'était bien le comble de l'art!), et comment elle répondait à ce couplet, par ce terrible mot :

. . . . Sortez.

DES TRAGÉDIES DE *Manlius* ET DE *Venise sauvée*.

Ce n'est qu'un avis aux acteurs, en quatre lignes. Mlle Clairon leur recommande de se bien garder de jouer ces deux tragédies avec les mêmes teintes, de leur donner la même couleur, quoiqu'elles ne soient qu'une par l'action, les personnages, l'intérêt. Elle mo-

tive son conseil, sur ce que les Vénitiens du dix-septième siècle ne ressemblent pas aux Romains du quatrième siècle de leur ère; ce que personne ne lui contestera.

DE *Phèdre*.

Nous voici à l'un des plus beaux et des plus difficiles rôles du Théâtre Français. Il faut le dire sans déguisement, quelque étonnante que fût Mlle Clairon dans ce rôle si pénible pour l'art, le travail de l'actrice perçait; mais ce travail était véritablement digne d'admiration, quoiqu'elle ne parvînt pas à intéresser, pour l'égarement de Phèdre, comme Dumesnil. Mlle Clairon épuisait en vain toutes ses ressources avec une finesse et une intelligence qu'il est impossible de décrire; le but de son amour incestueux pour Hippolyte éclatait plus ou moins dans tous ses regards. Dumesnil excitait la plus tendre pitié, en exprimant ce malheureux amour : dans sa scène de la déclaration, on ne peut rien imaginer de plus attendrissant que le combat entre l'amour et la vertu. Elle en faisait partager les angoisses à tous les spectateurs. On frissonnait,

on éprouvait la suspension de tous ses sens, lorsque Mlle Clairon jouait la même scène; mais elle n'excitait pas cet intérêt déchirant. Quelque attrait douloureux qu'elle sût donner à son visage, la nature la desservait quelquefois dans ce rôle, au moment où il était nécessaire de voiler l'expression voluptueuse de sa physionomie. Aussi la différence de son jeu était-elle frappante, quant à la vérité, lorsqu'elle pouvait se permettre moins de contrainte : dans la belle scène de la confidence, par exemple, où elle disait d'une manière inimitable ces deux vers :

Ce n'est plus une ardeur en mes veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Elle arrachait des cris. Elle était sans doute enlevante dans presque tout le rôle; mais je conseillerais à une jeune actrice, née avec le don du pathétique, de prendre Dumesnil pour modèle.

Au moment où le son de voix d'Hippolyte frappait mon oreille, dit Mlle Clairon, *on voyait sur toute ma personne ce doux frémissement que la réminiscence procure quelquefois aux âmes vraiment sensibles.*

Vous vous abusez, mademoiselle, ce n'était pas ce doux frémissement du cœur qu'on apercevait, mais le frémissement involontaire des sens irrités par la présence de l'objet. Vous étiez néanmoins si belle, qu'il était impossible de ne pas vous absoudre de cette charmante erreur.....

« Le couplet qui termine cette scène *m'a toujours fort embarrassée*, continue Mlle Clairon..... *soit, tout admirables que sont ces vers, que le combat soit en effet trop long, soit enfin qu'il fût au-dessus de mon intelligence de donner à ce tableau de l'amour et du remords, la teinte juste qui les présentât à leur comble tous deux en même temps.* »

Rien n'était au-dessus de votre intelligence : mais vous aimez mieux croire à ce motif, que de vous avouer qu'il est des occasions où les secours de l'art sont insuffisans, où de trop grandes difficultés lui présentent des obstacles insurmontables. Il n'en coûtait rien à l'âme de la bonne Dumesnil pour donner à ce tableau *la teinte juste* qu'il exige. Les ressources de la nature sont bien plus promptes et bien plus multipliées. Nous concevons à merveille, nous qui vous avons tant

applaudie, pourquoi vous trouviez embarrassant de dire ce morceau, dans lequel vous faisiez cependant le plus grand effet, avec une supériorité digne de vous. Dumesnil l'aurait répété plusieurs fois avec le même intérêt et la même vérité, jusqu'à ce que son organe se fût refusé aux expressions de son cœur. Il lui eût été impossible de ne pas le dire comme vous concevez qu'il faut qu'il le soit. C'est ce couplet et celui de l'aveu de son amour à Hippolyte qui nous a toujours paru le sceau de la supériorité de Dumesnil dans le rôle de Phèdre, à quelques égards.

DU RÔLE DE BLANCHE, DANS *Blanche et Guiscard.*

« JE ne connais point de rôle qui m'ait été plus agréable à jouer que celui de Blanche : il ne nécessitait aucune recherche de temps, de lieu, de dignité. Un amour né dans la sécurité de l'enfance, accru par le besoin de l'âme et la confiance de l'habitude, le sentiment du respect et de l'obéissance qu'on doit à l'auteur de ses jours, ramènent l'âme sensible à la pureté de la nature, d'une façon si douce, si facile, que pour peu que l'actrice ait de prin-

cipes et d'intelligence, il est impossible de ne pas bien jouer ce rôle.

« Tous les grands personnages de l'antiquité nous imposent le devoir de nous oublier nous-mêmes; *ce n'est qu'avec les plus grands efforts*, les études les plus profondes, que nous pouvons parvenir à peindre ces passions diverses qui, partant toutes d'un même point, y revenant sans cesse, demandent une variété continuelle dans les inflexions, le visage, le maintien, sans permettre jamais que le fond du caractère en soit altéré..........

« En jouant Blanche, je me croyais toujours dans ma chambre : ma physionomie, mes inflexions se réunissaient sans art, sans étude, à toute la sensibilité de mon âme. Née tendre, confiante, je devais connaître les craintes, les soupçons, les chagrins de l'amour. *En jouant Blanche, je restais toujours moi.* C'est le seul rôle qui ne m'ait point coûté de travaux destructeurs : mais si celle qui le joue ne se rappelle pas la pureté du premier âge, si l'amour n'est point le premier besoin de son cœur, elle aura beaucoup de travail à faire. . . .

. . . .

« *Avec de l'art on peut atteindre à tous les*

sentimens exagérés; mais l'art ne simplifie pas. C'est à la nature seule qu'il faut demander les nuances de la candeur, les teintes fraîches des premières sensations d'une jeunesse pure, la touchante et noble simplicité qui n'émane que de l'âme.

« Voilà précisément tous les avantages qu'aurait eus Mlle Gaussin, dans ses beaux jours, pour jouer le rôle de Blanche.

« *L'art ne sait peindre qu'en grand; si l'on arrête l'audace de ses touches, si l'on affaiblit ses couleurs, on n'obtient plus que des tableaux maniérés.* »

Vous étiez sans doute un trop grand peintre, pour qu'on pût dire absolument que vos tableaux étaient *maniérés* : il n'en est pas moins vrai que jouer avec succès le rôle de Blanche, était en vous le comble de l'art. Nous n'avons point vu de connaisseur qui ne fût du même avis. L'illusion que vous saviez faire dans ce personnage approchait d'autant plus de la nature, que la teinte si intéressante du rôle même faisait aisément confondre le pinceau de l'actrice avec celui de l'auteur : mais malgré votre grand talent, on ne laissait pas d'apercevoir que vous étiez déplacée dans le

rôle de Blanche, au lieu qu'on eût dit qu'il n'était possible qu'à vous de jouer Hermione ou Roxane.

L'art au théâtre et ailleurs peut peindre des objets d'un genre où il ne faille nullement employer l'*audace des touches*. Vous entendez, je crois, par ces mots, *l'art ne peut peindre qu'en grand*, qu'il ne peut peindre que les grands objets où cette *audace des touches* est indispensable, des sentimens qui par leur exagération paraissent hors de la nature, quoiqu'ils n'y soient point, des sentimens tels qu'on en voit éclater dans Hermione, Roxane, Cléopâtre; tandis que c'est à la nature seule à faire agir et parler Iphigénie, Bérénice, Zaïre et Blanche, puisqu'il est ici question de cette dernière; et vous voudriez qu'il résultât de cette opinion, que c'est de la nature seule que vous aviez reçu les nuances, la candeur, le charme et la naïveté du rôle dont nous parlons. Vous seriez dans l'erreur de le penser. La nature ne vous avait fait aucun des dons nécessaires pour jouer les rôles que j'appellerai *doux*, pas même celui de la physionomie, qui leur est de première nécessité; quelque jolie que fût la vôtre, on ne pouvait en

avoir une dont le caractère fût moins propre à ces sortes de rôles, pour lesquels la beauté virginale de Gaussin et de Guéan était si précieuse.

En jouant Blanche, nous apprenez-vous, Mlle Hippolyte, *je restais toujours moi*. Que vous êtes modeste! vous restiez toujours vous! c'est-à-dire la créature la plus douce, la plus naïve, la plus candide, la plus intéressante, la plus accomplie qu'un poète ait jamais peinte, et que le bon, l'honnête, le sensible, le vertueux Saurin avait tracée d'après son cœur. Il faut avouer que vous ne choisissez pas mal vos ressemblances. C'est comme si vous disiez : Messieurs, voulez-vous me connaître? lisez le rôle de Blanche, et vous aurez une idée juste de ma sensibilité, de mon extrême douceur, de mon excellent naturel, de ma belle âme et de toutes les perfections de mon moral. Luther et vous, Mlle Hippolyte, êtes les seuls écrivains qui aient jamais osé se louer avec autant de cynisme.

DE GUIMOND DE LA TOUCHE, ET DE LA TRAGÉDIE D'*Iphigénie en Tauride*.

L'opinion publique sur le mérite de Guimond de La Touche fut d'accord avec celle de Mlle Clairon. *Iphigénie en Tauride* fit concevoir les plus grandes espérances du talent de son auteur, enlevé si tôt au Théâtre Français, où il aurait occupé un rang très distingué.

« Nous trouvâmes, dit la demoiselle, tant de défauts dans le cinquième acte à la répétition, que nous prîmes sur nous de demander à l'auteur le changement de la catastrophe et de cent et quelques vers, lui promettant de ne pas nous séparer, et d'apprendre tout ce qu'il voudrait faire. Il était près d'une heure. Cet acte fut refait en entier, appris, répété; on leva la toile à cinq heures et demie, et la pièce eut le plus grand succès. Cet effort demandait sans doute le zèle, la mémoire et l'intelligence des comédiens de ce temps-là. »

Qu'ils n'eussent eu ni mémoire, ni zèle, ni intelligence, l'auteur n'aurait pas moins fait cet effort surnaturel; mais Mlle Clairon ne saurait s'empêcher de faire la part des comédiens

la première, de leur donner d'abord une portion du mérite auquel ils n'avaient aucun droit. Je ne doute point que la certitude où était Guimond de La Touche, qu'il trouverait le prix d'un travail aussi étonnant dans *le zèle, la mémoire et l'intelligence* des comédiens, ne fût un puissant aiguillon pour lui. C'est à quoi se borne le concours des acteurs à cette sorte de prodige.

« Mais quel devait être le mérite d'un homme faisant un plan et deux cents vers nouveaux en deux heures de temps, entouré de vingt personnes écrivant sous sa dictée, et n'ayant alors aucune connaissance du théâtre et du public qui l'allait juger! »

Nous vous prions maintenant, Mlle Hippolyte, de comparer ces miracles du génie à votre art théâtral; de nous dire si, *dans le fond*, La Touche n'était *rien* sans la société des comédiens, et si un tel enfantement n'était pas plus laborieux que de jouer le rôle d'Iphigénie.

LES DEUX *Électres*.

Mlle Hippolyte donne avec raison la préférence à l'*Électre* de Voltaire; et c'est sur le

rôle d'Électre dans cette tragédie que portent ses *Réflexions* et ses savantes leçons : inspirées et dictées par l'enthousiasme que lui donne ce beau rôle, elles n'en sont pas moins d'une profondeur, d'une finesse, d'une vérité bien utiles pour les jeunes actrices. Jamais étude ne lui a été si pénible que celle d'Électre; mais elle a pour ce rôle une telle prédilection, qu'après s'être plainte des moyens destructifs qu'il faut employer pour le jouer, elle s'écrie : *Dans quelque état que ce puisse être, de quel prix peut être la vie, s'il faut qu'elle s'écoule sans gloire!* et elle est si pénétrée de son sujet, son exclamation porte un tel caractère de vérité, qu'on se rappelle, malgré la disproportion des objets, ce beau mouvement d'Achille dans *Iphigénie* :

Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je de la terre, inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse,
Et toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?

DES RÉFLEXIONS

DE MLLE CLAIRON SUR ELLE-MÊME

ET SUR L'ART DRAMATIQUE.*

NOTE DE L'ÉDITEUR.

« Pour donner des éclaircissemens sur ces *Réflexions*, je crois devoir dire mot pour mot ce que Mlle Clairon me confia avant de m'en faire la lecture.

« Vous savez, mon ami, que j'avais dix-huit mille livres de rente lorsque j'ai quitté la Comédie. M. l'abbé Terrai vient de m'en ôter quatre. Je suis forcée de renoncer à mes jolis petits soupers, et même à ma maison. [Pourquoi donc? quatre mille francs de moins peuvent exiger des économies; mais avec quatorze mille livres de rente, on se logeait fort bien et on soupait de même.]

* Il ne s'agit point du tout de l'art dramatique dans ces Réflexions.

« Le comte de Valbelle m'avait priée de laisser en mourant mon cabinet à l'un de ses neveux; et vous savez que j'ai toujours fait tout ce qu'il a voulu : *quoiqu'il me doive tout* [la délicatesse d'une héroïne de roman ne devait pas lui permettre d'imprimer ces paroles en parlant de son bien-aimé], et qu'il jouisse aujourd'hui de plus de cent mille livres de rente, l'idée de lui demander un secours ne m'a pas passé par la tête. Vous me connaissez, ainsi vous le croyez sans peine. J'ai mandé *mon malheur* à mon ami, pour lui prouver la nécessité de retirer ma parole [parce qu'il ne lui restait plus que quatorze mille livres de rente] et de vendre mon cabinet. [Pourquoi vendre votre cabinet, puisque vous jouissiez de quatorze bonnes mille livres de rente? Un savant qui aurait eu ce cabinet et cette rente se serait cru bien riche en le gardant.] Voici sa réponse :

« .... Riche comme je suis, la vente de votre cabinet me *déshonorera*. [Où l'honneur va-t-il se nicher!] Je vous demande en grâce de chercher un autre moyen de vous tirer d'affaire.... Je n'ai jamais connu l'*horreur* du désordre que dans ce moment. [La manie de l'hyperbole avait aussi gagné M. le comte;

quelle expression aurait-il employée s'il s'était agi d'empêcher la mort de son père ?] J'ai plus de cent mille livres de rente, et je n'ai pas vingt-cinq louis à offrir à mon amie. L'amie répond :

« Vous êtes dans une position si fâcheuse, mon pauvre comte, que j'en ai réellement pitié. Je ne vous ai rien demandé ; je n'attends rien de vous ; je trouverai toujours les moyens de vivre *dignement* avec ce que le sort me laissera. Soyez tranquille sur ce point : je vous offre même de vous envoyer cinquante louis, si vous en avez besoin ; je les ai, et si je ne les avais pas, je ferais comme autrefois, *je vendrais ce que j'ai pour vous l'offrir*. [Comme il est délicat de mettre le public dans ces sortes de confidences !]

« Je n'ai pas besoin de vous dire (continue-t-elle en parlant à son éditeur) que mon âme était blessée : vous le voyez bien ; cette petite vengeance soutint mon courage quelques momens ; mais toutes les réflexions que j'étais forcée de faire, me plongèrent bientôt dans une douleur sombre, dont j'avais tout à craindre pour ma vie, et qui me fit un peu murmurer contre la Providence. [Quoi ! vous voilà attaquée d'une douleur sombre et mor-

telle comme une héroïne de Richardson ; vous murmurez contre la Providence, parce que le comte de Valbelle vous prie de ne pas vendre votre cabinet, qu'il vous confie son désordre, et que peut-être sa lettre aura rouvert quelque plaie de votre cœur !]

« Je ne suis point dévote, vous le savez ; mais je n'en respecte pas moins tout ce que je dois respecter. Les principes que je me suis faits *me rendent scrupuleusement juste* : mon âme tendre me ramène aisément à mes devoirs. J'osai me demander ce que j'avais à prétendre, et de quoi je me plaignais. Cette question fit passer tant d'idées différentes dans ma tête ; elles se succédaient avec tant de rapidité, qu'il me parut impossible d'en retirer aucun fruit. Je jugeai convenable de les écrire : au courant de la plume, je traçai *mes* onze premières Questions ou Réflexions, comme il vous plaira les appeler ; et ce n'est qu'après plusieurs années d'intervalle que j'ai complété ce que je vais vous lire *. Mes différentes

* On n'annoncerait pas avec plus d'emphase l'*Esprit des Lois* :

La montagne en travail enfante une souris.

études sur moi-même ont réussi; mon âme a repris son équilibre; et je n'y trouve plus que la résignation que je dois au grand moteur de tout. Écoutez donc maintenant ce que je nomme mon *Agenda.* »

DE L'*Agenda*, ET DES *douze Réflexions de Mlle Clairon.*

Ce titre annonce de la philosophie : on a vu dans le préambule de ces Réflexions, que Mlle Hippolyte, nourrie de la lecture d'Épictète, en nous apprenant qu'elle avait dix-huit mille livres de rente, déplore *le malheur* d'en avoir perdu quatre mille par une soustraction du gouvernement, et d'être réduite à quatorze. On a vu que dans son désespoir elle veut vendre son cabinet, qu'elle renonce à sa maison et à ses soupers, et que la douleur de n'avoir plus que quatorze mille livres de rente l'agite au point, qu'elle retire la parole qu'elle avait donnée au comte de Valbelle de laisser en mourant * ce cabinet à l'un des neveux de son bien-aimé.

---

* Lorsque le comte vous priait, Mlle Hippolyte,

Le comte, à qui *elle mande son malheur,* déplore aussi celui de ne pouvoir envoyer vingt-cinq louis à son amie, laquelle n'a nullement besoin de secours avec quatorze mille livres de rente : l'héroïne lui en offre cinquante; et de tout cela, il résulte une *douleur sombre* dont Mlle Hippolyte *avait tout à craindre pour sa vie, et qui la fit un peu murmurer contre la Providence.* Voilà bien du *tapage* pour quatre mille francs, lorsqu'il en reste quatorze mille! Épictète, qui paraît être le directeur de Mlle Hippolyte, aurait pris la chose avec plus de résignation.

Elle s'était retirée avec dix-huit mille livres de rente, après avoir fait une grande dépense pour le théâtre, et tenu une bonne maison. Pourquoi ne nous donne-t-elle pas la satisfaction de nous apprendre comment, au milieu des *injustices atroces* dont elle se plaint si amèrement dans ses *Mémoires*, elle avait opéré pour se retirer avec un aussi joli revenu?

Mlle Hippolyte, n'est-ce pas étrangement

---

d'en garder la jouissance viagère au lieu de le vendre, il ne savait pas de quoi vous étiez capable en fait de longévité.

abuser de la presse, que de publier de semblables détails? N'est-ce pas attacher à soi une bien grande importance, que d'entretenir le public de pareilles sornettes, tandis que vous auriez pu l'éclairer en lui donnant un ouvrage complet sur l'art théâtral?

Mlle Hippolyte nous apprend, dans sa première Réflexion, que son état habituel est la souffrance : il faut néanmoins qu'elle ait reçu de la nature une excellente constitution, pour être parvenue jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, au milieu de tant de douleurs physiques et morales qu'elle nous assure avoir éprouvées : il faut aussi que ses souffrances lui aient laissé de fréquens relâches, puisqu'elle a pu les concilier avec une très joyeuse vie.

La nécessité de ses études et de ses travaux, la misère qu'elle a souvent éprouvée, les contrariétés, la sensibilité de son âme, un amour violent et continuellement malheureux par les infidélités ou l'absence, tout cela n'a pu permettre qu'elle se trouvât dans le petit nombre des êtres privilégiés que l'infortune ou la douleur respectent. [Comme si de tels êtres existaient, comme si tel être qu'on croit très heureux n'était pas un des plus infortunés!]

Depuis le début de Mlle Hippolyte, on ne l'a jamais vue que dans l'aisance. Il se peut qu'elle ait éprouvé quelque misère dans son enfance ou dans son extrême jeunesse; mais à cette dernière époque, les compensations avaient tant de charmes, qu'il ne nous est pas possible de la plaindre.

A l'entendre parler de la violence d'un amour continuellement malheureux par des infidélités ou l'absence, ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une passion unique qui a fait le tourment de sa vie entière? Le moyen que les railleurs se taisent sur cette affectation opiniâtre de ne jamais nommer que le comte de Valbelle, de ne parler que de cette belle flamme qui a consumé le cœur sensible de l'héroïne de ces *Mémoires!* Savez-vous, Mlle Hippolyte, ce que produit un pareil excès de réserve? De vous prêter encore plus d'aventures que vous n'en avez eu, de faire dire aux esprits malins :

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur; qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire.

La deuxième Réflexion de Mlle Hippolyte

mérite d'être remarquée, en ce qu'elle nous prouve que cette âme si tendre ne croit point à l'amitié; système incompatible avec la sensibilité extrême, eût-on acquis plusieurs fois la cruelle conviction d'être dupe. On y observera encore que, de son propre aveu, elle met de l'artifice partout, dans sa conduite, dans ses liaisons, dans ses manières; elle calcule, elle combine tout.

« Autant qu'il me sera possible, dit-elle, *je dois* dérober à *toutes* les personnes que je vois, la connaissance de mes infirmités et surtout de mes chagrins. [Il fallait donc pour votre bonheur ou pour l'exécution de votre plan, qu'on ne vous crût pas susceptible de maux physiques et surtout moraux, comme les autres individus de l'espèce humaine!] Tout est égal aux indifférens; les sots font des commentaires; les méchans triomphent. [Que vous importe? Avec toute votre philosophie, vous en étiez encore là?] L'amitié s'afflige; *eh! chez ces derniers même, l'ennui, le dégoût, suivent de près la compassion.* Je n'ai presque jamais retiré de mes plaintes que des avis inutiles ou des convictions déchirantes. »

« Il faut donc tâcher d'acquérir assez de grandeur, de courage, pour suffire seule à mes peines, [Vous n'aviez pas, je pense, de grands efforts à faire; mais ne preniez-vous point pour de la grandeur et du courage ce qui n'était que le produit de la vanité et de l'égoïsme?] et pour ne montrer chez les autres et chez moi que les agrémens qui peuvent me faire désirer. »

Voilà, sans contredit, un plan bien artificieux!

Un être (et surtout une femme) qui cherche à s'isoler en soi, à se suffire à lui-même, qui se détermine à supporter le vide absolu du cœur, image affreuse du néant, qui renonce à l'amitié, puisqu'il ne lui reste plus aucune sorte de confiance en qui que ce soit, et que la confiance en est la base, qui peut se passer d'y croire, dont le cœur n'en éprouve plus le besoin; car, s'il l'éprouvait, il en embrasserait même le fantôme avec avidité, par la raison qu'il faut un aliment à un cœur sensible; un être qui n'aime pas mieux courir le risque de pardonner à des ingrats, que de renoncer à l'espoir d'attacher son cœur à celui d'un autre, qui, par système, ne veut plus

avoir que des connaissances dont il ne conserve les attentions qu'à force d'art*; un tel être a certainement le cœur sec, aride, peu capable de sentiment. On peut être très sensible, il est vrai, et renoncer ou se persuader qu'on renonce à l'amitié, parce qu'on en aura reçu quelque outrage; mais alors on repousse les connaissances au lieu de les amorcer par des artifices : on vit seul, en conservant dans un cœur ulcéré une sensibilité profonde : on est devenu misanthrope.

Le dépit d'avoir éprouvé quelques abandons a pu réduire Mlle Hippolyte à ces combinaisons glaciales; mais si son cœur eût été aussi aimant, aussi tendre, aussi inflammable qu'elle a soin de nous l'assurer dans presque tous les articles de ses *Mémoires*, l'abandon de quelques connaissances au moins indifférentes, si elles ne sont pas importunes, n'aurait eu aucune influence sur le besoin d'aimer, de former de ces liaisons intimes qui consolent de la vie, de l'inconstance, de la fausseté et de la perversité des hommes.

---

* Je suis persuadé que notre bonne Dumesnil aurait mieux aimé la mort qu'une pareille existence.

Au surplus, Mlle Hippolyte, si vous aviez suivi le plan de ne montrer chez les autres et chez vous, que *les agrémens qui pouvaient vous faire désirer*, vous n'auriez peut-être pas eu à craindre, en vous permettant moins de réserve, l'indifférence des uns, les commentaires des autres, la noirceur des méchans, et les dégoûts *de l'amitié*. Mais plusieurs personnes qui vous ont fréquentée, vous reprochent d'étouffer vous-même tant de qualités aimables dont vous êtes douée. Elles disent que vous avez dans le ton, dans le geste, dans le maintien, dans la manière d'articuler, dans toute l'habitude du corps, une morgue qu'il est impossible de supporter long-temps, et qui repousse cette familiarité douce et honnête, sans laquelle l'union sociale n'a plus de lien ni de charme. Je connais des hommes et des femmes qui vous seraient restés fidèlement attachés, si vous ne les aviez pas, disent-ils, dégoûtés, ennuyés, fatigués, excédés par cette morgue, d'autant plus incorrigible, selon eux, que vous avez réussi, à force de travail, à vous en faire une sorte d'attribut naturel.

La quatrième Réflexion ne nous paraîtrait

pas mériter plus d'attention que la troisième, si l'on n'y retrouvait Mlle Clairon parlant sans cesse de *la fierté de son âme*, qu'elle confond presque toujours avec la vanité. Nous tromperions-nous de croire que les trois quarts du temps qu'elle a employé à l'étude de la philosophie sont à pure perte ? la lecture de ses *Mémoires* ne nous en laisse du moins apercevoir que la prétention : elle y est encore bien femme, et ce mérite-là vaudrait mieux que de la philosophie, si l'auteur n'avait que vingt ans.

DE LA CINQUIÈME RÉFLEXION.

« Victime de la calomnie la plus injuste et la plus atroce, je serais inexcusable de croire avec légèreté. Tout ce que j'ai souffert doit être ma règle pour juger les autres; et quand mes yeux me convaincront que ce qu'on dit de tel ou tel est vrai, il faut descendre dans mon cœur pour excuser ce qui n'est que faiblesse, et m'interdire de prononcer sur quoi que ce puisse être. »

Il n'est pas possible de pousser plus loin le scrupule et l'austérité en fait de jugemens. On verra dans l'anecdote du *Siége de Calais*,

comment Mlle Clairon a mis en pratique cette morale aussi touchante que sévère, dont les expressions pourraient servir de précepte dans un traité sur la charité chrétienne.

DE LA SIXIÈME RÉFLEXION.

« Quelque *médiocre* que soit ma fortune, il faut, pour m'en contenter, me rappeler d'où je suis partie, *oser* m'avouer à moi-même que des talens utiles seulement à des plaisirs momentanés, sont assez payés par une aisance *honnête;* rendre grâce au sort de n'avoir fait nulle démarche honteuse pour l'accroître; borner mes désirs et *mes besoins* à ce que je puis sans le secours de personne, et tourner mes regrets sur le peu de possibilité d'être utile aux malheureux. »

Cette Réflexion serait vraiment philosophique dans la bouche d'un personnage considérable ou d'un homme fort riche déchu de son ancienne splendeur. Sa résignation sur la médiocrité de sa fortune serait touchante; mais dans votre bouche, Mlle Hippolyte, il n'en est pas de même. Prenez garde surtout que quelques censeurs ne soient infiniment choqués

de ces expressions : *quelque médiocre* que soit ma fortune, *il faut, pour m'en contenter,* etc. Ils vous diront qu'après avoir passé vingt ans dans l'abondance, dans le luxe, c'était une très grande fortune de vous retirer avec près de vingt mille livres de rente et un beau mobilier, pour avoir récité des vers alexandrins; que cet état devait vous paraître un état d'opulence, et non d'honnête médiocrité, en le comparant aux moyens avec lesquels vous étiez née, à la détresse qu'éprouva si souvent Corneille lui-même, à l'indigence de plusieurs gens de lettres du premier mérite et de tant d'artistes célèbres, et à la retraite de six cents francs de pension accordée à un vieux militaire criblé de coups, après trente ans de service. Jugez maintenant du mérite que le lecteur peut attacher à l'effort philosophique par lequel vous êtes parvenue à vous *contenter* de près de vingt mille livres de rente, et à prendre courageusement votre parti sur l'impossibilité d'avoir le train d'une princesse ou d'une fermière générale. Et voilà ce que vous avez cru devoir faire imprimer pour l'instruction publique!

DE LA SEPTIÈME ET DE LA NEUVIÈME RÉFLEXION.

D'APRÈS le prix que vous paraissez attacher à votre *Agenda* dans le préambule de vos *Réflexions*, et l'appareil dont vous et votre éditeur l'avez environné avant d'en orner vos *Mémoires*, nous nous attendions, Mlle Hippolyte, à lire un petit chef-d'œuvre de morale en abrégé. Le lecteur vient de voir à quoi se réduisent nos espérances jusqu'à présent. La septième Réflexion sur votre amour pour la bienfaisance et sur l'ingratitude dont il a été payé, et la neuvième depuis ces mots : *Je voudrais combler tout le monde de bien, et n'en recevoir jamais de personne; est-ce grandeur d'âme, ou, sans m'en douter, excès d'orgueil?* Ces deux Réflexions ne remplissent pas davantage notre espoir, et sont, comme les autres, sans aucun intérêt général. Qu'importe, je vous prie, au public, mademoiselle, que vous veuilliez faire du bien à tout le monde et n'en recevoir de personne; que vous soyez en peine de découvrir si c'est grandeur d'âme ou excès *d'orgueil*; qu'il vous *prenne quelquefois des mouvemens de hauteur*

dont vous n'êtes pas la maîtresse ; que vous les entreteniez avec trop de complaisance pour vos idées ; qu'on ait oublié vos services, et qu'on s'en soit fait des armes pour vous nuire et pour dégrader votre cœur ; que vous ayez voulu quelque temps renoncer à faire du bien, etc. ? Ces observations seraient à peine supportables dans la bouche d'une grande reine, assez bonne pour rendre compte de son moral, et très intéressante par cette action même ; mais que vous vous croyiez obligée d'instruire vos contemporains et la postérité de ces menus détails, qui vous sont exclusivement personnels, c'est peut-être avoir, pardonnez ma franchise, une opinion bien démesurée de l'importance du rôle que vous jouez sur la terre. Je ne doute pas que vous ne vous soyiez modestement justifiée à vos propres yeux, en vous rappelant que Montaigne parle aussi beaucoup de lui-même dans ses *Essais* : mais vous me permettrez de vous faire observer que, tout en parlant de lui, ce philosophe a trouvé le secret de nous instruire, et de moraliser pour tout le monde ; au lieu que Mlle Hippolyte, en parlant toujours d'elle, n'a qu'elle pour objet, et qu'elle est le prin-

cipe et la fin de toute philosophie. On dirait, en la lisant, que la morale n'a été donnée aux hommes que pour le bonheur et la gloire de Mlle Clairon.

Cette septième et neuvième Réflexion ne sont pas néanmoins sans une sorte d'utilité : elles nous apprennent qu'il a existé parmi les actrices de la Comédie Française une héroïne, dont l'âme était un composé de celles de Socrate, de Platon et des plus grands philosophes qui aient jamais illustré leurs siècles; que cette femme prodigieuse s'est dérobée plus de soixante ans à notre admiration, et que tant de perfections nous seraient encore inconnues, si elle n'avait pris le parti de les divulguer elle-même dans des *Mémoires*, sur le bord de sa tombe, pour l'honneur de l'espèce humaine.

La beauté de la huitième Réflexion fait encore ressortir davantage ce qu'il peut y avoir d'emphatique et de ridicule dans la septième et la neuvième. Mlle Hippolyte y témoigne son aversion pour ce système affreux et désespérant qui veut isoler l'homme de la divinité, qui l'abandonne à ses forces, qui lui ôte tout espoir, qui le livre à l'état d'incertitude,

d'ignorance et de misère, qui arrache au malheureux cette consolation si tendre, si douce, qu'un être tout-puissant veille sur lui, s'intéresse à son existence, et réparera ses infortunes. On ne peut sans doute fonder que sur un tel appui des espérances dignes d'un si grand protecteur. Mlle Hippolyte est, à cet égard, peut-être sans s'en douter, de l'avis du philosophe le plus consolant, du divin Boëce, si cher à toutes les âmes sensibles;

Tu requies tranquilla piis, te cernere finis,
Principium, vector, dux, semita, terminus idem.

Peut-être cette belle Réflexion de Mlle Hippolyte aurait-elle eu un mérite de plus, si elle avait été capable de la faire dans ses beaux jours; mais l'Être des êtres, si justement appelé le *bon Dieu*, est le seul maître avec lequel on soit toujours à temps de venir à résipiscence.

DE LA DIXIÈME RÉFLEXION.

« AVONS-NOUS le droit d'exiger, dit Mlle Hippolyte, que les hommes soient aussi attentifs, aussi tendres, aussi *constans que nous?* Tout

ce qui se présente à mon imagination m'en démontre l'impossibilité. »

Après une aussi longue expérience, cette matière promettait beaucoup sous la plume de la demoiselle : le sujet était de son ressort. On en est d'autant plus étonné de ne trouver dans cette dixième Réflexion que des lieux communs.

Nous croyons la demoiselle dans l'erreur de penser que c'est la douce prévention et la fausseté de ceux qui cherchent à plaire à une femme, la délicatesse de ses amis, l'aveuglement de sa vanité, qui l'empêchent d'apercevoir chaque jour le ravage que chaque jour amène : il nous semble qu'on doit attribuer la lenteur de cette découverte dans une femme, à ce qu'elle n'est jamais plus âgée devant son miroir que de vingt-quatre heures. Voilà pourquoi tant de vieilles folles se croient encore de petits prodiges d'amabilité !

DE LA ONZIÈME RÉFLEXION.

Nous sommes forcés de convenir que cette Réflexion onzième n'est que le fastidieux assemblage de tout ce que Mlle Clairon a dissé-

miné dans ses *Mémoires* pour la confection de son apothéose : toujours les plus grandes vertus réunies au plus grand talent. Mademoiselle a même beaucoup de prétentions à la chasteté. Nous sommes bien disposés à croire, puisqu'elle le désire, qu'elle n'a jamais cédé à l'or, et que l'anecdote *du pâté de louis*, si répandue dans la capitale, est une fable; mais il nous reste le *droit* de lui demander si c'est avec sa part entière à la Comédie qu'elle a pu subvenir à de si grosses dépenses, et se retirer avec dix-huit mille livres de rente. Nous croirons même, sur sa parole, qu'elle n'a jamais cédé au tempérament, en nous réservant d'observer qu'elle a donc été horriblement calomniée, et qu'elle avait la physionomie bien trompeuse. Nous tâcherons encore de nous persuader que toutes ses défaites ont été ennoblies par les passions les plus héroïques, par l'amour le plus tendre, le plus pur, le plus délicat, le plus dramatique : mais quelque foi que nous ayons en vos paroles, Mlle Hippolyte, comment nous persuaderons-nous qu'on n'a jamais pu vous imputer avec justice le moindre grief social, que jamais vous n'avez cessé de rendre service

à tous vos camarades, qu'ils vous ont toujours connue de l'humeur la plus égale et la plus douce, pour une personne qui n'aimait que la paix, et qui avait en horreur l'esprit d'intrigue, de cabale, de jalousie? Quand ces éloges vous sont échappés, n'auriez-vous pas voulu peindre notre bonne Dumesnil, adorée effectivement de tous ses camarades, tandis qu'ils vous accusaient, avec presque tous les gens de lettres, d'avoir mis pendant trente ans le trouble à la Comédie Française, d'être entrée dans toutes les tracasseries, de les avoir presque toutes suscitées, d'avoir abusé de la reconnaissance de plusieurs grands pour commettre des injustices et des vexations? Aussi nous souvenons-nous parfaitement que malgré votre esprit, votre figure, vos grâces, vos talens, vous n'étiez point aimée; et voilà qu'il faut que nous croyions tout à coup, nous qui avons été témoins de toutes ces plaintes, que vous étiez le modèle des perfections sociales. Quelque respect, mademoiselle, que nous ayons pour votre célébrité, pour votre mérite, il ne nous est pas possible d'*obtempérer,* comme disaient *Messieurs.*

Peut-être trouvera-t-on que les pages 164

et 165, contenant votre Réflexion onzième, depuis ces mots : *retirée du théâtre*, jusqu'à ceux-ci, *à peu de chose près il ne me reste plus que moi, et comme la Médée de Corneille, j'oserai dire, c'est assez*; que ces deux pages, dis-je, franchissent toutes les bornes de l'amour-propre, en ce que depuis qu'il y a des presses, personne n'a jamais osé se caresser avec tant de sang-froid : mais, à ces petites taches près, la partie de l'invention, lorsqu'il s'agit de vous, mademoiselle, n'est point du tout sans mérite. Le paragraphe qui finit par ces mots : *je m'y tiendrai*, renferme des résolutions dignes du seul Socrate; les autres philosophes n'y feraient œuvre : mais les railleurs ne laissent pas de demander quel intérêt le public peut prendre au caquetage d'une femme qui prétend lui faire oublier ses anciennes espiégleries, pour ne l'occuper que de ses perfections. Ils s'écrient tous :

César n'a point de place où sa cendre repose ;
Et la pauvre Clairon veut être quelque chose.

DE L'HISTOIRE DE LA VIE DE Mlle HIPPOLYTE.

Après ces Réflexions annoncées avec tant de faste, Mlle Clairon nous donne un très léger précis de l'histoire de ses premières années, sur lesquelles elle passe rapidement. Il ne lui échappe pas un mot, dans ce précis, qui ne soit à son avantage. Sa jeunesse est irréprochable : les fautes même qu'elle a commises pendant cette saison orageuse sont de telle nature, qu'elles peuvent servir de titres à sa gloire et à la pureté de sa réputation. C'est le contraire des *Confessions* de Jean-Jacques. Ah ! si la maladie de ce philosophe avait pu prendre à notre héroïne, le libraire Buisson s'en serait bien mieux trouvé.

La Providence, dit-elle, *m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise libre, faible et bornée.*

Nous sommes étonnés que l'auteur n'ait pas écrit ce début en vers alexandrins. Sa naissance est un événement trop célèbre, une époque trop *marquante*, et elle est même si fort au-dessus du vulgaire, qu'elle ne saurait se permettre de dire comme tout le monde : *je suis née d'une pauvre bourgeoise*, etc. Il

me semble entendre cet avocat plaidant pour la succession d'un porteur d'eau, *qui venait de rendre à la terre sa dépouille mortelle.* Ne pourrait-on pas attribuer cette aversion de mademoiselle pour le naturel, à ce qu'elle est née à sept mois?

On ne saurait être d'un autre avis que Mlle Hippolyte sur l'*Histoire de Frétillon.* Ce libelle dégoûtant est peut-être l'origine de ses fureurs contre les gens de lettres. Nous ne croyons donc pas à cette rapsodie; mais nous ne croyons pas non plus que Mlle Hippolyte eût osé publier ses *Mémoires* il y a vingt ans, et peut-être a-t-elle imprudemment fait de ne pas en laisser écouler encore une dixaine : du train dont elle y va, ce n'était pas trop présumer de sa destinée; il me semble qu'elle pouvait, sans indiscrétion, compter sur la patience des trois parques pour une couple de lustres; elle eût donné le temps à presque tous les témoins de se glisser dans l'éternité, et elle serait restée seule, distribuant fièrement son panégyrique aux amateurs, sur les débris des dépouilles mortelles de ses antiques contemporains.....

Mais avec son écrit, si son mal m'allait prendre!

L'enfance de Mlle Hippolyte est à peu près celle de *Cendrillon* : mais elle y développe déjà un grand caractère, une fermeté héroïque, et l'impulsion du génie qui l'appelle au théâtre : elle donne des preuves de la plus étonnante mémoire, et débute avec succès à la Comédie Italienne à l'âge de douze ans. Peu de temps après, elle s'engage dans la troupe de Rouen, et part pour cette ville. *Jusque-là*, elle n'a *sûrement rien à se reprocher*. C'est elle qui en fait la remarque; et nous le croyons fermement, malgré les contes diffamatoires de l'auteur de *Frétillon*, et quoiqu'elle fît déjà assez de sensation pour devenir incessamment l'objet d'un libelle érotique. Arrivée à Rouen, Mlle Hippolyte plut beaucoup; c'est ce qu'il est très facile de croire. Elle y est protégée par des dames : elle ne nomme point de protecteurs; il est cependant certain qu'elle en avait. *Ma mère*, dit-elle, *substitua des plaisirs à sa rigidité : on en parlait; elle s'en moqua*. Vous auriez bien pu vous dispenser, mademoiselle Hippolyte, de faire ainsi les honneurs de madame votre mère, de lui donner cette petite marque d'attention. Il valait mieux, pour l'intérêt du

roman et pour votre propre gloire, la laisser mourir en odeur de sainteté. *On put, on dut croire*, continue-t-elle, *que j'avais ma part au gâteau* *. C'est l'expression du genre ; mais ce n'aurait pas dû être celle de la reine de Carthage.

Un jeune homme plus assidu que les autres, et *qui ne lui déplaisait pas, passait pour être son amant*. Mlle Hippolyte convient *qu'elle ignore ce qui l'empêcha de l'être, et qu'il ne*

---

* Elle aurait tout aussi bien fait de s'expliquer *en argot;* car, à cette époque, les comédiens en avaient encore un comme les voleurs. J'avais appris, en fréquentant partout avec beaucoup d'assiduité la Comédie, quelques mots de ce jargon. Pour demander : Combien paye-t-on pour entrer à la Comédie? on disait : *Combien rafile-t-on de logagne pour allumer la boulevétade?* La troupe s'appelait *la banque*. Pour demander : Celui qui est à côté de vous est-il un comédien? on faisait ainsi la question : *Le gonze qui est à votre ordre, est-il de la banque*? Si l'interrogé voulait répondre négativement, il disait : *Non, il est lof comme le roboin;* ce qui signifiait, *il est profane comme le diable*. Cet dialecte, si je puis m'exprimer ainsi, était très abondant ; il comprenait à peu près tout ce qui peut se dire en français. Préville le jargonnait encore à merveille.

tint qu'à lui de faire d'elle tout ce qu'il aurait voulu : mais l'heure du destin n'avait pas sonné, et la petite demoiselle part pour le Havre avec sa fleur. *Avant son départ, un pauvre diable assez plaisant, faisant des vers, et cherchant partout à souper, obtint de ces dames de venir les amuser quelquefois.* Ne diriez-vous pas qu'il s'agit ici de quelques femmes de qualité qui veulent rire aux dépens d'un misérable chansonnier, et qui ont l'extrême bonté de lui donner à souper? Point du tout : il est question de trois ou quatre pauvres diablesses en chambre garnie, qui font ordinaire ensemble, et qui courent le monde, récitant des vers, et se procurant quelque casuel pour avoir elles-mêmes de quoi manger. Le chansonnier devient amoureux de Mlle Clairon, et au lieu de s'amuser à composer des madrigaux, il gagne une vieille servante qui le fait *pénétrer* dans la chambre de la demoiselle, au moment où, excédée de chaud, elle était encore au lit, couverte seulement de ses cheveux, de sa chemise et de sa pudeur. Il veut la violer; mais, moins impétueux et moins robuste que l'aumônier de *la Pucelle,* il manque son coup. La victime se

dérobe à la lubricité de Gaillard (c'était le nom du chansonnier); la demoiselle jette les hauts cris, mon vilain est éconduit à coups de manches de tous les balais de la maison, comme notre aumônier lorsqu'il vient de violer Agnès; et dans le premier accès de son délire, dans la rage d'avoir laissé échapper sa proie, il compose et publie l'abominable histoire de *Frétillon*, dont Mlle Hippolyte n'ose encore en écrivant prononcer le nom.

Elle était au Havre lorsque l'ouvrage fut mis en lumière. Les magistrats ne prirent pas la chose aussi sérieusement qu'elle l'avait espéré, et ce qui la touche le plus, ils parurent surtout insensibles *à ce que la pudeur n'osait avouer la lecture* du pamphlet [c'est un des principaux motifs de l'amertume de Mlle Clairon], et à ce que l'auteur s'était impunément nommé. Cette espèce de déni de la protection publique refusée à une vierge, inspire à la demoiselle une vigoureuse sortie contre la justice et ses formalités.

Après la distribution du fatal libelle, Mlle Hippolyte ne revient à Rouen qu'en tremblant.

« J'imaginais, dit-elle, qu'on m'allait fermer toutes les portes, je n'osais lever les yeux sur

personne, et je ne reparus sur le théâtre qu'en frémissant; mais j'y retrouvai le même public et les mêmes amis. Cette dame respectable qui m'aimait tant m'ouvrit les yeux sur la cause de mon malheur. *Je vis que je le devais tout entier à l'inconduite de ma mère, et cette lumière me la fit prendre en une si grande aversion, il m'en a tant coûté pour rester avec elle jusqu'au dernier soupir, j'ai si bien surmonté l'impétuosité de mon caractère, que je puis peut-être tirer quelque vanité de mes efforts, du silence que j'ai gardé, et du bonheur dont elle a constamment joui.* »

Fi! fi! Mlle Clairon, au lieu de couvrir la nudité de votre mère, vous aimez mieux publier son déshonneur que de laisser échapper cette étrange occasion de vous louer, de faire valoir pour votre panégyrique jusqu'à l'*aversion* que vous aviez pour elle. Il n'y a peut-être que vous dans l'univers capable de ces tours de force. Ah! si elle vivait, cette mère que vous diffamez avec tant d'orgueil, je ne doute pas qu'elle ne nous fournît des matériaux très précieux pour sa défense. Le joli pot aux roses qu'elle nous découvrirait! Ce qu'il y a de rare, c'est que vous vous faites un mérite d'avoir

gardé le silence sur les désordres de celle qui vous a portée dans ses flancs, pour leur donner aujourd'hui beaucoup plus de publicité par la voie de la presse. C'est précisément être discrète comme un coup de canon. Seriez-vous encore capable d'exiger que nous missions ce trait au nombre de vos perfections? Il est abominable, auguste Hippolyte, ce trait-là! Jamais vous n'avez joué sur le théâtre, où vous déclamiez tous les jours des vers en l'honneur de la piété filiale, un rôle plus révoltant. La nature en frémit. Serait-ce une jouissance pour vous?

A la même époque, cette mère, dont sa fille vient de consacrer la honte, veut marier Mlle Hippolyte à un comédien qu'elle détestait : *elle met le pistolet à la main* pour l'y forcer. Une telle violence fit sentir à la demoiselle qu'elle avait besoin d'un protecteur qui, sans armer les lois, pût contenir ses entours et la défendre.

Conduite, dit-elle, *par le seul désespoir, sans idée d'aucun vil intérêt, sans amour, sans désirs, je fus m'offrir et me livrer moi-même, sous la condition qu'on me sauverait du mariage, et de la mort dont j'étais égale-*

ment menacée. Ce moment, qui ne présente au premier aspect que l'idée du libertinage, est peut-être le *plus noble*, le *plus intéressant*, le plus frappant de ma vie. » Que n'avez-vous dit tout d'un coup qu'il était le plus chaste? Quoi! vous veniez de prendre votre mère *en horreur* à cause de son inconduite, vous aviez la pudeur en grande recommandation, vous étiez vierge, et vous ne trouvez rien de *plus noble*, de *plus intéressant* que de vous aller prostituer; et, parce que c'est vous qui êtes la prostituée, il faut que nous regardions cette sale aventure comme un des traits de votre vie qui vous fait le plus d'honneur? On n'a jamais rien lu de plus extravagant. Ces *Mémoires* ne seraient-ils pas un essai que vous auriez voulu faire sur la crédulité humaine? *Et ce moment est un de ceux que vous vous rappelez avec le plus de plaisir, et dont vous entretenez le plus volontiers vos amis?* L'allure philosophique que vous donnez sans vergogne à cette fredaine, ne sied-elle pas bien à une femme qui aspire à la considération? Il faut qu'ils aient des estomacs robustes, vos amis, pour entendre ces vilenies-là de la bouche d'une fille de quatre-vingts ans.

Comment penser ensuite que vous eussiez pris effrontément un semblable parti, si c'eût été là votre début? Comment ne pas croire, d'après une telle audace, que la calomnieuse histoire de *Frétillon* n'était pas au moins fondée sur quelque peccadille? Quelque cynique que fût l'auteur, est-il vraisemblable qu'il eût été choisir pour l'héroïne d'un libelle licencieux une jeune fille, modèle de pureté? *Cette belle action*, que vous avez la maladresse de publier, ou plutôt que vous ne vous permettez d'écrire que parce que vous comptez sur l'ascendant de votre ton auguste et prétendu philosophique, doit sans doute justifier le penchant qu'on pourrait avoir à ne pas rejeter dans son intégrité l'histoire de la célèbre Frétillon. On peut au moins soupçonner, sans être téméraire, qu'il existe, à cet égard, quelque tradition peu glorieuse dont vous craignez la découverte, puisque vous jetez un voile si épais sur votre premier exploit.

« Quoique j'eusse alors plus de dix-sept ans, que les livres et les confidences m'eussent appris beaucoup de choses [après votre leçon expérimentale, vous n'aviez plus besoin d'avoir recours aux souvenirs des livres et des

confidences], *le calme de mes sens* me défendit des sollicitations de mes soupirans. » Cela était d'autant plus beau, que la demoiselle était exposée à plus de dangers au milieu d'une des plus fortes garnisons de France, entourée de la plus brillante jeunesse, et après avoir *tâté du gâteau*, pour me servir de ses expressions; *credat judeus Appella!*

Il faut donc croire que vous êtes partie pure de Rouen pour le Hâvre, que vous êtes revenue pure à Rouen, où vous vous êtes conservée pure, que de là vous êtes partie pour Lille, où vous n'avez d'autre reproche à vous faire que d'être allée vous prostituer de la manière *la plus noble, la plus intéressante* et la plus glorieuse; qu'à Gand, où vous allez au sortir de Lille, votre conduite n'a d'autre rapport à la galanterie, que celui d'avoir refusé *la fortune immense que vous proposa mylord Ma.....* que vous repoussâtes patriotiquement, parce que *les Anglais étaient ennemis des Français;* que, malgré vos surveillans, vous vous échappez de Gand intacte, pour vous rendre à Dunkerque, et que de cette ville un ordre du roi vous rappelle à Paris, où vous arrivez presque aussi vierge que vous

en étiez partie. Voyez quelle contention d'esprit! voyez comme il faut donner la torture à toutes les probabilités, comme vous êtes souvent obligée d'être en contradiction avec vous-même, sans pouvoir jamais parvenir à la moindre vraisemblance. Vous n'aviez qu'un parti à prendre, celui de jouer franchement et loyalement dans vos *Mémoires* le rôle d'une femme galante revenue de ses erreurs, et dont la vie est une leçon pour les jeunes filles de son ordre; personne ne pouvait jeter plus de décence et d'agrémens que vous sur ce petit ouvrage, si vous aviez voulu vous dépouiller de votre morgue théâtrale. Vous avez mieux aimé vous obstiner à ne nommer qu'un de vos vainqueurs, dont vous ne parlez encore que par vanité, et dont vous n'auriez pas fait mention, si de toutes vos intrigues ce n'eût pas été celle qui prêtait le plus au tableau d'une flamme romanesque et héroïque. Vous avez mieux aimé jouer le personnage le plus ridicule pour la fameuse Clairon, celui de prude. Ninon n'aurait pas fait cette faute; elle aurait profité sans doute, comme actrice, d'une célébrité telle que la vôtre; mais elle n'aurait pas perdu son temps à faire les plus grands et

les plus vains efforts pour aspirer à la considération d'une honnête femme : elle n'aurait pas tourmenté son imagination et la langue française pour se louer perpétuellement en tous les sens les plus contraires : mais Ninon n'avait pas votre vanité, et sa philosophie était dans le cœur, au lieu que la vôtre n'est que dans l'esprit.

Mlle Hippolyte débute à l'Opéra : elle vit qu'il fallait si peu de talent à ce spectacle pour paraître en avoir beaucoup; elle trouva si peu de mérite à ne suivre que les modulations du musicien, le ton des coulisses lui déplut si fort, la médiocrité des appointemens rendait la nécessité de s'avilir si absolue, qu'au bout de quatre mois elle fait signifier son congé.

Nous remarquerons ici qu'il faut au contraire beaucoup de talent pour trouver, comme notre charmante Arnoult et Saint-Huberty, le secret de déclamer, de jouer un rôle, et de lui donner l'expression convenable sans pouvoir sortir du cercle de la modulation prescrite par le musicien. C'est assurément une très grande difficulté vaincue.

A la sortie de l'Opéra, la demoiselle obtient un ordre de début à la Comédie Française, où,

malgré la résistance des comédiens, elle débute par le rôle de Phèdre. Elle a soin d'observer, pour donner plus d'éclat à son succès, que c'était un des rôles *triomphans* de Mlle Dumesnil; mais elle n'a garde de dire que cette actrice l'éclaira très assidûment de ses conseils. Quoi qu'il en soit, la demoiselle joua le rôle avec beaucoup de succès.

« Je me suis permis, continue-t-elle, de rendre compte de mes pénibles recherches; on les trouvera *détaillées* dans les Réflexions que j'ai faites sur l'art dramatique [lisez théâtral]. Il ne me reste plus qu'à *justifier ma retraite*. Je vais donc rendre compte des *iniquités* qui m'en ont fait un devoir.] Christine de Suède abdiquant ne se serait pas exprimée avec plus de pompe.]

« Naturellement et malheureusement violente et fière, j'ai souvent manifesté mon impatience sur les cabales, les tracasseries, les injustices, dont l'envie et la jalousie m'accablaient sans relâche. [C'est précisément ce que faisaient aussi vos camarades : *ils manifestaient toute l'année leur impatience sur les cabales, les tracasseries, les injustices, dont l'envie, la jalousie et vos hauteurs les*

tourmentaient sans cesse. Tel était l'état du procès.]

« J'ose affirmer qu'aucune parole malhonnête, aucun reproche embarrassant, aucune réclamation de justice auprès de nos supérieurs, aucune rancune envers eux n'a pu m'aliéner le cœur d'un seul de mes camarades. Il n'en était pas un que je n'eusse obligé plus ou moins. Il n'en était *pas un* qui plus ou moins ne m'eût *manqué.* [C'est une chose sans exemple que tous les individus d'une société se liguent pour vexer une si bonne camarade, une femme irréprochable, une bienfaitrice si douce et si digne de toute leur tendresse!] Plus j'acquérais de célébrité, plus je faisais d'efforts pour bonifier les recettes, plus j'obtenais de grâces, et pour la Comédie, et pour ses individus, et plus on cherchait à me donner des dégoûts. J'en vais citer deux exemples qui prouveront pour tout le reste. » [Voilà encore un phénomène inexplicable; car il fallait que vingt-quatre ou vingt-six camarades fussent tous de grands monstres, pour conspirer contre la vertu, la bienfaisance et la bonté même.]

PREMIÈRE CAUSE DE LA RETRAITE DE Mlle HIPPOLYTE.

Les comédiens ne recevaient point leurs pensions. Les semainiers en sollicitaient en vain le paiement auprès de M. de Boulogne, contrôleur-général. Mlle Clairon est nommée pour la nouvelle députation qu'on résolut de faire à cet égard. Elle se présente à l'audience de M. de Boulogne avec sept de ses camarades, parmi lesquels il y avait deux autres femmes. Le contrôleur aperçoit Mlle Clairon; il écarte la foule qui l'environnait; il vole à elle; il lui demande ce qui l'amène; elle répond avec beaucoup de dignité : Le désespoir, monseigneur, où nous réduisent nos besoins et vos refus. Vous serez payés demain, repliqua le vizir des finances. Cette réception distinguée, cette grâce accordée sur-le-champ, mirent toute la députation en rumeur. Préville, *bouffi de colère*, à ce que prétend Mlle Hippolyte, essayait de persuader à ses camarades que le contrôleur leur avait manqué, et dans ses refus faits à la Comédie, et dans la grâce particulière accordée à la seule demoiselle Clairon. Il protesta qu'il ne s'avilirait point

jusqu'à accepter cet argent. Les comédiens furent payés le lendemain ; Préville ne fut pas le dernier à recevoir sa part. *Et d'une*, s'écrie Mlle Hippolyte, qui descend de dessus son trépied, *passons à l'autre*.

Préville avait sans doute raison de trouver très mauvais que le Boulogne eût l'air d'accorder à votre seule représentation le paiement des pensions de ses camarades. C'était à la fois une grossièreté et une injustice, et Préville, qui était un sujet tout autrement prodigieux que vous, Mlle Hippolyte, pouvait se flatter d'avoir au moins autant de prépondérance : mais il avait trop d'esprit pour être bouffi de colère ; il ne pouvait *écumer de rage*, comme vous le dites ; il savait à merveille que le vizir semblait ne se rendre qu'à vos sollicitations, par galanterie, *parce que vous étiez à la mode*, peut-être dans l'espoir de mériter de la reconnaissance, et nullement par la haute considération qu'il avait pour la personne d'Hippolyte de La Tude Clairon. La préférence qu'il vous donnait était presque insultante pour vous. Vous étiez déjà philosophe, et ces sortes de succès vous montaient au cerveau ? C'était s'enivrer avec de la piquette.

SECONDE CAUSE DE LA RETRAITE DE Mlle HIPPOLYTE.

« M. de La Mothe [non pas avocat, mais *de l'ordre des avocats*], que je n'avais jamais vu, vint me prier de lui rendre un service. Entre autres choses, nous parlâmes de l'excommunication [dont tous les comédiens, excepté vous, avaient pris le sage parti de rire.] Je vis aisément qu'il n'avait pas ce qu'il fallait pour en faire relever; mais il parlait en homme instruit, et je voulais essayer, par une légère tentative, d'apercevoir ce que je pouvais entreprendre un jour. [La demoiselle avait toujours eu fort à cœur de pouvoir faire ses pâques à la paroisse, sans cesser d'être comédienne.] Il m'offrit ses services, je les acceptai; mais au lieu de *s'instruire avec moi*, de me consulter *sur la forme*, l'étendue et la teneur de l'ouvrage que je désirais, pressé, je crois, par le besoin d'argent, il fit imprimer son pauvre Mémoire, et je le lus alors pour la première fois. »

Ce Mémoire eut, comme on va le voir, le sort auquel l'auteur devait s'attendre. Il était sans doute aussi souverainement ridicule

qu'inconséquent, que les comédiens français fussent excommuniés, tandis que dans la même ville, les comédiens italiens, dont le théâtre était beaucoup moins châtié, ne l'étaient pas. C'est une de ces disparates qu'on ne peut voir que chez la nation la plus insouciante et la plus légère de l'Europe : mais il était de la plus grande conséquence pour le succès, puisqu'il s'agissait de la puissance ecclésiastique, d'observer scrupuleusement les formes (ce qu'il était très permis à Mlle Hippolyte d'ignorer), de commencer par une requête au parlement non imprimée, pour sonder ses dispositions, la matière n'étant point de sa compétence sous presque tous les rapports, et l'imprudent Mémoire de M. de La Mothe *de l'ordre des avocats*, tendant au conflit des pouvoirs contre lequel le parlement s'était toujours élevé avec la plus grande vigueur.

« Un M. Co.... de Chau..., avocat aussi, ami particulier de la maison Préville, allant dîner et souper chez tous les comédiens, *homme assez bas pour être le censeur de Fré...* » [la demoiselle veut parler de Fréron.] Et vous aussi, Mlle Hippolyte, vous vous jetez

dans la mêlée contre Fréron? Vous voudriez être la guenon de Voltaire, sans vous apercevoir que l'acharnement de ce grand homme était l'éloge le plus complet du talent de Fréron? Quoi que vous puissiez en dire, il est resté sans successeur, ce journaliste-là. S'il était *bas* d'être son censeur, le gouvernement était encore plus *bas* que Co.... de Chau.... Cependant quand vous seriez capable, non seulement de comparer votre talent avec celui d'un homme tel que Fréron*, mais encore de prétendre à la primauté, nous ne laisserions pas d'avoir quelque indulgence pour votre mauvaise humeur contre ce très célèbre critique. Il faut mettre le public dans la confidence. Fréron était peut-être de tous les gens de lettres celui qui connaissait le plus parfaitement le théâtre : il a toujours donné la palme à Mlle Dumesnil, en motivant cette préférence par les observations les plus délicates et les plus instructives, comme on peut le voir dans ses écrits. Fréron ne trouvait pas

* On verra bien un autre genre de guerre, dans les notes, entre Mlle Hippolyte et Fréron.

bonnes les tragédies de Marmontel*, que vous honoriez alors de vos bonnes grâces; et les articles de ce journaliste sur ces mêmes tragédies, sont des modèles de goût, de raison, de connaissances dramatiques, des leçons précieuses, en un mot, pour les jeunes gens qui se jettent dans la carrière épineuse du théâtre. Le moyen que vous vous refusassiez à égratigner Fréron en passant! Que ne parliez-vous quand il était encore en vie? vous nous auriez valu un charmant petit article.

Malgré toutes les peines et toutes les menées de Mlle Hippolyte, le Mémoire de M. de La Mothe, *de l'ordre des avocats*, fut brûlé au pied du grand escalier du Palais : l'auteur ne le fut point; mais on le raya du tableau. Quelques uns disent que les *gens du roi* mirent en question s'il serait inhibé à Mlle Hippolyte de porter désormais la main à l'encensoir, et de prétendre présenter au ciboire une langue profane; car, comme nous l'apprend M. Loyal, on décrète aussi contre les femmes. Quoi qu'il en soit, elle estime que ce jugement n'inter-

---

* Ce ne sont pas effectivement ses tragédies qui le rendent si recommandable dans la littérature.

vint que sur la dénonciation de Co... de Chau... Mais il n'était nullement besoin de le provoquer; et sans la prétendue dénonciation, le susdit Mémoire n'aurait pas moins été incendié) ce qui valut beaucoup d'argent à l'auteur), et celui-ci n'eût pas été moins biffé de *l'ordre des avocats*. La demoiselle se plaint, qu'au lieu de reconnaître ses soins, ses camarades trouvèrent très mauvais qu'elle voulût s'attribuer la gloire *de les tirer de leur fange,* en les traînant à la sainte table. La vérité est que la demoiselle était la seule de ses camarades qui fût atteinte de la boulimie eucharistique, et que personne ne partageant son goût, et n'étant disposé à sacrifier un louis pour la levée de l'excommunication, on se contentait de rire de sa sollicitude sacramentale; mais avec d'autant plus de ménagement, qu'on ne tarda pas à s'apercevoir que cette manie dégénérait en une sorte d'infirmité; et alors, au lieu de lui faire des reproches qui auraient pu redoubler ses accès, les comédiens affectèrent très honnêtement de trouver mauvais qu'elle n'eût pas mis ses camarades dans la confidence.

L'incendie du Mémoire et la déconvenue de M. de La Mothe, *de l'ordre des avocats,* ren-

dit à M[lle] Hippolyte son métier si pénible; elle était tellement révoltée du ton des assemblées et des foyers, et si scandalisée de voir les gentilshommes de la chambre payer leurs plaisirs par les emplois et les parts de la Comédie, qu'elle résolut (car l'impossibilité d'approcher de la sainte table la faisait déjà s'occuper sérieusement de sa conversion), qu'elle résolut, dis-je, sans égard *pour l'extrême modicité de sa fortune*, de se retirer pour ne plus songer qu'à son salut (17). Mais M. le duc de Choiseul et M. de la Borde, qui n'avaient point le zèle eucharistique de M[lle] Clairon, et qui étaient fort aises de conserver cette grande actrice aux plaisirs de la capitale, eurent bientôt calmé sa pieuse effervescence, en lui donnant quarante mille francs pour la faire rester. Elle leur fit *le sacrifice de ses dégoûts*. Ce sacrifice ne fut pas néanmoins de longue durée. Quelque temps après qu'elle eût disposé de ces quarante mille francs, « les menées de Préville, dit-elle, amenèrent ce moment [de sa retraite] si désiré par lui* et par moi. »

---

* Que pouvait-il y avoir de commun entre Préville

« La malheureuse, ou plutôt ridicule affaire de Dubois, commencée par le duc de Du..... trop étourdi, trop inconséquent pour en prévoir les suites, discutée et conduite après par la légèreté despotique du maréchal de Richelieu, amena cette fameuse [lisez risible] catastrophe, qu'on a nommée long-temps *la journée du Siége de Calais*, et qui rendit à Préville l'espoir de voir réaliser ses projets*. Avant ce moment, il avait su gagner la confiance du lieutenant de police qui ne cachait point l'en-

---

et vous? Qu'importait à Préville que vous vous retirassiez ou non?

* Je voudrais bien savoir quel crime aurait commis Préville, en réalisant le projet de soustraire la Comédie à la ridicule et révoltante autorité des gentilshommes de la chambre, lesquels forçaient le public, la baïonnette au bout du fusil, à supporter pendant vingt ans l'ennui de leurs protégés et de leurs catins, et qui hâtaient, par leur égoïsme et par leur ignorance, la ruine du Théâtre Français. Mlle Hippolyte appelle ce projet *malhonnête*, parce que ce n'est pas elle qui l'a conçu; et si elle voulait être de bonne foi, elle avouerait qu'elle ne trouvait pas un lieutenant de police, un conseiller au parlement, et un intendant des Menus, des personnages assez considérables pour avoir l'honneur *de la commander*.

vie qu'il avait *de nous commander*, [*vive Dieu, quel escadron!*] de l'intendant des Menus qui désirait diriger nos finances, et d'un conseiller au parlement, blessé *magistralement* de l'autorité des gentilshommes de la chambre. Ces quatre personnes se réunirent pour profiter des circonstances. Comme j'étais un objet de terreur pour tous les auteurs de projets *malhonnêtes*, il fut décidé que, quoique je me fusse ouvertement et seule opposée à l'esclandre qu'on avait faite [au sujet de Dubois]; quoique je me fusse présentée à la Comédie pour me soumettre à l'ordre *soi-disant* du roi [de jouer avec Dubois, ce que nous allons expliquer]; quoiqu'on remît devant moi, entre les mains de Préville, une lettre signée de Le Kain et Molé, qui constatait leur refus [de jouer avec Dubois], et leur départ; quoique Brisard et d'Auberval eussent refusé d'obéir, il fut décidé, dis-je, qu'on rejetterait tout sur mes menées et mes séductions. Mlle Dubois, d'une autre part, oubliant qu'elle me devait le peu de talent qu'elle avait, maîtresse de jouer tout ce qu'elle voulait, avertie par moi de tout ce qui se tramait contre son père, *bête à l'excès*,

à la vérité, *et pour le moins aussi coquine*, seconda merveilleusement bien les intentions du petit conseil. » On ne conçoit pas ici comment Mlle Clairon avait contre elle, dans cette bagarre, tous les partis opposés, les quatre personnages dont nous avons parlé, qu'elle appelle le *petit conseil*, nécessairement ensuite Le Kain, Molé, Brisard et d'Auberval, qui refusent de jouer avec Dubois, tandis que Mlle Clairon se présente toute prête à jouer, et enfin Mlle Dubois elle-même, quoique Mlle Hippolyte lui rendît le service de l'avertir de tout ce qui se tramait contre son père! C'est un sort bien étrange que de ne pouvoir, au milieu d'un chamaillis de cette espèce, se faire supporter par aucun des partis, pas même par celui que l'on sert, et d'avoir à se plaindre de tous : mais débrouillons ce chaos pour la plupart des lecteurs, à qui les détails de cette journée sont parfaitement inconnus.

RELATION VÉRITABLE * DU *Siége de Calais*.

Le comédien Dubois, qui n'était pas sans talent, qui aimait la bonne chère et le plaisir,

---

* On ne saurait publier un tel événement que sou

et qui était ce qu'on appelle familièrement *un bon diable*, avait obtenu, pour prix de ses faveurs, peut-être de quelqu'une de ses camarades, peut-être de quelque danseuse de la Comédie Française, la palme du martyre de Vénus. Force lui fut d'abandonner un moment ses autels, pour se jeter entre les bras d'un chirurgien. Celui-ci le guérit, ou ne le guérit pas; mais il le traite, et demande un peu tard son salaire. Dubois prétend qu'il l'avait payé en vin; et cela parut très vraisemblable dans le temps. L'Esculape fait un esclandre : il va se plaindre à l'assemblée de la Comédie, où la discussion sur un compte vénérien aurait dû trouver quelque indulgence. Dubois persiste à soutenir qu'il a payé. Après un mûr examen, les comédiens prononcent qu'il n'a pas payé. Ils conviennent entre eux de ne plus remonter sur le théâtre avec un homme capable de nier ses dettes; ils lui signifient cette résolution, et lui dé-

---

la forme *d'un monstre :* c'était ainsi qu'on appelait ces *relations véritables et remarquables,* que la police permettait de crier dans les rues de Paris, une ou deux fois la semaine.

clarent qu'ils croiraient compromettre leur honneur de le regarder désormais comme leur camarade. Voilà la discorde au milieu du bercail. Les ennemis de Mlle Clairon répandent qu'elle a fomenté cet incendie. Mlle Dubois, fille du prévenu, était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle avait beaucoup de talent; elle commençait à se livrer au travail, le public la voyait avec grand plaisir, on l'accueillait, on l'encourageait, on l'applaudissait : cette jeune et brillante actrice venait embellir l'horizon de la scène, et l'astre de Mlle Clairon déclinait : on la soupçonna de vouloir faire disparaître Mlle Dubois, qui quitterait sûrement le théâtre, si son père en était honteusement chassé.

On représentait alors la tragédie du *Siége de Calais*. Mlle Clairon jouait dans cette pièce avec la plus grande distinction. Dubois jouait aussi. Les supérieurs étaient instruits de la résolution que ses camarades avaient prise de ne plus reparaître avec lui sur le théâtre. En conséquence, les comédiens reçurent ordre de jouer. L'heure approche. Le public remplissait déjà la salle : presque tous les acteurs avaient disparu. Mlle Clairon se montre tout

habillée dans les foyers et prête à jouer. Quand elle aurait été coupable, elle n'avait point d'autre parti à prendre pour ne point paraître suspecte. Le parterre murmurait et s'impatientait. On vient lui annoncer, sans lui en expliquer la cause, qu'on ne saurait jouer *le Siége de Calais* : on le prie de vouloir bien permettre aux comédiens de jouer une autre pièce pour laquelle on avait tout disposé. *Le Siége de Calais, le Siége de Calais!* crie-t-on de toutes parts. Les comédiens essaient de se montrer; les cris augmentent; la garde veut s'en mêler, les cris redoublent; on ne veut que *le Siége de Calais*. On fait proposer de rendre l'argent à la porte. Point d'argent; *le Siége de Calais!* Il était déjà neuf heures du soir. Le sergent-major Deschamps, sollicité par les comédiens, veut tâcher d'engager le public à vider la salle. On ne tient compte de ses représentations. La garde fait un mouvement qui menaçait d'employer la force. Le maréchal de Biron, s'apercevant de la contenance ferme du public, se lève dans sa loge, et commande sagement au détachement du régiment des gardes de se retirer. Il obéit. Voilà le public maître du champ

de bataille. Nouveaux murmures, nouveaux cris, nouveaux trépignemens. Néanmoins, pendant le tumulte, beaucoup de spectateurs s'écoulaient; et, après bien du tapage, on prit enfin le parti d'évacuer la place et d'aller souper.

Le lendemain, tous les comédiens rebelles sont envoyés à l'Abbaye : Mlle Clairon, accusée d'être la Bellone de cette guerre, est conduite au For-l'Évêque. [Nous l'entendrons tout à l'heure.] Le lieutenant de police reçoit l'ordre d'enjoindre aux comédiens de faire leurs excuses au public; ce magistrat donne à Belcour le discours qu'il doit prononcer le lendemain *à la barre*, sans y changer un seul mot, et paraît dans la loge nommée *de la Reine*, en manteau et en rabat, pour être le témoin des excuses. Belcour, dont on aimait avec raison la personne, Belcour en habit noir boutonné, sans épée, vint faire ces excuses au public pour tous ses camarades. Il s'acquitta de cette corvée avec beaucoup de décence et de noblesse. Le parterre le couvrit d'applaudissemens; le lieutenant de police disparut après avoir opéré la réconciliation, et les jours suivans nos chansonniers mirent fin

à cette querelle, par des couplets, selon nos us et coutumes.

Les comédiens de l'Abbaye sortaient presque tous les jours sous le prétexte de leur emploi. Le Kain paraissait sur la scène pour y jouer le rôle d'un garçon de théâtre. Le parterre accueillait et applaudissait les prisonniers, qui furent mis en liberté quelques jours après. Toutes les voix s'élevèrent alors contre Mlle Clairon; les comédiens, dont on avait exalté la tête, furent les premiers à rire de s'être mêlés de prononcer sur un compte d'apothicaire. Dubois resta; sa fille reparut plus jolie que jamais; et Mlle Clairon, malgré sa grande bonté, et l'extrême sensibilité de son âme, demeura chargée de toutes les iniquités d'Israël; mais elle ne se précipita pas comme le bouc émissaire, en quoi elle fut approuvée de tout le monde.

« Il fut *décidé*, comme vient de nous l'apprendre Mlle Hippolyte, qu'on rejetterait tout sur ses menées et sur ses séductions. [A qui persuaderez-vous que si vous n'aviez pas contribué à la discorde du camp, tous vos camarades se seraient réunis pour vous en accuser?] Mlle Dubois, d'une autre part, oubliant

qu'elle me devait le peu de talent qu'elle avait [elle en avait beaucoup acquis par d'autres conseils que les vôtres, ce qui vous causait les plus vives alarmes; elle avait du pathétique, ce qui vous alarmait encore plus], *bête à l'excès*. [Elle avait au contraire beaucoup d'intelligence : je l'ai connue avant vous; il ne lui manquait que l'amour du travail. Elle n'aurait pas, à la vérité, composé de prétendus *Mémoires;* mais il lui restait une longue carrière à parcourir; et peut-être aurait-elle fini par en devenir capable. Plusieurs gens de lettres vivans, Mlle Hippolyte, se souviennent du temps où vous ne saviez pas l'orthographe; n'êtes-vous pas devenue auteur? ils doutent, à la vérité, que vous ayez écrit toute seule l'ouvrage qui paraît sous votre nom; j'aime à croire que leurs soupçons n'ont aucun fondement. *Bête à l'excès!* Soyez assurée que Dorat, d'une complexion beaucoup trop faible pour que le physique lui tînt lieu de tout, n'aurait point pàssé sa journée avec une buse. Vous l'accusez d'être pour le moins aussi *coquine*, et d'avoir *l'avantage de rendre tous les gentilshommes de la chambre heureux* * L'avez-vous surprise

* Rappelons-nous l'excellente morale de Mlle Hippo-

dans leurs bras, vous qui ne voulez pas qu'on croie l'histoire de *Frétillon* et celle de vos nombreuses galanteries? Votre camarade Dubois, *une coquine qui couche avec tous les gentilshommes de la chambre!* Reine de Carthage, vous n'y pensez pas! Où vous emporte un aveugle courroux? Est-ce à vous d'avilir la majesté du trône par des emportemens dignes, pour le coup, de la femme de Sganarelle? Vous avez donc jeté le cothurne aux orties, pour vous abandonner aux plus ignobles fureurs? *Vos gens* doivent être bien étonnés! Ah, Blanche! qu'est devenu votre dou-

---

lyte dans sa cinquième Réflexion; c'est le langage d'un ange. Elle parle ici celui de la halle :

« Victime de la calomnie la plus injuste et la plus atroce [nous osons vous défier d'articuler sur quelles actions de votre vie portent ces injustes et atroces calomnies], je serais inexcusable de croire avec légèreté. Tout ce que j'ai souffert doit être ma règle pour juger les autres; et quand mes yeux me convaincraient que ce qu'on dit de tel ou tel est vrai, il faudrait descendre dans mon cœur, pour excuser ce qui n'est que faiblesse, et m'interdire de prononcer sur quoi que ce puisse être. » *Après cela fiez-vous à la douce philosophie, à la théorie si bénigne de M[lle] Clairon!*

ceur, votre décence, votre charmant petit naturel, *qui vous faisait retrouver tout entière* dans ce rôle si intéressant? Je puis vous assurer que notre bonne Dumesnil ne se serait pas portée à un tel excès de rage contre une jeune fille qui aurait voulu l'assassiner. Notre célèbre Arnoult non plus, qui n'a jamais eu vos prétentions, avec toutes sortes de droits d'en avoir davantage dans la société, n'aurait jamais osé prononcer de pareilles invectives. Elle aurait imprimé à sa camarade le cachet du ridicule, par quelque trait bien saillant; mais jamais elle ne se serait oubliée au point de l'appeler *coquine*, et de l'accuser d'avoir et de distribuer la maladie de François 1er, comme on va l'apprendre de votre auguste bouche. C'est ainsi que se chamaillent les nymphes errantes dans les carrefours. Encore si vous donniez à cette épithète de *coquine* la même acception que nous. Quelle céleste *coquine!* quels yeux! presque aussi exigeans que les vôtres, mais beaucoup plus beaux. Il faut avoir vu, comme moi, cette rose s'épanouir dans l'atelier de dessin de madame Deschamps, où elle était élevée avec beaucoup de sévérité. On la destinait à la peinture, pour laquelle

elle avait les plus grandes dispositions, selon l'avis de Vanloo et de Cochin, sous les yeux desquels elle dessinait avec madame Beauvarlet. Quoi qu'il en soit, soyons justes. Le moyen que vous pussiez envisager cet astre naissant sans humeur! Il ne faisait que paraître, et vous preniez congé. Épictète a beau prêcher : y a-t-il philosophie féminine à l'épreuve de ces calamités-là?]

« Escortée, continue Mlle Hippolyte [il s'agit de la jolie *coquine*], *d'un* duc de Fronsac, *d'un* duc de Villequiers, *d'un* marquis de Fitz-James [si vous étiez un homme, je m'écrierais avec Mercure : Comme avec irrévérence parle des dieux ce maraud!], elle *vint les cheveux épars* dans les foyers, demander vengeance de mes atrocités, et des malheurs de son respectable père. Ses cris et les coups de poing de ces messieurs qui prenaient tout le monde au collet [quel air de vérité dans cette narration!], le jugement d'un officier du régiment de Fitz-James, *qui dit à haute voix dans le parquet qu'il fallait au moins me pendre* [comme ces détails sont vraisemblables!], persuadèrent une partie du public de mes torts. [Ce qui le persuada, ce

fut la certitude où il était, à l'exemple de vos camarades, de l'excès de votre jalousie.] De là, et sous la même escorte, Mlle Dubois fut porter ses larmes aux pieds du maréchal de Richelieu. [Ce ne sont point ces prétendues explosions dramatiques qui vous ont conduite au For-l'Évêque. Vos supérieurs, instruits de vos menées, avaient déjà prononcé votre emprisonnement : le lieutenant de police en avait reçu l'ordre, Saint-Foix était présent quand il le reçut.] Mes talens, mes services, *une conduite irréprochable*, [Si vous voulez parler de celle relative à votre profession, je renvoie le lecteur à la note (8) au sujet de la pièce *des Grâces*. On citait alors plusieurs autres traits de hauteur, d'emportement et d'insubordination, que vous vous étiez permis. Vous avez trop d'esprit et d'adresse pour donner une autre acception à ces paroles, *une conduite irréprochable*.] vingt ans d'amitié, [De l'amitié avec le maréchal de Richelieu, le plus haut des hommes, le plus jaloux de son rang! il pouvait avoir des bontés pour vous; mais *de l'amitié*, Mlle Hippolyte, cela ne pourrait se croire qu'autant que vous voudriez bien avouer que vous l'aviez achetée.] qu'est-ce

que tout cela, en comparaison d'une jolie fille? Elle demanda qu'on me mît en prison; elle l'obtint d'autant plus aisément, que faire des malheureux est un plaisir de grand seigneur. [Avec quelle apitoyante astuce vous vous donnez ici les airs de l'agneau sans tache! Si vous n'aviez eu à combattre que la jeune Dubois, vous aviez trop de moyens pour être sa victime. Le fait est que tous vos camarades et la voix publique vous accusaient d'avoir allumé et fomenté la guerre de Calais, et d'avoir joué dans cette guerre le personnage du perfide Sinon.] L'ordre fut donné de m'arrêter : on vint m'arracher de mon lit, où j'étais retenue par une inflammation d'entrailles. [On y mit au contraire la plus grande douceur et les plus grands ménagemens.] Mme Sauvigny *, intendante de Paris, était en ce moment chez moi. Tout ce qu'elle put

* Femme de l'intendant de Paris, Sauvigny, père du malheureux Berthier, le meilleur des humains. Il vivait alors avec une charmante cantatrice italienne; tandis que l'intendante, accusée depuis long-temps du penchant de Sapho, courait les femmes. Elle conduisit effectivement Mlle Clairon au For ou au Four-l'Évêque dans ses bras.

obtenir de l'exempt, fut de me conduire elle-même au For-l'Évêque. On m'y laissa cinq jours, et ensuite on m'ordonna de garder les arrêts chez moi : ces arrêts durèrent vingt-un jours; et tout cela sans preuves, sans m'entendre, sans qu'aucune menée, aucune démarche antécédente permît de me suspecter..... [La plume tombe des mains..... les larmes suffoquent..... ce récit fend le cœur.... On verra Mlle Hippolyte, si profondément touchée de sa mésaventure, et qui voudrait que tout Paris en gémît, employer, dans un événement qui avait précédé celui-ci, tout ce qu'elle avait de crédit et de moyens pour faire emprisonner un père de famille, par la seule raison que son amour-propre était compromis.] Je reçus dans la prison tous les *hommages* qui pouvaient me flatter; mais j'y reçus des outrages qu'il était impossible que mon cœur pardonnât..... Je ne soufflai pas, nulle prière *ne m'avilit;* nulle plainte, nul mouvement d'impatience ne m'échappa : mes amis même ne purent pénétrer ce qui se passait dans mon âme. [Comme elle est toujours grande, toujours magnanime, Mlle Hippolyte!] J'attendis que tout fût rentré dans

l'ordre à la Comédie. Alors j'annonçai que je la quittais : mon temps était fini. La jalousie de mes camarades [De quoi pouvaient être jaloux ces camarades, qui se plaisaient depuis si long-temps à persécuter une femme irréprochable? Vous leur faisiez faire de grosses recettes les jours que vous jouiez. Est-il donc vraisemblable, pardonnez-nous cette réflexion, que si votre conduite à la Comédie eût été pendant vingt ans, comme vous l'assurez, un modèle de douceur, de bienfaisance, de politesse, vos camarades vous eussent témoigné tant de mauvaise volonté? Je fais aussi cette question aux impartiaux.], la folle et barbare administration de mes supérieurs [qui ne voulaient pas vous laisser tyranniser la Comédie Française], la facilité que trouvent tous les méchans de faire de ce public si *respectable* une bête brute ou féroce à volonté [Quel *respectable* animal qu'une bête brute ou féroce!], *la réprobation de l'Église*, le ridicule d'être Français sans jouir des droits de citoyen, le silence des lois sur l'esclavage et l'oppression des comédiens, m'avaient trop fait sentir le danger et l'avilissement de mes chaînes, pour que je consentisse à les porter

plus long-temps. [Vous ne prenez pas garde, Mlle Hippolyte, que tant de plaintes, tant de mouvemens d'inquiétude, de vanité, tant de prétentions, d'exigences, sont presque des preuves que vos camarades avaient raison de se plaindre de votre caractère. Ne connaissiez-vous pas les petits inconvéniens de votre métier, quand vous entrâtes à la Comédie Française? Pouviez-vous y aspirer à une autre célébrité, à une autre considération, que celle du talent? Une grande aisance, des liaisons honorables, et les applaudissemens les plus flatteurs suffisaient à tous vos camarades. C'est une chance assez heureuse dans cette triste loterie de la vie! n'était-ce pas, permettez-moi l'expression, être en une sorte de délire, que de prétendre qu'on opérât, pour vous plaire, un miracle comme celui de la destruction subite d'un préjugé? Est-ce qu'il n'était pas très consolant pour votre amour-propre, que ce préjugé fût sifflé par tous les gens instruits et dont le suffrage est de quelque prix? Quoi! il suffisait que vous eussiez eu envie de communier, pour qu'on dût sur-le-champ mettre le pape, le sacré collége et la Sorbonne à vos genoux! A peine aurait-on pu dissiper votre

inquiétude perpétuelle, en vous comblant de tous les honneurs que vous auriez exigés : vous eussiez fini, je n'exagère point, par demander le tabouret en récompense de tant de services. Il faut convenir qu'Épictète a bien perdu son temps à vous endoctriner, mademoiselle, et que son écolière lui fait très peu d'honneur. Vos camarades, qui estimaient les choses ce qu'elles valent, plusieurs d'entre eux, nés de familles honorables *, élevés dans l'aisance, se contentaient, pour toute distinction, des applaudissemens du public et de la considération personnelle qu'ils savaient obtenir par leur conduite et leurs qualités sociales. Ils faisaient leur métier, sans courir après des chimères d'autant plus importunes, qu'il vous était impossible de les réaliser : ils savaient qu'excepté le peuple, toujours spectateur et victime, il n'y a que des comédiens sur ce globe sublunaire, et sans doute la seule

* Sarasin, Deschamps, Grandval, Delcourt et plusieurs autres appartenaient à des familles considérées. La Thorillière était gentilhomme. Mlle Lamothe, Mlle La Chassaigne et Mlle Beauménard (Mme Delcourt) étaient demoiselles, pour parler comme on parlait alors.

différence qu'il y eût entre les acteurs de la Comédie Française et ceux du grand théâtre, était que les derniers jouaient toute la journée, et sur la scène et hors la scène, les rôles les plus méprisables, les plus infâmes et les plus odieux; tandis que les premiers jouaient, pendant deux heures seulement, les rôles les plus nobles et les plus utiles à l'instruction publique et aux bonnes mœurs. Tel est l'orgueil avec lequel vous auriez dû envisager votre profession. Nommez-m'en une seule qui n'ait pas ses désagrémens, sans avoir le charme de la vôtre. Avec une fierté aussi mal entendue, il fallait, puisque vous convenez que vous êtes née dans l'obscurité et dans la misère, il fallait avoir le noble courage d'apprendre un métier; mais cet héroïsme ne pouvait se concilier avec l'impulsion du génie théâtral, et surtout avec l'amour du plaisir, dont vous étiez aussi possédée que de celui de votre talent. Si vous daignez vous en rapporter à moi, Mlle Hippolyte, quittez la lecture d'Épictète, et lisez tous les matins la fable de La Fontaine, intitulée *Rien de trop*. C'est un vrai petit trésor; elle contient en substance toute la philosophie nécessaire à vos besoins.]

« Je me devais de plus une vengeance. [Ce n'était pas le public qui vous avait fait mettre au For-l'Évêque : vous l'accablez de remercîmens et de flatteries dans vos *Mémoires*, et vous vous vengez du mal qu'il ne vous a pas fait.] Ma retraite me parut la seule honnête pour moi. Elle satisfaisait à tout, d'autant mieux que n'ayant pas quarante-deux ans, il m'était permis de compter sur quelques regrets. [Voilà de la malice, Mlle Hippolyte! prenez-y garde. Ne craignez-vous pas que les malveillans ne disent, *ce trait-là vous peint?* Si vous aviez tiré quelque fruit de la morale du sublime esclave Epictète, vous vous seriez contentée d'envisager les douceurs du repos philosophique que cette retraite vous préparait, et de l'asile qu'elle vous offrait contre l'injustice des hommes. Quoi! votre première jouissance est de désoler vos concitoyens, le plaisir de faire du mal vous console de tout! Vous connaissiez bien peu les hommes. Il est très douteux qu'un seul, même parmi les amateurs capables de sentir la perte que faisait le théâtre en vous perdant, qu'un seul eût jamais exhalé un regret.]

« Au moment où l'on *me permit de quitter*

mes arrêts, je fus remercier M. le duc d'Aumont, qui seul s'était *dignement* conduit dans cette ridicule bagarre. [Il était le seul qui méritât l'approbation de Mlle Hippolyte.] Il ignorait le pourquoi du tout; je le lui appris et le lui prouvai : les mesures qu'il prit firent échouer les espérances du conseil des Quatre. [C'est le même qu'on a appelé le conseil des Cinq. Ne vous êtes-vous pas plainte plusieurs fois dans ces *Mémoires*, de la domination despotique des gentilshommes de la chambre? ne les avez-vous pas accusés vous-même d'opérer la ruine du Théâtre-Français? Il s'agissait ici de délivrer les comédiens de ce joug avilissant et destructeur, et vous devenez la championne de ces tyrans, qui, selon vos expressions, *payaient leurs plaisirs par des emplois et des parts à la Comédie,* et vous prétendez ennoblir ici le rôle de dénonciatrice! tout cela n'est pas mal inconséquent!] Et trouvant, je l'avoue, quelque plaisir à désoler ces petits tyrans en sous-ordre, je consentis, à la prière de M. le duc d'Aumont, à ne signifier ma retraite aux comédiens qu'au bout d'un an. » [Ici, au lieu d'écouter la voix de votre âme si sensible, si douce, si tendre, si

généreuse; au lieu d'aller vous consoler avec la philosophie dans votre retraite, car après les éloges pompeux que vous avez fait de vous-même, on est en droit d'exiger de vous quelques résultats bien authentiques de tant de perfections; au lieu de donner un grand exemple de magnanimité et de noblesse, vous restez encore un an à la Comédie pour avoir le plaisir d'y tourmenter vos camarades, et d'y jouer le rôle de délatrice, et d'espionne des gentilshommes de la chambre!...] Que dites-vous, lecteurs, de sainte Hippolyte?

C'est ainsi qu'en partant elle fait ses adieux.

Telle est la version amphibologique, énigmatique, entortillée, de Mlle Clairon sur l'histoire burlesque du *Siége de Calais*. Il n'y a pas un mot des faits dans cet exposé, qui ne contient d'un bout à l'autre que ses éloges. La demoiselle a jugé de sa prudence de préférer cet *imbroglio* à un récit historique et fidèle, dans lequel il lui aurait été impossible de jouer le beau rôle.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Récapitulation*.

« Dans les vingt années que je viens de passer en revue *devant moi*, je n'ai suivi que l'ordre de ma carrière dramatique. [Lisez toujours théâtrale.] J'ai supprimé beaucoup de faits *intéressans*, dans la crainte de paraître trop minutieuse, et de nuire à la clarté de ma narration : ils auront place ailleurs.

« J'ai laissé de côté tout ce qui ne regardait que mon cœur [c'est de quoi l'on se plaint amèrement], dont je ne dois compte à personne, puisque je compose à moi seule toute ma famille. [Vous ne vous en devez pas moins *à la grande famille*.] Mais sans entrer dans le détail des erreurs, des malheurs et des plaisirs où mon éducation, la sensibilité de mon *âme*, mon libre arbitre et l'exemple ont pu m'entraîner, trop vraie pour me mentir à moi-même [c'est au public qu'il importe de ne point mentir], je ne prétends dissimuler *aucune* de mes fautes, et je conviens que j'en ai fait beaucoup. [Vous les dissimulez néanmoins : pourquoi? C'est que si vous ne les

dissimuliez pas, peut-être repousseriez-vous l'indulgence; c'est que si vous ne les dissimuliez pas, peut-être ne pourriez-vous plus vous réfugier dans la foule des femmes galantes, et surtout dans la classe de celles que vous aspirez à vous assimiler, de ces femmes ou filles qui se permettraient quelques petites *gaillardises*, si elles avaient un peu plus de liberté : mais se chercher des complices parmi les moins coupables, et prétendre jouer, à quatre-vingts ans, le rôle d'une prude à principes, après avoir mené la plus joyeuse vie, c'est une injustice d'autant plus ridicule, que toutes ces modifications-là ne peuvent rajuster les réputations d'un certain ordre. Lorsqu'on a, par son talent même, une très grande célébrité, on a sans doute des droits à l'indulgence publique. Il valait mieux secouer enfin, avant de mourir, cette morgue auguste dont vous auriez dû rire vous-même, mademoiselle Hippolyte, et dire à vos concitoyens : Je voudrais en vain vous cacher que je me suis divertie tant que je l'ai pu; vous savez que j'ai joué la tragédie avec la plus grande distinction : je veux laisser au public un témoignage durable de ma reconnaissance pour

toutes ses bontés, en enseignant mon art aux jeunes élèves qui pourront contribuer à ses plaisirs et à la gloire du théâtre de la nation. Vous méritiez alors que les plus habiles artistes s'empressassent de pétrir en porcelaine votre charmante figure, d'après vos portraits les plus ressemblans, d'en faire des bustes couronnés de myrtes et de lauriers, ornés sur le piedestal du poignard de Melpomène et du flambeau de l'Amour, et d'en embellir les cheminées de tous les amateurs : mais vouloir être jetée en bronze comme Artémise, Penélope, ou la première Agrippine, c'est inviter Thalie à faire rire aux dépens d'une favorite de son auguste sœur.]

« L'envie, la calomnie et l'*impunité* [n'aurait-il pas fallu condamner aux galères celui de vos historiens qui se serait trompé de quelques hommes ?] en ont si fort exagéré le compte [de ses fautes] qu'il me paraît impossible qu'un être réfléchissant le croie. Mes occupations, mes études, ma faible santé [il y a plus de soixante ans que vous vous en plaignez], mon désintéressement [il s'agira toujours de savoir comment vous avez pu subvenir à une aussi grande dépense, au luxe de

votre toilette théâtrale et de votre garde-robe de ville, et vous retirer avec dix-huit mille livres de rente, et beaucoup d'effets de prix], et je dois me permettre de le dire, pour ma défense, l'esprit et la fierté qu'on a dû me trouver dans toutes les grandes occasions de ma vie, sont des garans *certains* que je ne connus jamais la crapule et la débauche. [On ne vous a jamais accusée d'avoir été crapuleuse ou vilainement débauchée; mais on peut être excessivement galante sans être ni l'une ni l'autre. Vous nous avez dit d'abord que *vous ne deviez compte de votre cœur à personne, puisque vous composiez à vous seule toute votre famille*. Ce n'est point là une raison : dès que vous vous mettez à raconter votre vie par *époques*, vous contractez l'engagement d'être sincère; dès que vous voulez qu'on excuse vos erreurs, il faut nous les déduire, il faut les soumettre à l'examen, afin que le public puisse juger si vous êtes coupable de faiblesses ou de déréglemens; sinon vous aurez beau crier derrière le rideau que votre cœur était naturellement si tendre qu'il n'a pu résister à l'amour; toutes les fois que vous voudrez rejeter les fautes sur votre cœur, on sera

en droit de se rappeler *les cœurs* du chevalier de Bouflers.]

« Mon talent, mon personnel, *la facilité de m'approcher*, m'ont fait voir tant d'hommes à mes pieds [il fallait dire à mes genoux; c'est l'expression la plus usitée, la plus convenable aux transports d'un amant, et la moins emphatique], *qu'il était impossible qu'une âme naturellement tendre, obligée de se pénétrer sans cesse de ce que les passions ont de plus séducteur, pût se trouver inaccessible à l'amour.* [Ceci supposerait que vous ne vous êtes jamais rendue qu'à lui; mais vous nous avez avoué vous-même le contraire en disant : *Sans entrer dans le détail des erreurs, des malheurs et des plaisirs où mon éducation, la sensibilité* de mon âme, *mon libre arbitre et l'exemple ont pu m'entraîner.* Ces expressions ne sauraient signifier que vous ne vous êtes jamais rendue qu'à de véritables passions. Les plaisirs où *le libre arbitre* et *l'exemple entraînent*, ne sont autre chose que du libertinage, l'effet des saillies du tempérament. Toutes ces fredaines avaient précédé quelques unes de vos intrigues connues, et votre grande passion pour le comte de Valbelle, dont vous faites

l'aveu avec tant d'orgueil, parce qu'elle prêtait à la tournure héroïque et romanesque que vous lui donnez dans vos *Mémoires*. Déterminée à de pareils aveux, comment n'avez-vous pas balancé à flétrir la mémoire d'une mère beaucoup moins coupable que vous, et contre laquelle vous vous élevez avec l'emportement d'une fille sans tache? Au reste, tout ce préambule où vous entreprenez de jeter quelque intérêt sur vos déréglemens, ne tend qu'à préparer le lecteur à vous voir sans indignation chercher des complices parmi toutes les femmes, pour atténuer votre honte en faisant de vos vices l'apanage de l'humanité.]

« Qu'on cesse *quelques instans* de surveiller *les filles les mieux nées, qu'on entr'ouvre seulement la plus petite grille d'un cloître*, je serai pleinement justifiée, s'écrie M[lle] Hippolyte. [Vous avez une étrange idée de votre sexe; il vous doit des remercîmens. Seriez-vous persuadée que ces *filles les mieux nées*, ou celles échappées par la plus petite *grille du cloître*, courraient sur-le-champ, comme vous l'avez fait, s'offrir et se prostituer de la manière du monde *la plus noble et la plus intéressante?*] *L'amour est un besoin de la nature : je l'ai satisfait,*

mais de manière à n'en point rougir. [La plus lascive des femmes peut justifier ses débordemens en se servant de ce bel adage.] Je défie qu'on me cite un *marché honteux*, un *seul homme qui m'ait payée*. [N'avez-vous pas quelque honte d'entrer à votre âge dans ces sortes de détails qui n'offrent plus que des images dégoûtantes? Est-ce que ces marchés peuvent jamais se prouver? prend-on des témoins pour compter l'argent?] Je défie qu'on me cite une épouse, un père que j'aie fait gémir. Il n'est pas une femme de ma connaissance qui puisse me reprocher d'avoir écouté son amant; il n'est pas un être qui puisse m'accuser de l'avoir trompé. Je n'ai *permis* aucun excès, aucune négligence dans les devoirs, aucun désordre dans les affaires.

Grands dieux! que de vertus vous nous faites huer!

[Conçoit-on qu'une femme prenne ce ton important pour entretenir le public de ses galanteries, et qu'elle prétende mériter des éloges par le mode de ses déréglemens? Observons que ces mêmes détails supposent une liste chronologique d'amans heureux. Vous verrez que Mlle Hippolyte parlera tant pour

plaider une mauvaise cause, et qu'elle donnera lieu à un si grand nombre d'observations, que le résultat de ses défenses sera d'achever de nous convaincre de toutes les inculpations dont, en prenant la plume, elle a entrepris de nous désabuser à l'égard de ses mœurs.]

« Pour *parvenir* à me plaire, il fallait se montrer aussi *vertueux* qu'aimable. [Faire à peu près les mêmes preuves pour être honoré des bontés de Mlle Hippolyte, que pour entrer en religion! Nous demandons au lecteur le plus indulgent, le plus patient, si dans ses rêveries philosophiques, il s'est jamais fait l'idée d'une femme galante qui osât un jour tenir ce superbe langage au milieu d'une capitale, théâtre de ses exploits.] *Aucun enfant réprouvé par les mœurs et les lois ne me fait rougir de son existence.* » [La voilà qui se vante, ou d'avoir trompé le vœu de la nature, ou d'avoir été stérile! la voilà qui veut se faire de l'une ou de l'autre de ces deux flétrissures un moyen de gloire, un sujet d'éloges! Je ne crois pas qu'on ait jamais poussé plus loin l'audace et l'industrie. Je ne me souviens point d'avoir jamais lu qu'une femme ait prétendu mériter des éloges pour n'avoir point fait d'enfans,

après avoir travaillé de son mieux à la propagation de l'espèce humaine. Mlle Hippolyte est certainement la seule à laquelle il soit venu dans la tête d'aller à la gloire par la stérilité*. Elle prend d'ailleurs fort mal son temps pour se faire un mérite d'avoir été *bréhaine*, c'est-à-dire inhabile à procréer. Dans le besoin où les circonstances nous jettent, des républicains de sa façon eussent pu jouer un rôle très utile à la chose publique : il pouvait naître d'elle quelques petites tragédiennes qui auraient eu les talens et les charmes de leur mère ; c'était pour nous une excellente acquisition, et nous serions au contraire en droit de lui faire les reproches les plus graves, si sa réponse n'était pas sans réplique. *J'ai fait ce que j'ai pu.*]

Nous ne nous sommes appliqués jusqu'à présent qu'à faire observer les ridicules de ces

---

* L'abominable peuple romain, les infâmes Romains (je ne parle point sans doute de ceux des beaux jours de la république) insultaient à la nature et aux mœurs, en permettant aux femmes d'épouser des eunuques pour n'avoir point d'enfans ; mais aucune de ces femmes, l'opprobre de leur sexe, n'a poussé l'impudence jusqu'à vouloir être louée de sa stérilité.

Mémoires en général, et de ces *époques* de la vie de Mlle Hippolyte, qu'elle divise avec autant d'appareil que s'il s'agissait des époques de l'histoire d'une grande nation, et auxquelles on accorde les honneurs d'une longue table, où sont indiqués par numéros, et ces *époques* scandaleuses ou puériles, et les autres détails superficiels ou mensongers contenus dans ces *Mémoires* aussi ennuyeux que boursoufflés, qui n'auraient pas fait la moindre sensation, s'ils eussent été publiés sous un nom inconnu. Il n'y a point de vanité comparable à celle de prétendre capter l'attention des lecteurs, en leur offrant par articles l'histoire d'une comédienne très galante, sans événemens, sans intérêt, sans action, sans utilité, qui n'a d'autre but que de donner à son individu la plus haute et la plus risible importance, et de pénétrer, avant de mourir, tous ses concitoyens d'admiration pour ses mérites sublimes, d'ériger ses défauts en autant de qualités, au moyen de quelques formules modestes et quelquefois humbles, et de se dispenser les éloges les plus effrontés, en même temps qu'elle renferme dans son grand cœur, dans ce cœur magnanime, hé-

roïque, les seuls détails de sa vie qui auraient pu avoir un mérite, celui de nous amuser; mérite qui lui aurait semblé compromettre sa *superbe,* lorsqu'elle n'aspire qu'à l'admiration de ses contemporains et de la postérité. Tout cela ne peut exciter que le rire; mais l'indignation lui succède à la lecture des pages profanes, dont nous venons d'extraire la substance.

Que répondrait Mlle Clairon, au tribunal d'un censeur qui l'accuserait d'insulter à la morale publique, en ce qu'elle ne croit pas à la vertu, en ce qu'elle juge tout le sexe d'après elle; en ce que, pour diminuer la honte de ses déréglemens, elle semble persuadée que toutes les femmes auraient eu la même conduite; en ce qu'elle a cherché à faire composer la vertu avec le vice, par des modifications quelquefois insidieuses; en ce qu'elle croit justifier ses désordres par les tempéramens dont elle se sert pour les rapprocher des bonnes mœurs; en ce qu'elle veut qu'on lui sache gré de la manière louable et décente dont elle a été débauchée; en ce qu'elle semble poser en principe que l'amour étant un besoin de la nature, il n'y a point de honte à satisfaire ce

besoin ; en ce qu'elle affiche toute l'impudeur du cynisme, lorsqu'elle se fait un mérite de sa stérilité ; en ce que ces détails réveillent nécessairement le sidées les plus obscènes ; en ce que le danger de ce code de licence, quelquefois captieusement raisonné, est d'autant plus à craindre, que cette sorte de molinosisme en action peut égarer les jeunes personnes, et les inviter à s'absoudre de leurs faiblesses en y mêlant les apparences de la vertu ; en ce que l'auteur déclare qu'elle ne rougit point de ses *fautes*, qu'elle n'en éprouve aucun remords ; et enfin en ce qu'elle ose s'écrier, après avoir tenu un aussi coupable langage : « DE QUELQUE CÔTÉ QUE JE TOURNE MES REGARDS, JE VOIS, JE L'AVOUE [ce *je l'avoue* n'est-il pas le comble de la folie ?], PEU DE FEMMES QUI PUISSENT ALLER LE FRONT PLUS LEVÉ QUE MOI. *

[M[lle] Hippolyte, il est permis de croire, d'après cette accusation, que vous subiriez au moins l'animadversion du magistrat.]

---

* Eh ! que parlez-vous *de lever le front*, lorsque le poids de l'âge nous courbe vers la terre, lorsque cette terre qui demande sa proie s'entr'ouvre déjà pour nous engloutir ?

« *Je ne rougis point ; je n'éprouve aucun remords*, dit-elle, comme je l'ai observé : cependant je gémis sur mes fautes. [On va voir qu'elle n'en gémit que par un excès de vanité.] Le coup d'œil que je jette sur moi me met mal à mon aise, soit que mes organes affaiblis par l'âge et les infirmités me rendent pusillanime [lui ôtent l'audace et l'impudeur qu'elle conserverait peut-être sans ces deux causes d'affaiblissement, la privent de l'énergique impudence,

. . . . De ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.]

soit que le calme actuel de mes sens *me trompe sur la possibilité de les dompter toujours*, [*Proh pudor!* elle en doute encore à quatre-vingts ans! *] soit que ma vanité m'égare en me disant que j'avais assez de vertus pour les avoir

---

* Quelles devaient être ses fureurs, grands dieux! et s'il arrivait ce moment terrible où elle ne pourrait plus dompter l'irritation de ses sens, où trouver le héros qui romprait cet enchantement, qui tenterait cette effroyable aventure? C'est cela qui fait dresser les cheveux à la tête!

toutes. » [C'est la certitude où elle est qu'elle avait *toutes* les vertus, excepté la chasteté, qui est la seule cause qui la fasse, non pas rougir, mais gémir de n'avoir pas été chaste.... Pour le coup, la plume tombe réellement des mains.... Respirons un moment....]

Mais d'ailleurs, mademoiselle Hippolyte, en nous permettant de suspendre le cours de tant de prétentions si exorbitantes, en vous conjurant de vous dépouiller un instant de cette importance sans exemple que vous attachez à votre personne, d'abjurer quelques minutes cet égoïsme qui affadit toutes les pages de vos *Mémoires*, de descendre un moment de votre piedestal pour vous entretenir familièrement avec nous :

Est-ce que le public aurait jamais songé à vous blâmer ou à vous louer d'avoir été plus ou moins chaste? Quel intérêt, dites-nous, voulez-vous qu'il prenne à vos mœurs? Il n'a jamais cherché, il n'a jamais observé en vous que l'actrice. Votre moral lui a toujours été indifférent. Il n'a jamais eu rien à vous pardonner, parce que *vos fautes* n'ont pu le scandaliser ni l'offenser. Il vous connaît, il vous admire sous le rapport d'Hermione, d'Électre,

de Viriate. Que lui demandez-vous? que vous tourmentez-vous? Prétendez-vous à la célébrité? elle vous est acquise, elle vous est due. La postérité aurait même accueilli avec reconnaissance les leçons qu'aurait consacrées aux jeunes élèves la célèbre Clairon. Exigez-vous qu'elle ait du respect pour votre moral? Est-ce là ce qui vous agite? Vous êtes bien bonne de perdre ainsi vos peines, avec autant d'esprit que vous en avez : repassez encore Épictète, mademoiselle, et vous y trouverez, je crois, aussi-bien que dans La Fontaine :

Le moins de bruit qu'on puisse faire
En cette affaire,
Est le plus sûr de la moitié....

Que si vous aviez été bien conseillée, vous auriez fait un ouvrage sur votre art, comme vous en étiez si capable, sans faire mention ni de votre philosophie, ni de votre moral, ni de tous les soins que vous vous êtes donnés pour devenir un prodige de perfection, ni de votre passion épique pour le comte de Valbelle, ni de vos galanteries; elles sont les inconvéniens de votre profession. Vous l'avez remplie avec tant de gloire, et ces passe-temps sont si doux, que notre indulgence

vous était tout acquise, si vous n'aviez pas eu l'inconcevable manie de laisser bien loin de vous les sept sages de la Grèce. Tout le monde eût applaudi, et tout le monde rit. Pourquoi réveiller le chat qui dormait du sommeil d'Épiménide? Quelle considération, quelle récompense resterait-il d'ailleurs aux honnêtes femmes, si les femmes sans mœurs prétendaient usurper la considération et le respect que nous devons à cette première, à cette intéressante, à cette inestimable portion de l'espèce humaine? Une telle injustice serait d'ailleurs le comble de l'immoralité; car s'il suffisait, pour usurper les hommages qui appartiennent à la vertu, de justifier ses faiblesses par tous les efforts que vous faites pour les ennoblir, ce serait concilier la vertu avec le vice; ce serait accorder au vice la considération qu'on ne doit qu'à la vertu. Il s'ensuivrait le renversement de toute morale. Vous irez à la postérité, mademoiselle, sous le rapport d'une très grande actrice; mais si, heureusement pour vous, il n'était pas impossible que cette équitable postérité s'occupât de votre moral, votre livre, il faut oser vous le dire, votre livre *vous condamnerait à une renom-*

mée éternelle, pour me servir de l'expression anglaise. Celle que vous avez méritée doit suffire à votre ambition. Songez que la renommée de ces femmes si vénérables, dont vous voulez usurper les honneurs, ne vivra que dans la mémoire de leur famille et de leurs amis. Leur envieriez-vous ce prix obscur de leur rare mérite? Quel hommage ne rendez-vous pas à la vertu par de semblables prétentions? Rassemblez donc enfin les *bribes* de votre philosophie, pour vous peindre la figure que feront dans la postérité *les époques de la vie morale de Mlle Clairon.*

« Il n'a tenu qu'à moi, poursuit fièrement Mlle Hippolyte, de devenir *légitimement une fort grande* dame. » [Vous étiez dans l'impossibilité absolue de le devenir d'une autre manière que *légitimement.*]

De la modération, mademoiselle, de la modération. Votre constant amour pour l'hyperbole vous égare encore. Pour être une grande dame, puisqu'il faut parler le jargon de ce temps-là, il fallait s'allier à une maison *titrée*, c'est-à-dire possédant ou ayant possédé de grandes charges ou de grands honneurs; et pour être une *fort* grande dame, il fallait en-

trer dans les familles les plus illustres et les plus illustrées. En épousant le comte, vous seriez devenue *une dame de paroisse*, la femme d'un gentilhomme provençal. Le comte de Valbelle, et le marquis, officier à hausse-col dans les gendarmes de la garde, étaient des gentilshommes provençaux comme beaucoup d'autres. Ils étaient fort hauts, quoique fort bonnes gens; madame de Valbelle était encore plus haute. Ce mariage ne serait-il point quelque fiction dramatique?

Le comte se serait déshonoré complétement en vous épousant, car on lui aurait fait le double reproche d'avoir épousé une comédienne et la fiancée du roi de Garbe; et vous, vous auriez perdu toute la considération due à vos talens; et cette perte, vous en auriez éprouvé tous les jours l'amertume sans aucune compensation; car les désagrémens que vous auriez essuyés, comme madame de Valbelle, n'auraient fait qu'augmenter vos regrets sur la perte de la faveur publique, et de tant d'autres jouissances si multipliées et si flatteuses pour l'amour-propre de Mlle Clairon. Toutes les femmes de votre nouvelle caste auraient refusé de vous voir. Elles auraient élevé une

barrière impénétrable entre elles et vous : au ton de leurs suisses, vous vous seriez aperçue de la distance infinie qu'ils mettaient entre vous et leurs maîtresses, malgré la brillante livrée des trois grands estafiers que votre mari vous aurait donnés pour faire vos visites. Il n'y a pas de jour où vous ne fussiez rentrée chez vous avec un nouveau crève-cœur. On n'aurait pas perdu une occasion de vous rappeler que vous étiez Mlle Clairon. C'était bien des affronts pour tant d'orgueil! Vous savez avec quelle volupté les femmes se seraient donné de pareils passe-temps, n'eût-ce été que pour vous punir d'être plus jolie et plus aimable qu'elles. Nous les avons vues accabler de leurs hauteurs d'honnêtes femmes, revêtues des plus grands noms, par la seule raison qu'elles n'étaient que *des filles d'argent* *. Je pourrais

---

* C'était ainsi que les personnes de grande qualité des deux sexes appelaient les filles sans naissance que les grands seigneurs épousaient pour leur fortune. Une très grande dame étrangère, faisant devant nous, à un homme de la cour, l'éloge de sa femme, qui était charmante, remplie de talens, de la conduite la plus irréprochable, aimée et respectée de tout le monde, dit au mari : *Qui est-elle de son nom?* L'in-

vous citer plusieurs femmes, entre autres une que vous connaissiez fort, et qui avait plus d'un titre à la considération et à l'estime publique, que cette sorte d'élévation a rendues très long-temps beaucoup moins heureuses qu'elles ne l'étaient avant leurs mariages, à cause des humiliations sans nombre qu'elles ont éprouvées. Plus de ressources pour leur amour-propre dans les hommages que leurs talens, leur beauté, leurs qualités aimables leur attiraient autrefois; il ne leur restait que la douloureuse impuissance de les obtenir par les distinctions attachées à un rang qu'elles avilissaient sans en être ennoblies. Nous en avons connu une, à laquelle tout Paris prenait le plus grand intérêt, qui avait la taille et le port d'une déesse, la fraîcheur d'Hébé, le son

---

sensé courtisan se penche vers l'oreille de la princesse qui lui faisait cette question, et lui répond à demi-voix, en parlant de la mère de ses enfans : *C'est une fille d'argent.* La princesse étrangère, femme du plus grand mérite, ne répliqua que par un signe de tête, et affecta toujours depuis de combler d'honnêtetés et de caresses *la fille d'argent,* et d'accueillir le mari avec la dignité la plus froide, malgré le beau nom qu'il portait.

de voix et la douceur d'un ange, les grâces les plus séduisantes; les ministres et les courtisans l'accueillaient avec tant de prédilection, que son mariage ne fit aucun tort à l'avancement de son mari : elle avait fini par conquérir l'estime et la tendresse de toute la famille de ce dernier : eh bien, n'avons-nous pas vu cette charmante personne essuyer des déboires, même de la part de plusieurs femmes qui ne laissaient pas d'avouer que la nature l'avait formée, à tous les égards, pour devenir ce qu'elle était? A la vérité, elle savait saisir avec beaucoup d'adresse l'occasion de reprendre sa revanche, soit dans les lieux publics, soit chez les ministres, où elle était reçue avec la plus grande distinction : mais son amour-propre était toujours souffrant et sur ses gardes. Lorsque sa fille eut atteint l'âge de raison, cette infortunée, d'une sensibilité extrême, devint encore plus malheureuse, par la contrainte qu'elle et son mari s'étaient imposée, par les précautions qu'ils prenaient pour cacher la naissance et l'état de sa mère à cet enfant qui faisait leurs délices, dont ils étaient adorés, et qui n'a jamais pénétré ce mystère, même après son mariage,

parce qu'elle était si aimée, si considérée, que personne n'a jamais eu la cruauté de le lui découvrir.

Cette femme si intéressante s'est repentie plus d'une fois de s'être laissé surprendre à l'éclat imposteur de son rang; mais elle trouvait au moins une consolation dans le plaisir de donner à sa fille un état honorable, ressource dont l'âme tendre, sensible, passionnée de Mlle Clairon n'aurait pu goûter le charme à cause de sa stérilité. Ainsi, Mlle Hippolyte, tous les intérêts de votre amour-propre bien pesés, nous pensons que vous avez très prudemment agi en restant Mlle Clairon, brillante d'une splendeur personnelle, et non d'un lustre emprunté, qui, loin de contribuer à votre gloire, n'aurait fait que donner plus d'éclat et plus de consistance à mille petites peccadilles, qui seraient restées dans l'oubli sans votre élévation, si l'on peut donner ce nom à un acte par lequel le comte ne pouvait vous élever jusqu'à lui qu'en s'abaissant jusqu'à vous.

Je sais bien que vous aviez, pour supporter les inconvéniens de votre état avec plus de résignation, des ressources absolument nulles

pour la charmante femme dont je viens de parler. Vous auriez entendu ronfler toute la journée, à votre oreille superbe, le nom de Mme la comtesse; vos valets et vos femmes ne vous auraient jamais parlé qu'à la troisième personne; vous auriez cacheté vos lettres avec de belles armes. Vous auriez eu un suisse à large baudrier qui se serait élancé de sa loge pour venir se camper sur sa grande canne à pomme d'argent toutes les fois que vous seriez entrée ou sortie : ce même suisse, ceint de son baudrier et de son épée, et la canne à la main, aurait pénétré, selon ses priviléges, jusqu'à votre toilette, pour vous offrir tous les matins vos dépêches et vos journaux, et pour prendre vos ordres. On vous aurait porté la queue, et un autre grand laquais se serait chargé du sac de velours cramoisi, à galons et houppes d'or, quand vous auriez voulu aller à la paroisse, où vous auriez désormais communié à bouche que veux-tu. Vous auriez entendu l'un de vos trois laquais dire d'une voix haute, après avoir fermé votre portière, *à l'hôtel*. Les curés de vos terres vous auraient encensée, etc. Vous auriez assez de philosophie pour que cette pompe vraiment théâ-

trale, ces accessoires vraiment dramatiques, et si conformes à la dignité de votre personne, vous consolassent de tout, vous tinssent lieu de tout, et vous déterminassent enfin, d'après le *moi* de Médée que vous vous êtes si modestement appliqué, à vous complaire dans votre propre gloire, seule ou entourée de parasites des deux sexes, et à vous féliciter sur un joli canapé, votre Épictète à la main, et souriant de mépris pour l'espèce humaine, dont vous n'aviez aucun vice, à l'incontinence près, de ce que le Créateur avait versé sur vous tous les dons du ciel avec une profusion sans exemple; quelques petits déboires, mis dans la balance avec une pareille félicité, auraient été d'un faible poids.

Malgré tant de magnifiques compensations que vous auriez trouvées autour de vous et en vous-même, je ne suis pas moins d'avis, que vous avez très bien fait *de résister quinze ans de suite aux prières et aux larmes de l'homme le plus séduisant de la nature, pour n'écouter et ne suivre que la loi de l'honneur et du devoir.* *

---

* Le comte de Valbelle était un bel homme, quoiqu'un

La troisième époque de la vie de Mlle Clairon contient d'abord tous les efforts qu'elle fit pour faire lever l'excommunication fulminée contre les comédiens, la part que plusieurs grands prirent à cette affaire, le désir que le roi même témoigna à la demoiselle de lui être bon à quelque chose, et de nouvelles preuves du beau rôle qu'elle n'a cessé de jouer dans toutes les grandes occasions : mais l'entreprise échoua par la pusillanimité du duc de Duras. Mlle Hippolyte ne manque pas d'attribuer la mauvaise volonté que le duc de Praslin témoigna pour le succès de cette tentative à

---

peu de l'espèce de ceux qu'on appelle *belâtres*. Il était brave homme, bon homme; il payait fort bien de sa personne. Je n'ai jamais entendu dire qu'à Mlle Hippolyte qu'il fût l'homme le plus séduisant de la nature; et il n'avait nullement l'air d'un amoureux larmoyant. Mlle Hippolyte l'a souvent peint comme le charmant, le brillant, le séducteur, l'infidèle Galaor. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'il eût cette réputation. Peut-être avait-il quelques moyens qui nous sont inconnus, d'exalter la tête et l'imagination de la demoiselle. Nous aurons donc quelque indulgence pour le mouvement dramatique que le lecteur aura pu remarquer dans le dernier paragraphe.

l'influence de Mlle d'Angeville, qui vivait très conjugalement avec ce ministre depuis vingt ans, et laquelle ne se mêlait jamais d'aucune affaire.

Après ce début, Mlle Clairon ramène Mlle Dubois sur la scène; elle l'accuse d'avoir la vér...; elle assure qu'elle ne peut aller à Fontainebleau, à cause de sa maladie; elle offre de la remplacer, et de donner au roi cette marque d'égards. Le maréchal de Richelieu ne veut pas le permettre, *pour ne pas faire de la peine à la petite Dubois*. Le duc d'Aumont écrit à Mlle Hippolyte de ne plus songer qu'à raffermir sa santé : tels sont les détails abrégés que l'auteur offre à la curiosité publique et à l'intérêt de la postérité la plus reculée.

Après avoir perdu l'espoir de ramener les comédiens au giron de l'Église, la demoiselle fait une retraite philosophique; elle se livre à l'étude de l'histoire naturelle. *Elle ne regrette rien, elle ne désire rien.* Son bonheur n'est pas de longue durée. Ce Valbelle, qui avait commencé par être infidèle, finit par être inconstant; et le perfide, qui avait conjuré quinze ans, les larmes aux yeux, Mlle Clairon de de-

venir sa femme, disparaît sans retour. Elle s'en venge héroïquement, comme à son ordinaire. Il se trouvait dans des embarras qui pouvaient compromettre sa réputation. Elle vend tout ce qu'elle possède pour lui prêter le produit de cette vente pendant dix ans, à 5 pour % d'intérêt. Elle marche, dans cette troisième époque, de belles actions en belles actions. Son huissier-priseur la vole, ce qui ne peut pas être mis au rang du merveilleux dans ces *Mémoires;* et n'ayant plus un lit pour se coucher, ne devant recevoir l'intérêt de son argent qu'au bout d'un an, elle se décide à s'expatrier. Le principal motif de cette résolution, elle nous l'apprend elle-même, sans doute pour l'honneur de l'humanité. *Obligée de fermer mon cœur au seul être qui le remplissait autrefois, mais dévorée du besoin d'aimer,* j'étendis ma sensibilité sur la nature entière; *et les moyens qui m'étaient offerts pour en servir au moins quelques individus, me firent trouver tout possible.* Loin, bien loin, Jean-Jacques Rousseau et tous les philanthropes qui aient jamais paru! Madame Guyon suffoquait de la grâce intérieure, et en versait une partie sur l'élu que son cœur choisissait;

Mlle Hippolyte suffoque d'amour pour l'humanité. Elle ne peut plus contenir ce torrent de sensibilité, elle le fait déborder *sur la nature entière,* elle entreprend un grand voyage pour le répandre également. Y a-t-il dans l'histoire ancienne et moderne un trait comparable à celui-ci? Quel philosophe, sans en excepter Socrate, pourra-t-on comparer à Mlle Hippolyte? La France ne doit-elle pas s'enorgueillir de l'avoir vue naître dans son sein!

« Un hasard, continue-t-elle, m'avait fait faire la connaissance du margrave d'Anspach. Ce que j'avais reconnu de candeur dans ce prince, sa noble et touchante simplicité, l'intérêt tendre et confiant qu'il m'avait témoigné dès les premiers instans, et dont ses lettres m'assuraient la durée, me firent consentir à m'expatrier. [Voilà sans doute un motif secondaire bien digne de louanges; il suffisait à la gloire de tout autre que Mlle Clairon; mais qu'est-ce qu'un pareil mérite en comparaison de ce dévouement divin qui lui fait *étendre sa sensibilité sur la nature entière?* Si ce n'était pas un blasphème, nous oserions dire que Mlle Clairon partage ici la gloire de Dieu.]

« Paris ne m'offrait plus que des souvenirs douloureux ; *je n'y pouvais plus rien pour personne* [si elle y avait pu encore quelque chose, elle y serait *peut-être* restée ; ce premier mouvement inspiré par l'amour de la patrie, est bien naturel] ; *l'amitié d'un souverain me laissait l'espoir de pouvoir encore être utile à mes semblables.* » [On ne peut retenir ses larmes au spectacle de tant de vertus.]

Tout ce qu'elle fait de beau, de grand, d'héroïque à Anspach, est au-dessus de nos faibles éloges. *Le bonheur et la gloire du prince* étaient l'unique but des travaux de Mlle Clairon ; « et le seul prix, s'écrie-t-elle, que je reçois d'un attachement si pur, est le bouleversement de toute ma fortune et de toute mon existence.... L'outrage, l'oubli.... je me tais. [C'était pourtant là le moment de parler, de nous apprendre les détails de cette étrange catastrophe, et par quel aveuglement le margrave outrageait ainsi l'ange tutélaire de ses petits états.] *Je plains, je pardonne, je fais encore les vœux les plus ardens pour qu'on soit heureux.* »

J'aimerais mieux souffrir le peine la plus dure,
Qu'il ait reçu pour moi la moindre égratignure.

Que de noblesse ! que de générosité ! quelle indulgence touchante ! que dira-t-il, que fera-t-il à cette lecture ?

> Allons, qu'on se repente, et qu'à l'instant, FRIPON,
> On se jette à ses pieds pour demander pardon.

Mlle Clairon, après avoir fait *tout le bien qu'elle avait pu faire, après avoir défendu, maintenu en place ses plus grands ennemis, sans s'être permis nulle plainte, nulle intrigue, nulle vengeance, sans qu'elle eût jamais blâmé ni maîtresses, ni favoris, sans avoir encouru le plus petit reproche,* s'était déjà brouillée avec la margrave et toute la cour ; elle finit par se brouiller avec le margrave, quoiqu'elle n'eût jamais eu aucun tort avec qui que ce soit. C'est une bien malheureuse destinée, nous l'observerons encore, que de déplaire ainsi partout et à tout le monde, avec tant d'esprit, tant de douceur, tant de bienfaisance, tant d'héroïsme, tant de perfections, avec tant de qualités vraiment aimables et tant de moyens de plaire !

La demoiselle revient à Paris. « Je n'imagine pas, dit-elle, que le reste de ma vie *puisse fournir un événement intéressant.* [Nous le

croyons d'autant plus aussi, que le cours de cette longue vie ne nous en a pas encore fourni un seul; ce n'est pas à quatre-vingts ans qu'on commence à intéresser....] *Il paraît impossible que rien m'arrache à la vie simple et tranquille que je* me suis prescrite. »

Est-ce qu'il vous était possible de vous en prescrire une autre à votre âge? Après vous être agitée pendant près d'un siècle, que faire effectivement, sinon vous reposer et mettre quelque intervalle entre la vie et la mort, en attendant la gloire éternelle, à laquelle personne ne doit avoir plus de prétentions que vous.

Suivent les détails de la vie que Mlle Hippolyte mène dans sa retraite, des commodités de sa maison, de l'élégance de ses meubles, de ses goûts, de ses occupations; elle ne fait *pas grâce d'une laitue* au public, qui n'aime sûrement point cette espèce-là.

« Il m'eût été bien doux, continue-t-elle, de pouvoir aller chercher aux spectacles des dissipations que toute ma résignation ne m'empêche pas de désirer quelquefois. Quoique je n'aie rien oublié de tous nos grands poètes, que je les lise souvent, les voir représenter

me donnerait un plaisir plus vif, et soulagerait beaucoup mon imagination, qui ne peut s'empêcher de rechercher tout ce que les beautés de l'action doivent ajouter d'intérêt aux beautés de l'ouvrage. Mais, hélas! qu'ai-je vu à ces représentations? La bassesse des halles ou la démence des Petites-Maisons! Nul principe sur l'art, nulle idée de la dignité des personnages : chacun joue son rôle à sa guise, sans se rendre compte de ce qu'on doit mutuellement se prêter dans chaque scène, de ce qu'on doit d'effort ou de sacrifice à l'ensemble de la pièce; point d'unité dans le ton, point de noblesse dans le maintien. J'ai vu des héros se jeter à plat ventre et marcher sur les genoux; j'ai vu pousser l'oubli de la décence au point de paraître sous la simple enveloppe d'un taffetas couleur de chair, dessinant exactement le nu depuis les pieds jusqu'à la tête; j'ai vu, sous le nom des personnages les plus importans de l'antiquité, de chétives filles de journée ployées en deux, tapant du pied, se battant continuellement les flancs, s'appuyant sur les hommes, et s'en laissant toucher avec la familiarité la plus révoltante; j'étais assourdie de piailleries, de beugle-

mens; et, pour m'achever, le parterre criait *bravo!*

« Il ne m'appartient pas de décider si le public et les acteurs d'aujourd'hui se trompent, ou si le public et les acteurs de mon temps se trompaient; mais il doit m'être permis d'assurer qu'il n'y a pas vestige de ressemblance entre les uns et les autres. [C'est une fausse modestie. Ici, vous devez au contraire parler en maîtresse. Que balancez-vous à prononcer qu'un tel public et de tels acteurs se trompent? est-ce que vous n'en êtes pas bien persuadée?] Peut-être a-t-on bien fait de laisser là toute espèce de tradition : on joue maintenant Mérope en insouciante, Hermione en petite maîtresse, Monime en dévergondée : puisqu'on les trouve bien ainsi, je dois croire que mes études m'avaient égarée. [Ce persiflage est hors de propos : il vous appartenait de tonner, et de défendre l'art théâtral jusqu'au dernier soupir.] Je défère avec respect au jugement que l'on porte aujourd'hui. [Vous avez complètement tort de déférer au jugement des sots; car rien n'est moins respectable que leur jugement; et pour peu qu'on les laisse faire, ils achèveront de perdre la scène;

vous y avez acquis trop de gloire pour qu'il ne soit pas de votre devoir de la sauver autant qu'il est en vous.] Mais, soit un reste de vanité [le souvenir de votre talent outragé mérite un nom plus flatteur. Eh! qui pourrait ne pas approuver que vous vous rendiez justice? qui pourrait ne pas voir avec plaisir que vous preniez la place qui vous appartient?]; soit... tout ce qu'on voudra, il n'est rien qui puisse me déplaire ou m'ennuyer autant que l'incroyable changement du Théâtre Français. »

Composons maintenant avec Mlle Hippolyte. Je conviens que nous ne sommes point, comme autrefois, dans l'opulence en fait d'acteurs; mais aussi ne sommes-nous pas dans cette pénurie qui paraît l'affliger si fort, et qui lui inspire cette diatribe très hyperbolique contre nos comédiens. La foule de sujets du premier ordre que nous avons vus réunis dans l'ancienne troupe nous a gâtés nous autres *gourmets*. Ces réunions de talens supérieurs sont aussi rares que celle des grands hommes de tous les genres qui semblaient s'être donné rendez-vous pour venir illustrer le règne brillant de Louis XIV *. Mais nous sommes

* Sans doute il ne faut point s'attendre à voir rem-

cependant en état de rassembler un nombre suffisant d'acteurs et d'actrices, parmi lesquels on ne trouvera sûrement ni *la bassesse des halles*, ni *la démence des Petites-Maisons;* et nous allons présenter à Mlle Hippolyte une liste de sujets qui ne sont pas indignes d'occuper agréablement ses loisirs.

---

plir tous les rôles d'une tragédie par des sujets du premier mérite. Prenons *Iphigénie* pour exemple : Dumesnil jouait *Clytemnestre;* Mlle Gaussin ou Guean, *Iphigénie;* Mlle Clairon, *Éryphile;* Sarasin, *Agamemnon;* Le Kain, *Achille;* Lanoue, *Ulysse.* — Quand on a vu sur la scène cet ensemble-là, quand on a dans l'oreille les sons de pareils acteurs, on est malheureusement très difficile à contenter. Dans la comédie, rappelons-nous *le Méchant*, pièce qu'on ne peut plus écouter, et qui faisait alors un plaisir indicible. Granval jouait *le Méchant;* Molé, *Valère;* La Thorillière, *Géronte;* Lanoue, *Ariste;* Armand ou Deschamps, *le Valet;* Mlle Gaussin ou Guean, *l'Amoureuse;* Mme Granval, *la Coquette noble;* Mlle Dangeville ou Mme Belcourt, *la Soubrette.* — On ne risque rien d'assurer que jamais on ne verra jouer la comédie avec cette perfection-là.

TRAGÉDIE.

Premiers rôles d'hommes.

Larive, — Talma, — Saint-Prix, — Baptiste.

Seconds rôles.

Saint-Phal, — Damas, — Dupont.

Rôles de rois.

Vanhove, — Naudet.

Confidens.

Florence, — Després.

Premiers rôles de femmes.

Mmes Vestris (19), — Raucourt, — Thénard.

Seconds rôles ou jeunes premières.

Mmes Fleury *, — Vanhove, — Simon.

---

* Cette jeune actrice a de la sensibilité. Elle a eu de beaux momens dans la tragédie d'*Achille et Briséis*, qu'on vient de reprendre. Elle connaît bien son rôle : son abandon aux pieds de son père est vraiment tragique; son abandon aux genoux d'Achille est tou-

COMÉDIE.

Premiers rôles d'hommes.

Molé, — Fleury, — Baptiste.

Seconds rôles.

Saint-Phal, — Damas, — Dupont.

Rôles à manteau.

Grandmesnil, — Chaumont, — Gérard.

Valets.

Dugazon, — Dazincourt.

Premiers rôles de femmes.

Mmes Contat, — Mézerai, — Vanhove.

---

chant : mais elle n'y a pas encore saisi ce juste milieu, si difficile à la vérité, entre l'emportement auquel sa situation terrible lui permet de se livrer en implorant son amant, et la retenue qu'elle doit à son sexe, dont rien ne l'autorise à se dispenser. Il ne lui est pas permis d'être aux genoux d'Achille comme à ceux de son père. Si Mlle Fleury se ménage de sorte à tirer parti de ses moyens en les conservant, elle peut devenir une actrice très intéressante.

Seconds rôles ou jeunes premières.

Mmes Mars l'aînée, — Mars cadette.

Soubrettes.

Mmes Devienne, — Contat cadette.

Si le pouvoir exécutif, à qui le droit en appartient, commandait pour la résurrection et pour la gloire du Théâtre Français la réunion des sujets que je viens d'indiquer, on ne trouverait dans cet ensemble, ni *des héros qui se jettent à plat ventre, et qui marchent sur les genoux, ni de malheureuses filles de journée qui se battent les flancs, et se permettent avec les hommes les attouchemens les plus familiers.*

FAITS PARTICULIERS.

Ces faits sont l'ordre de début de Mlle Clairon, une anecdote sur la tragédie de *Rodogune*, et un voyage à Bordeaux.

ORDRE DE DÉBUT.

« Quoique ce fût, dit l'auteur, par ordre du roi que je quittasse l'Opéra pour passer à la Comédie Française, on me dit que je de-

vais me présenter à M. le duc de Gèvres, gouverneur de Paris, et gentilhomme de la chambre en exercice, pour recevoir cet ordre par écrit.

« *Mlle Dumesnil se chargea de me conduire.* J'avais vingt ans, une figure que tout le monde trouvait assez piquante; j'étais parfaitement bien mise, et par goût autant que par raison, mon maintien était de la plus grande décence : il m'était permis de croire que mon ensemble devait intéresser. »

Le duc eut la grossièreté de dire à Mlle Clairon, lorsque Mlle Dumesnil la lui présenta : Elle est jolie [en adressant la parole à cette dernière]; et à Mlle Clairon : On dit que vous avez du talent; je vous ai lue. [Il voulait parler de l'histoire de *Frétillon*.] « Frappée comme d'un coup de foudre, continue l'auteur, je lève mes regards avec toute l'indignation dont j'étais pénétrée, et j'osai dire au duc, *en le toisant depuis les pieds jusqu'à la tête* : Je vous ai lu aussi; mais je crois, monseigneur, que nous *avons besoin de* nous *connaître plus particulièrement pour pouvoir* nous *apprécier.* » Ce petit fait paraît très indifférent; mais comme il est entièrement dénaturé, la vérité

peut servir à faire voir que Mlle Hippolyte ne perd pas une occasion de tourner tout à sa plus grande gloire, et qu'elle évite soigneusement d'en saisir aucune de rendre justice à notre bonne Dumesnil. Celle-ci se souvient fort bien de cette présentation; qu'elle se fit à la campagne, et que Sarasin et Dubreuil vous accompagnèrent : elle n'a pas oublié le sot compliment du duc de Gèvres; elle en fut indignée; elle assure, Mlle Hippolyte, et son témoignage est irréprochable, qu'au lieu de vous permettre la réponse très impertinente que vous croyez avoir faite, parce que vous n'y auriez pas manqué quelques années plus tard, vous vous conduisîtes comme il est naturel de se conduire à vingt ans. Vous rougîtes, vous fûtes pétrifiée, vous baissâtes les yeux; ce qui est d'ailleurs beaucoup plus vraisemblable dans une jeune personne, qui vient demander une grâce à un supérieur qu'elle n'a jamais vu. Ce fut Mlle Dumesnil, que cette brutalité avait révoltée, qui dit au duc : Eh! monseigneur, qui n'imprime-t-on pas? qui ne lit-on pas*? Alors M. le duc se radoucit;

* On avait imprimé dans la même semaine des cou-

il vous combla d'honnêtetés, et vous dit toutes les choses flatteuses que vous méritiez.

ANECDOTE SUR RODOGUNE.

« Tout en admirant les talens de mes compagnes, je voulais en acquérir de plus complétement méritans. Quelque applaudies que fussent leurs fautes, j'aurais eu honte de les faire : par exemple,

« Mlle Gaussin avait la plus belle tête, le son de voix le plus touchant possible; son ensemble était noble, tous ses mouvemens avaient une grâce enfantine à laquelle il était impossible de résister; mais elle était Mlle Gaussin dans tout : *Zaïre et Rodogune étaient jetées dans le même moule : âge, état, situation, temps, lieu, tout avait la même teinte.* [C'eût été une charmante actrice! mais il y a dans cette phrase autant de mensonges que de mots.]

« Zaïre n'est qu'une touchante pensionnaire de couvent, et Rodogune, demandant à ses

---

plets contre lui, et des Mémoires sur l'impuissance dont sa femme l'accusait.

amans la tête de leur mère, est assurément très altière et très décidée; cela ne se ressemble pas. Il est vrai que Corneille a placé dans ce rôle quatre vers d'un genre plus pastoral que tragique :

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
> Dont, par le doux rapport, les âmes assorties
> S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
> Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

« Rodogune aime; et l'actrice, sans se souvenir que l'expression du sentiment se modifie d'après le caractère et non d'après les mots, disait les vers avec une grâce [oui], une naïveté voluptueuse [non sûrement] plus faite, selon moi, pour Lucinde dans l'*Oracle*, que pour Rodogune. Le public, routiné à cette manière, attendait le couplet avec impatience, et l'applaudissait avec transport.

« Quelque danger que je craignisse en m'éloignant de cette route, j'eus le courage de ne pas me mentir à moi-même : *je dis ces vers avec le dépit d'une femme fière qui se voit contrainte d'avouer qu'elle est sensible.* [Il n'y a pas dans tout le rôle de Rodogune une seule intention de cette nuance, controuvée par Mlle Clairon.] Je n'eus pas un dégoût, mais

je n'eus pas un coup de main. C'était assez pour ma tentative. Qui rompt en visière au public assemblé, et contrarie les idées reçues, quelque raison qu'il ait, doit s'estimer heureux de n'être pas puni. *L'histoire de Galilée m'était présente.*

[On ne s'attendait guère
A voir tel homme en cette affaire.

Mlle Hippolyte a une si forte aversion pour la simplicité, qu'en disant des choses qui paraissent du meilleur sens, elle ne saurait s'empêcher de faire intervenir le gigantesque. L'histoire du mouvement de la terre et de la condamnation de Galilée, à propos de quatre vers tendres récités par deux actrices d'une manière différente; quel ridicule boursouflage!]

« J'eus le plus grand succès dans le reste du rôle; et, suivant ma coutume, je vins entre les deux pièces écouter aux portes du foyer les critiques qu'on pouvait faire. J'entendis M. Duclos, de l'Académie Française, dire avec son ton de voix élevé et positif, que la tragédie avait été bien jouée, que j'avais eu de fort bonnes choses; mais que je ne devais

point penser à jouer les rôles tendres après Mlle Gaussin.

« Étonnée d'un jugement si peu réfléchi, craignant l'impression qu'il pouvait faire sur tous ceux qui l'écoutaient, et maîtrisée par un mouvement de colère, je fus à lui et lui dis : Rodogune un rôle tendre, monsieur? une Parthe [comme si une femme parthe ne pouvait pas être tendre!], une furie qui demande à ses amans la tête de leur mère et de leur reine; voilà certes un beau jugement!... Effrayée moi-même de ma démarche, les larmes me gagnèrent, et je m'enfuis au milieu des applaudissemens.

« Toutes les lectures que j'ai faites depuis m'ont fait tenir à mes premières idées. Voltaire les a justifiées dans son commentaire sur Corneille [vous exagérez]; et le public, aussi content de ma fermeté qu'il l'était *de la volupté* de Mlle Gaussin [jamais Mlle Gaussin n'a mis de la *volupté* dans ce rôle; elle n'y mettait que de l'amour : mais *volupté* est un contraste plus répréhensible avec le caractère d'une femme qui demande à ses amans la tête de leur mère. Mlle Hippolyte, lorsqu'il s'agit d'avoir raison, ne manque jamais d'emp er

les stratagèmes de l'hyperbole, qui est d'ailleurs sa figure chérie]; le public, achève-t-elle, lui a permis de croire qu'elle n'avait pas perdu sa peine, et qu'en s'armant de patience, de respect et de raison, on pouvait quelquefois lui tenir tête, et n'être pas toujours de son avis. »

Nous lisons dans l'*examen de Rodogune* par Corneille lui-même.

« Ainsi elle (Rodogune) devait s'exempter de choisir [parmi les deux princes frères qui étaient amoureux d'elle], pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétentions. Elle n'avait pas de meilleur moyen que de rappeler la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle [assassiné par les menées de Cléopâtre, mère des deux jeunes princes, laquelle voulait faire assassiner encore ces deux princes et Rodogune], et leur faire cette proposition, qu'elle savait bien qu'ils n'accepteraient pas [de tuer Cléopâtre]. Il était de son devoir de venger cette mort*; mais il était de celui des deux princes de ne pas se charger

* On observera que le ressentiment de Rodogune s'était encore accru par l'aveu que lui fit Laodice,

de cette vengeance. Rodogune avoue elle-même à Antiochus [celui qu'elle aime], qu'elle le haïrait s'il lui avait obéi, qu'elle aime trop la vertu pour être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père, serait un parricide, si elle la recevait de leurs mains. » Est-ce là une *furie?*

Dans la scène I de l'acte IV, Rodogune parle ainsi à Antiochus :

D'un père mort pour moi voyez le sort étrange;
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende;
Votre refus est juste autant que ma demande;
A force de respect votre feu s'est trahi,
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance,
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.

Est-ce là une *furie?*

Je n'examine point si le rôle de Rodogune est bien ou mal fait, et si Corneille a pu, pour entretenir un intérêt de curiosité, feindre un moment que Rodogune, dont le caractère n'a

---

confidente de Cléopâtre, que celle-ci voulait la faire mourir.

rien d'atroce, voulait faire assassiner Cléopâtre par les deux princes; mais je soutiens que, d'après ce qu'on vient de lire en prose et en vers, Mlle Clairon avait tort de prétendre que Rodogune était une *furie;* et cela, pour conclure de ce que Rodogune est une *furie,* qu'elle ne doit jouer tout ce qu'il y a de passionné dans son rôle, qu'avec l'expression d'un amour que cette *furie* est indignée elle-même de ressentir. Elle a doublement tort, en ce qu'il n'y a pas un seul mot dans le rôle de Rodogune qui puisse donner le moindre indice de ce prétendu dépit; qu'au contraire cette princesse aime Antiochus de tout son cœur et de la meilleure foi du monde, et que plus de cent vers extrêmement tendres font foi de son amour. Il est vraisemblable que la *correction* de Mlle Clairon n'avait d'autre motif que la crainte de se commettre en se mesurant avec Mlle Gaussin, dans le même genre d'expression amoureuse; quoi qu'il en soit, celle qu'elle a cru devoir adopter était un contre-sens perpétuel, une violation manifeste des intentions de l'auteur.

Est-elle indignée de ressentir de l'amour, la princesse qui dit à Laodice :

> . . . . Garde-toi de nommer mon vainqueur;
> La rougeur trahirait le secret de mon cœur. *

C'était là l'occasion de témoigner son dépit à sa confidente, au lieu de ne lui témoigner que de la retenue et de la pudeur, et de lui parler le langage de l'amour.

Et plus loin :

> Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
> Toi, son vivant portrait que j'adore dans l'âme :
> Cher prince, dont je n'ose, en mes plus doux souhaits,
> Fier encor le nom aux murs de ce palais.

On est sans doute curieux de savoir comment Mlle Hippolyte, qui eut, dit-elle, le plus grand succès dans le reste du rôle, s'y prenait pour dire ces quatre vers, *avec le dépit d'une femme fière qui se voit contrainte d'avouer*

---

* Voltaire dit que Rodogune étant déjà veuve de Nicanor, n'étant plus si jeune, cette rougeur, cette timidité, cette innocence [il n'y a nulle innocence à ne vouloir pas qu'on lui nomme son vainqueur, ce n'est que de la retenue] semblent outrées pour son âge : mais il faut que cet âge n'ait point nui à sa beauté, puisque les deux princes en sont éperdument amoureux. Il n'est pas nécessaire qu'une belle et honnête femme n'ait que dix-huit ans pour rougir au nom de son vainqueur.

qu'elle est sensible. Ce serait un beau tour de force! aussi disait-elle ce couplet, dans lequel elle n'avait pas un coup de main, comme une actrice qui sait débiter parfaitement des vers, mais avec une expression très embarrassée et très équivoque. Il est bien plus aisé de mêler une sorte de dépit dans ceux qui commencent par :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies....

Duclos, qui ignorait le plan absurde de Mlle Clairon dans ce rôle, avait donc raison de dire qu'il fallait que Mlle Clairon renonçât à jouer la tendresse d'une amante, comme Mlle Gaussin. D'après ces mêmes observations, cette dernière faisait fort bien d'être tendre, de mettre de la franchise et quelque abandon dans l'expression de son amour : elle aurait eu tort d'y mettre *de la volupté, comme dans Lucinde et dans Zaïre;* aussi est-il contre la vérité, qu'elle ait joué le rôle avec cette expression-là, et que Zaïre et Rodogune aient été jetées, par cette actrice, dans le même moule.

Nous concluons de tout cela, que Mlle Gaussin était dans son rôle, en le jouant avec une

tendresse franche, *mais non voluptueuse*, quoiqu'il lui fût impossible de faire abstraction de la volupté de son organe; que Mlle Clairon n'était point du tout dans ce même rôle, en établissant, de son autorité privée, que Rodogune était indignée de ressentir de l'amour; qu'elle avait tort de la peindre comme une *furie*, et que Duclos, Mlle Hippolyte, avait raison de dire que jamais Mlle Clairon ne jouerait l'amour comme Mlle Gaussin. Je sais bien que votre cœur tendre, votre âme tendre, ce torrent de sensibilité dont vous avez toujours été inondée, votre amour si passionné, si rare, votre belle voix et votre adresse, vous donnaient de grandes prétentions au charme ravissant de l'expression de Mlle Gaussin; mais comme le succès, à cet égard, était dans l'ordre des impossibles, vous aviez pris le parti de dénaturer le rôle de Rodogune. D'ailleurs, il ne peut pas être mis en question, même dans l'hypothèse où Rodogune serait une femme plus forte que Corneille n'a prétendu la faire, si, dans les momens où elle ne serait plus qu'amante, et une amante très tendre, son amour devrait porter l'empreinte de son caractère politique. Nous ne le croyons

pas : tout cède à l'amour dans les instans qui lui sont consacrés, et un acteur doit sans doute varier son expression d'après les rapports du moment.

VOYAGE DE BORDEAUX.

« Épuisée par mon travail, dit Mlle Hippolyte, *impatiente de le voir inutile* [on l'applaudissait néanmoins ; mais elle aurait voulu l'être exclusivement], je crus devoir aller dans quelqu'une de nos provinces, essayer sur un public sans prévention et sans habitude [qui n'eût pas la bêtise de trouver beau le genre de Mlle Dumesnil], l'effet que mon nouveau genre pouvait produire. On m'accorda la permission d'aller à Bordeaux.

« La nécessité de m'accréditer me fit employer dans le rôle de Phèdre, par lequel je débutai, *les éclats, l'emportement, la déraison qu'on applaudissait à Paris* [malgré tous les soins que se donnait Mlle Clairon], et que les ignorans appelaient la belle nature. [C'est contre Mlle Dumesnil que tous ces traits sont dirigés ; il n'y avait qu'elle et Mlle Clairon qui jouassent le rôle de Phèdre. On voit que

Mlle Dumesnil y était la déraison même, applaudie *à tout rompre* par les spectateurs de Paris ; et Mlle Hippolyte, *la raison* même, obligée d'aller chercher parmi les Gascons, des sectateurs qui lui donnassent la préférence.] Le lendemain je pris le rôle d'Agrippine, et je jouai pour moi, depuis le premier vers jusqu'au dernier.

« *Ce genre simple, posé, d'accord*, étonna dans le premier moment. » [Il ne devait pas étonner ceux qui avaient vu jouer ce rôle par Mlle Dumesnil, car c'était précisément dans ce genre-là qu'elle le jouait. Vous aurez beau vous démener, vous aurez beau voyager; malgré tous vos essais et vos succès à Bordeaux, jamais vous n'avez été aussi belle ni *aussi vraie* que Dumesnil dans Agrippine; jamais vous n'avez approché d'elle dans ce beau rôle]. *Le suffrage des auteurs de l'*Encyclopédie, *qui ont bien voulu transmettre à la postérité le flatteur et touchant hommage qu'obtint la vérité que vous cherchiez*, est encore plus suspect que les éloges bordelais, puisque l'amant que vous aviez alors, était encyclopédiste. Ce fut lui qui obtint pour vous les honneurs du Dictionnaire. Au reste, cet article,

et tout ce qui regarde l'art théâtral dans l'*Encyclopédie*, demandent une refonte.

C'est un travail que nous nous proposons d'entreprendre avec deux autres amateurs, et pour lequel nous avons déjà rassemblé beaucoup de matériaux. L'histoire de la déclamation grecque et romaine, et celle des nations modernes, sont une branche de notre plan.

« Encouragée par le succès que je venais d'obtenir, je revins à Paris *avec la ferme résolution de quitter le théâtre ou d'y faire approuver mes efforts..... et je ne me suis retirée que treize ans après.* »

Vous voudriez que ceux qui ne vivaient pas alors conclussent de ces derniers mots, que vous occasionnâtes une révolution sur le Théâtre Français, tandis que votre retour n'y produisit pas la plus légère sensation nouvelle. Vous n'aviez nullement besoin de faire trois cents lieues en poste pour obtenir des suffrages; votre genre avait été applaudi à Paris avant votre départ, et il continua à l'être lorsque vous reparûtes, parce que la perfection où vous l'aviez porté, méritait des applaudissemens. Dumesnil fut, à l'ordinaire, plus applaudie que vous, comme vous le lui

reprochâtes parlant à elle. Il n'y eut rien d'innové; chacun resta dans le genre auquel la nature l'avait destiné, et fut applaudi, comme de coutume, quand il le mérita. Les choses se passèrent précisément comme si vous n'aviez bougé; et il demeura, et demeurera éternellement établi, fissiez-vous vingt volumes de *Mémoires*, que notre bonne Dumesnil, laquelle ne fait point de *Mémoires*, était, dans l'art de jouer la tragédie, le triomphe de la nature, et que vous étiez celui de l'art. Après cinquante ans d'efforts inutiles, n'êtes-vous donc pas encore dégoûtée du projet de persuader le contraire ?

Mlle Hippolyte termine l'article du voyage de Bordeaux par une des plus fortes hyperboles qu'elle se soit permises dans le cours de son ouvrage : *Mettez*, dit-elle, *le public* [c'est aux élèves qu'elle adresse la parole] *dans le cas de convenir que vous professez le plus difficile de tous les arts ;* plus difficile conséquemment que celui que professaient Homère, Virgile, Corneille, Molière, Racine, Voltaire, les plus grands peintres, les plus grands sculpteurs anciens et modernes, etc. etc. ; d'où il suit que Mlle Hippolyte, croyant avoir prouvé impli-

citement dans ses *Mémoires*, que la palme de son art lui appartient, et cet art ayant la primauté sur tous les autres, la célèbre Clairon occupe le premier rang parmi les hommes et les femmes les plus célèbres qui aient jamais existé; elle est la première femme de l'univers.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Baptême*.

Cet article est digne du *Roman comique*. La mère de Mlle Hippolyte accouche d'elle à sept mois. La vie de l'enfant était en danger; il s'agit de le baptiser sur-le-champ. On court au presbytère; personne. Où sont le curé et le vicaire? — Au bal, chez M..... On porte la petite Clairon mourante au bal. On fait taire un instant le violon; et le curé habillé en Arlequin et le vicaire en Gille, après avoir fabriqué promptement de l'eau bénite, baptisent cet avorton, qui devait jouer de si grands rôles. Le fait est-il vrai? Un curé et un vicaire au bal, en masque! Dans quel diocèse de France assez désordonné la scène s'est-elle passée? est-ce une parade imaginée par Mlle Hippolyte Clairon pour se désopiler la rate? Le

récit de cette farce vraie ou fausse est déplacé partout ailleurs que dans l'histoire de Polichinelle ou de madame Gigogne : mais dans la bouche ou sous la plume de la reine de Carthage!....

DE LA LETTRE.

Suit la lettre que Mlle Hippolyte écrit d'Anspach au comte de Valbelle, pour lui dire un éternel adieu : c'est celle dont nous avons déjà parlé; de l'entortillage, des prétentions, de l'élégance, l'amas de toutes les tournures, de toutes les expressions avec lesquelles on peint le sentiment, mais point de sentiment, de la pédanterie, et aucun intérêt. J'attribue la froideur de cette lettre à l'excès de la sensibilité de Mlle Hippolyte, qui la rendait incapable d'exprimer ce qu'elle éprouvait, qui lui ôtait l'usage de l'expression, comme on perd celui de la parole lorsqu'on est trop excessivement affecté. Peut-être aussi cette lettre a-t-elle été composée pour faire nombre parmi les divers articles de ses *Mémoires* : quoi qu'il en soit, c'est une des pièces les plus utiles au panégyrique de Mlle Clairon, qui s'y montre

dans son plus beau jour, et digne de plus en plus de notre admiration.

Notre bonne Dumesnil est sollicitée par un de ses zélés partisans de lui donner quelques anecdotes sur les persécutions que Mlle Hippolyte lui a fait éprouver ; elle répond à cet amateur la lettre que nous allons transcrire, laquelle n'est ni assaisonnée, ni travaillée, ni destinée aux honneurs de la presse, mais qui respire la simplicité de cœur, *le sentiment* et la générosité.

« Je suis bien sensible à l'intérêt que vous et mes respectables amis prennent aux atrocités que Mlle Clairon décoche contre moi. Il y a cinquante ans qu'elle s'exerce à ces jeux qui m'ont fait quelquefois répandre bien des larmes. Je suis revenue de cette faiblesse ; et n'étant plus en rivalité, je me flattais qu'elle m'oublierait, comme je me suis appliquée à oublier tout ce qu'elle m'a fait. Vous me demandez des anecdotes contre elle ; je me garderai bien de vous en donner, cela sentirait la vengeance ; elle n'a jamais trouvé place dans mon cœur : il adopte et chérit un sentiment moins pénible. Si ses mensonges sur mon

compte peuvent ajouter un prix à tous ceux dont son livre est rempli, et lui procurer un débit avantageux, j'aurai contribué à son bonheur. Cela est satisfaisant pour ma façon de penser : je ne m'occupe plus que du plaisir d'avoir encore de vrais amis, auxquels je voue pour la vie la plus tendre reconnaissance. »

Signé, DUMESNIL.

D'après cette lettre seule, et tout ce que nous avons mis sous les yeux du lecteur, j'ose dire qu'il est en état de prononcer à qui appartient la palme du sentiment.

DE LA ROBE, OU LA VISITE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU.

LE maréchal entre un matin chez Mlle Clairon pour l'inviter à une petite fête qu'il veut donner à madame la duchesse de Grammont. Mlle Clairon s'excuse. Le maréchal insiste, et veut savoir le motif du refus. Elle avoue *qu'elle n'a point de robe*, qu'il ne lui en reste plus qu'une noire, et qu'elle a été obligée de vendre toute sa garde-robe de ville pour suffire à ses besoins. Le maréchal, très étonné,

la prie de tuer quelque cousine et de venir en noir. Mlle d'Épinai, qu'il a invitée aussi, viendra la prendre. Le dialogue est sur le ton le plus familier, et précisément du même style qu'aurait employé une duchesse belle parleuse, avec le maréchal de Richelieu, qui était lui-même un beau parleur. Bien des gens suspectent la vérité de ce dialogue, quelquefois assez brillant : je me contente de ne pas croire que Mlle Clairon ait jamais été sans robe, et de penser que l'anecdote n'a été ainsi habillée que pour rendre le trait de la fin d'autant plus sublime, comme on le verra, *qu'elle n'avait point de robe,* et pour se faire prodiguer les éloges les plus flatteurs par des hommes et des femmes de la plus grande qualité : elle promet au maréchal d'aller à sa fête.

« Nous arrivâmes tard, dit Mlle Hippolyte. Le maréchal était trop entouré pour entrer dans l'appartement. Nous allâmes nous placer tout de suite [dans la salle où l'on devait chanter de petits opéra] : il nous envoya un valet-de-chambre pour nous prier d'aller l'attendre dans son cabinet après le spectacle, et me fit dire que j'y trouverais les papiers nécessaires au travail dont nous étions convenus. [Le ma-

réchal l'avait chargée de distribuer la feuille des gratifications, parce qu'elle *connaissait mieux que lui ceux qui en méritaient.*] Arrivent la duchesse de Grammont, conduite par le maréchal de Richelieu; le duc de Choiseul, donnant la main à la duchesse de Lauraguais, et le duc de Gontaut à la comtesse d'Egmont. La duchesse de Grammont dit en passant: *Ah! vous voilà, Mlle Clairon.* [Le son de cette voix fit sur Mlle Hippolyte le même effet que les sourcils de Jupiter, lorsqu'il faisait trembler les pôles; elle est prête à s'évanouir, *il lui prend un mal de tête affreux.*]

« Après le spectacle, nous nous rendîmes dans le cabinet du maréchal par un escalier dérobé.... Il y avait du monde dans le salon contre lequel nous étions. Je trouvai sur le bureau les papiers dont j'avais besoin, et je me mis à travailler; *mais la plume m'échappa des mains, la terrible voix se fit entendre : je crus que le tonnerre tombait sur ma tête;* mais à force de prêter l'oreille à ce qui se disait, j'entendis des choses très spirituelles, très obligeantes, avec les mêmes sons qui m'avaient effrayée. Je me rassurai, et bénis Dieu de n'avoir pas cette voix-là.

« M'impatientant de ce que la séance ne finissait pas, j'allais de temps en temps regarder à la porte si on ne s'en allait point. Madame de Grammont dit au maréchal : Il y a du monde dans votre cabinet. — C'est Mlle Clairon ; je l'ai priée d'arrêter l'état des gratifications. — Je serais bien aise de la voir. Le maréchal vint la prendre par la main, et la mena dans le salon, où elle trouve aussi la duchesse de Lauraguais et le duc de Gontaut, qui se lèvent pour la saluer. »

Ici commence la grande scène, le dialogue entre tous ces brillans acteurs. On se doute bien que la conversation débute par des louanges.

Cela était juste et bienséant. La duchesse de Grammont trouve que Mlle Clairon est toujours sublime dans Corneille ; elle a vu *Cinna* trois fois de suite. C'est une chose étonnante que votre diction dans cette pièce, surtout.... *Tout beau!* [En s'adressant à la duchesse de Lauraguais.] Madame la duchesse, l'avez-vous entendue? — Non, je n'ai point eu ce bonheur-là. — Allez la voir, vous en serez dans l'enchantement, de ce *tout beau* surtout ; il est étonnant. — Le duc de Gontaut prend la pa-

role, et s'extasie aussi sur le *tout beau :* il en a été vivement frappé. C'est un vieux mot, reprend la duchesse, qu'on n'oserait pas employer aujourd'hui, qui certainement ne fut jamais digne de la tragédie, et qu'elle rend si noble, si imposant, qu'on ne croit pas possible de lui en substituer un autre.

Tout cela ne ressemble pas mal à la scène du fameux *quoi qu'on die.* Voici le bouquet. Le maréchal termine l'éloge par ces paroles : Mlle Clairon est certainement la plus grande actrice qui ait encore paru. J'ai vu les Duclos, les Desmares, la fameuse Lecouvreur; elle est au-dessus de toutes.

Dumesnil était sans doute comprise dans la capilotade. *Bravo,* néanmoins, le trait est assez bien amené.

(Madame de Grammont) : Pourquoi êtes-vous en noir? — Je suis en deuil d'une cousine. (Le maréchal rit). — Pourquoi riez-vous? — De la pauvre créature qu'elle tue. — Comment donc? — Elle n'a que cette seule robe-là. — Elle a la plus belle garde-robe du monde, à ce qu'on m'a dit. (Mlle Clairon) : Pour suffire à tout ce que le théâtre demande, madame, il m'a fallu vendre tout ce dont je

pouvais me passer en ville. — Pourquoi cela? est-ce qu'elle n'a pas sa part? — Pardonnez-moi; j'ai ma part; mais deux mille écus qu'elle rapporte, bon an, mal an, sans aucune espèce de grâce de la cour, suffisent à peine *aux besoins de première nécessité;* et puisque la *légèreté* de M. le maréchal m'y oblige*, je lui ferai la honte d'avouer que je suis dans le besoin. (Madame de Grammont) : M. le maréchal, c'est affreux. — *C'est sa faute, madame, ce n'est pas la mienne. Pourquoi refuse-t-elle de faire comme les autres? Elle pourrait rouler sur l'or; mais on ne veut qu'un sentiment délicat et pur. C'est de l'amour, de la constance, des procédés de l'autre monde! On refuse toutes les offres avantageuses, et l'on meurt de faim avec Céladon.*

J'espère bien que qui que ce soit, pour peu qu'il ait de tradition de l'ancien monde, ne croira que le plus poli des courtisans ait tenu des propos de cette grossièreté-là devant des femmes comme celles à qui il parlait : le style

---

* *Légèreté* me paraît fort; elle doit vous paraître chère, Mlle Hippolyte; car sans cette *légèreté,* il n'y avait point de drame.

de la réplique, dans la bouche du plus sémillant de tous les persiffleurs, est en outre celui d'une appareilleuse. *Pourquoi refuse-t-elle de faire comme les autres?...* Rouler sur l'or.... Cette charge est digne de celle que l'auteur vient de se permettre, en donnant à madame de Grammont la voix d'un ogre pour minauder; mais elle n'est pas d'un aussi bon ton. Choisir surtout le maréchal de Richelieu pour lui faire tenir un langage aussi trivial que peu circonspect, c'est l'excès de l'inconvenance. Son style, dans la conversation, était des plus brillans par la légèreté, les grâces, les bienséances : quoiqu'il écrivît assez mal, il se montrait, dans la familiarité de l'entretien, surtout avec les femmes, toujours presque aussi saillant, mais sans aucun fiel, que le Cléon du *Méchant*. Mlle Hyppolyte nous permettra donc de croire que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve.

Le commencement de la réplique de Mlle Clairon, quoiqu'elle nous avertisse qu'elle n'a parlé qu'après un repos, un examen, n'est pas plus vraisemblable : *Puisque vous avez souffert, mesdames, une sortie si peu digne de vos oreilles.....* [Elle avait bien raison.]

Cette tournure collective aurait été un peu familière ; et rappeler elle-même la proposition d'un marché digne d'un plénipotentiaire de Mme Gourdan, était encore pis : mais il fallait en venir au grand couplet. La demoiselle y dépose la détresse des comédiens malgré leurs talens ; qu'il y a parmi eux des femmes âgées et des hommes *à qui l'on ne peut pas proposer l'honnête ressource de se faire entretenir.* [Si l'on songe à la dissonance de ces propos avec le lieu de la scène et le rang des personnages, on ne concevra pas comment une femme d'esprit, une actrice, a pu commettre de pareilles fautes dans la contexture de cette scène ; la soif de jouer en aussi bonne compagnie le rôle héroïque l'égare. Elle a tout disposé pour que les détails du dénoûment tournent à sa gloire, comme on va le voir : les moyens lui sont égaux.] Venez au moins, continua-t-elle, au secours de ceux-là [de ceux qui ne peuvent pas se faire entretenir.] Je viens vous donner un bon exemple à suivre. *Vous m'avez chargée de fixer le montant des gratifications : daignez jeter les yeux sur cet état : vous y trouverez mon nom effacé, et les cent pistoles que j'ai*

coutume de recevoir, réparties sur tous les autres. Le sacrifice de cent pistoles, lorsqu'elle est toute nue ! Et ses camarades ne tombaient pas à ses pieds ! et elle n'a pas encore des statues dans les foyers ! Ce grand couplet n'est interrompu que par une exclamation du maréchal : C'est une Bélise !.... La demoiselle s'y loue, pendant quatre pages, avec une effusion, une exhubérance qui étonne de plus en plus, quoique le lecteur dût y être accoutumé. Les duchesses sont aux anges : elles écoutent comme *l'innocent Danchet* : elles grondent le maréchal ; elles ne trouvent rien à répondre à ce que dit Mlle Clairon. Mme de Grammont l'arrête une minute, pour lui reprocher *qu'elle est trop fière. — Mon frère m'a dit qu'il vous avait offert des secours, et que vous les aviez refusés*. Pourquoi cela ? Blanche, baissant les yeux, avoue à Mme de Grammont, à qui elle dit, entre autres gentillesses, que le duc de Choiseul *est roi de France en second ;* elle lui avoue, dis-je, avec une modeste rougeur, que le duc son frère a tant d'esprit, tant d'amabilité, *tant de naissance*, tant de grâces, et qu'elle est si sensible, que si elle joignait le devoir de la reconnaissance *à tous les senti-*

mens qu'il lui inspire, il se pourrait que cela la menât trop loin. [Et Valbelle? Et Valbelle?] Elle continue; *vous ne désapprouverez pas sans doute que j'évite ce danger;* et pour prouver à la duchesse qu'elle n'est fière que par un excès de vertu, *je n'ai point de robe,* lui dit-elle, *daignez m'en donner une, et je m'honorerai de la porter.*

La duchesse, attendrie, n'y tient plus..... Elle serre Mlle Clairon dans ses bras..... Vous en aurez une demain.... *Vous êtes charmante! vous êtes charmante! Elle la remercie des doux momens qu'elle vient de lui faire passer,* et lui fait promettre de ne jamais aller à Versailles sans la voir. Mlle Clairon en donne sa parole : la compagnie s'écoule : elle va rejoindre sa camarade délaissée, et pour la consoler,

> Elle laissa tomber de son char de victoire,
> Sur son front jeune encore, un rayon de sa gloire.

Cet article a quelque chose de rare; c'est que malgré la dignité du lieu de la scène, des personnages, et quelquefois du style, il est presque aussi bouffon que celui du baptême. *

---

* Nous saisissons cette occasion de dire un mot du

DE L'EXPLICATION AVEC S. A. S. MADAME LA MARGRAVE, DEMANDÉE PAR MOI.

QUAND on connaît les cours d'Allemagne, il est impossible de croire à ce dialogue entre la princesse et Mlle Clairon. Le fond peut en être vrai; mais presque toute la diction dramatique de celle-ci est composée dans la paix du cabinet, toujours pour servir de matériaux

célèbre maréchal de Richelieu, si fêté, si loué, si diffamé, si ridiculisé, surtout par l'acrimonieux d'Alembert. Ce n'était pas un homme ordinaire que celui qui, pendant le cours d'une longue vie, n'a jamais échoué dans aucune négociation, ni dans aucune entreprise militaire; quoique dans plusieurs il ait eu à combattre la cour même, qui ne l'en chargeait que pour le perdre. Ce n'était pas un homme ordinaire, qu'un grand seigneur, le plus aimable, le plus couru, le plus séducteur des courtisans, dont la vie n'était qu'un cours de prospérités de tous les genres, et qui cherchait sans cesse toutes les occasions de s'arracher à tant de délices, pour aller négocier ou combattre. La pièce du *Lovelace français*, où il est représenté comme un scélérat, est une charge et une imposture d'autant plus condamnable, que Richelieu n'était point un méchant homme.

à l'apothéose de Mlle Hippolyte, que rien ne peut assouvir, et qui veut être déifiée de son vivant, ce qu'on n'accordait aux empereurs romains qu'après leur mort. La preuve que ce dialogue est à peu près une fiction, c'est que la margrave, traitée par Mlle Hippolyte comme une petite fille que sa *bonne* régente et gourmande, et avec beaucoup moins de ménagemens qu'une reine-mère et régnante n'en emploierait avec sa bru, n'a pas fait chasser ignominieusement la correctrice. Mlle Clairon dit audacieusement dans ce dialogue, *qu'elle n'est point la maîtresse du margrave.* Nous savons de très bonne part qu'effectivement, à cette époque, elle ne lui faisait plus aucune impression, quoique Mlle Hippolyte se donnât toutes sortes de mouvemens pour réveiller la faveur, pour stimuler les bonnes grâces du prince. Nous taisons même, à cet égard, quelques anecdotes curieuses et fort récréatives que nous nous réservons *in petto.* Elle eut beau s'agiter, le margrave finit par la faire *éconduire de ses états* [c'est l'expression de Mlle Hippolyte] pour plaire à madame Ca.... et à madame Ku.... Mlle Clairon, furieuse, prend son diadème et la plume pour

laver la tête au margrave, et lui écrit dans un noble emportement :

« Votre passion effrénée pour une femme que malheureusement *vous seul* ne connaissez pas, le bouleversement de vos plans et de ma destinée, votre insouciance sur l'opinion publique, la licence de vos nouvelles mœurs, votre manque de respect pour votre âge et pour votre dignité, m'ont obligée de ne plus voir en vous qu'une âme vicieuse qui cessait de se contraindre. » [C'est Néron qui échappe à Sénèque.]

Pour ménager la réputation du margrave, Mlle Hippolyte *a permis de croire qu'elle ne le désapprouvait pas*. [Que de bontés inutiles!] Elle lui reproche les procédés les plus affreux envers elle, qui n'avait d'autres prétentions, d'autres sentimens que ceux de la *plus tendre des mères* et la plus solide des amies. Elle termine cette foudroyante lettre, dont madame Ca.... et madame Ku.... se seront avisées de bien rire, selon l'usage, par une éruption vraiment philosophique : *Je ne suis rien, monseigneur, j'en suis toujours convenue sans honte et sans regret; mais mon âme est quelque chose, et jusqu'à mon dernier soupir je*

vous obligerai du moins à l'estimer. Adieu.... adieu pour jamais.

Il faut le dire, Mlle Clairon était réellement intéressante et à plaindre dans cette circonstance. Nous n'ignorons pas, et nous pourrions faire voir, que *ce gracieux* souverain, à l'exemple de tous ses pareils, abusait de sa force, quoiqu'il eût les torts les plus graves envers elle. Mais aussi, *que diable allait-elle faire dans cette galère*, au lieu de terminer paisiblement et bourgeoisement sa glorieuse carrière dans Paris ou aux environs, comme notre excellente Dumesnil?

Après cette lettre au margrave, on lit dans les *Mémoires* de Mlle Clairon un charmant petit dialogue entre elle, une jeune femme et un mari jaloux, sur les dangers de la coquetterie. Elle aurait dû se *garder de montrer aux gens* les deux chansons qui suivent cet article, qui peuvent être supportables dans la société par le mérite de l'à-propos, mais qui ne sont point assez saillantes pour supporter le grand jour.

DE L'ARTICLE INTITULÉ : *Réflexions sur les mariages d'inclination*, ou *pourquoi j'ai refusé de me marier*.

Mlle Clairon examine d'abord dans quatre pages de lieux communs, *sur quoi se fondent les sentimens impétueux* dont les hommes se laissent aveugler lorsqu'ils veulent contracter d'autres mariages que des mariages de convenance. Elle n'aperçoit que quatre motifs de cet aveuglement : la beauté, la vertu qui résiste, la fortune qui tente un homme qui n'en a point, les séductions de l'esprit, des grâces et des talens. La beauté passe bien vite : la vertu ? *est-elle réelle et pure ?* nous *sommes bien trompeuses !* [Mademoiselle n'y croit guère.] Les richesses ? [Ici l'article prend la tournure et le ton d'un prône.] *Si on ne les doit pas à sa famille, d'où viennent-elles ?* Les femmes d'un rang inférieur et nées pauvres, n'ont de ressource que par le travail, les talens et les vices : l'ouvrière peut à peine se tirer de la misère. [Les émolumens des plus grands talens étaient, du temps de Mlle Hippolyte, au-dessous du nécessaire de leur état.]

« C'est donc du vice seul que ces richesses peuvent provenir, et ce vice.... Non.... je ne veux point essayer de le peindre ; l'horreur qu'il m'inspire ferait tomber la plume de mes mains. » [Ce que c'est que les transports de la vertu ! Substituez le mot de crime à celui de *vice*, et vous verrez qu'on pourra se servir de la même phrase pour peindre les remords d'un parricide. Cette hyperbole serait le comble de l'extravagance, si on ne la pardonnait à l'amour dévorant, au saint enthousiasme de la vertu. Ce qui m'étonne, c'est que, d'après cette prodigieuse irritabilité, lorsqu'il s'agit du vice, Mlle Clairon ne se soit pas évanouie devant Mme de Grammont et Mme de Lauraguais, quand le maréchal de Richelieu lui conseilla si décemment de se faire entretenir.]

Après avoir jeté un coup d'œil d'indignation sur les funestes résultats dans les familles, de ce vice *qu'elle ne saurait voir,* Mlle Hippolyte ressent un nouvel accès d'horreur; mais elle trouve tout à coup un calmant dans le détail aimable de ses perfections. C'est un tableau si rare, si consolant, si honorable pour l'humanité, que nous nous ferions un reproche de le dérober au lecteur.

« Il m'est permis de croire que peu de femmes possèdent plus de moyens que je n'en avois pour établir son empire [celui de la séduction]; aux dons flatteurs dont la nature peut parer une femme, elle avait réuni pour moi la force, le courage, et le cœur d'un galant homme. Tous mes engagemens m'étaient sacrés, tous mes devoirs m'étaient chers. Un caractère aussi fier que sensible ne me laissait envisager de gloire et de biens que dans le succès de mes travaux, et de bonheur que dans l'amour. Obligée de méditer sans relâche sur tous les grands personnages de l'antiquité, sur leurs vertus, sur leurs faiblesses, il fallait nécessairement que mon âme s'élevât, et que mon cœur s'attendrît. La variété de mes parures, celle de toutes les passions que j'avais à peindre, remplissaient journellement ce goût frivole de ma nation pour la nouveauté. Les applaudissemens que je recevais justifiaient les hommages qui m'étaient rendus. Ma société n'était composée que de gens de lettres aussi éclairés que sages, et de gens du monde de même irréprochables; tout ce qui pouvait me faire suspecter d'ambition, de légèreté, d'intérêt,

était scrupuleusement éconduit. Il était donc *flatteur* d'en être [de sa société]. Des femmes de la première distinction daignaient mêler des égards, une amitié réelle, de la confiance même pour ma personne, à la protection qu'elles accordaient à mes talens. Mes supérieurs et les ministres n'ont jamais refusé de me recevoir, de m'entendre, et de m'accorder ce que je demandais. Ma célébrité avait franchi les bornes de ma patrie. Quel cœur sauvage ou glacé n'eût pas mis son bonheur à me plaire? * »

Le lecteur va croire peut-être que notre admiration est à son comble; il serait dans l'erreur de le penser. A tant de charmes, à tant de qualités, à tant de vertus, Mlle Hippolyte ajoute l'action sublime de refuser qua-

---

* Mlle Hippolyte, vous vous êtes appliquée fort héroïquement le *moi* de Médée : je puis vous assurer que beaucoup de cœurs, ni sauvages ni glacés, auraient fait la même réponse à la question par laquelle vous terminez ce couplet. Est-ce qu'avec votre philosophie vous ne pourriez pas mourir contente, sans persuader à vos successeurs que vous auriez nécessairement embrasé, incendié tout ce qui n'était ni glacé ni sauvage?

tre mariages ; les trois premiers, *parce qu'elle n'aimait pas*, et le quatrième, *parce qu'elle aimait véritablement*. Ce que son cœur a rendu de combats [pour résister aux sollicitations de mariage du comte de Valbelle] ne peut *être apprécié que par moi*, continue-t-elle ; je leur dois sans doute une grande partie des maux que j'ai éprouvés ; mais qu'importe ces maux, *qu'importe la vie même? je n'ai point de reproche à me faire*. A laquelle de tant d'héroïnes que cette illustre demoiselle a jouées, nous le demandons au lecteur le plus difficile, ne peut-elle pas être comparée avec l'espoir d'emporter la palme? Deux petites taches (tant il est vrai que l'espèce humaine ne saurait en être exempte dans ses plus beaux momens) viennent corrompre ici notre excessive satisfaction, et nous en sommes vraiment affectés.

Le comte de Valbelle sollicite *treize ans*, avec une constance digne des bords du Lignon, Mlle Hippolyte de devenir la comtesse de Valbelle. Selon les préjugés reçus, il se déshonorait très complétement par ce mariage. Mlle Hippolyte, dont la délicatesse surpasse, comme on a pu s'en apercevoir dans

le cours de cet ouvrage, celle des bergères les plus renommées sur les rives du même fleuve, au lieu de cacher l'opiniâtre faiblesse de son amant, fait une lettre exprès pour divulguer et consacrer sa honte [je dis sa honte, car elle a déclaré qu'elle n'a point voulu l'épouser pour ne pas le compromettre]; et en imprimant cette lettre, elle l'écrase pour jouer le beau rôle. Ce n'est pas tout; après nous avoir peint du pinceau de *Shakespeare*, l'horreur que lui inspire un vice dont la seule idée *lui fait tomber la plume des mains*, elle accuse son amant de ce même vice; elle apprend à la postérité la plus reculée, *que pour satisfaire à ses besoins et à ses goûts, elle a vendu tout ce qu'elle avait d'inutile*; et cependant elle s'est écriée dans l'article précédent : *Comment est-il possible qu'il existe des âmes assez basses pour vouloir en partager le honteux salaire!* Le comte de Valbelle eût-il fait autre chose en acceptant une partie des richesses très honnêtement acquises, sans doute, par Mlle Clairon?

Ces deux réflexions attristent. Quant à la dernière, Mlle Hippolyte ne saurait excuser son bien-aimé en disant : « Tout n'est-il pas

commun entre nous? » car il n'y a personne qui n'ait le droit d'en dire autant. N'y aurait-il pas ici quelque erreur dans le texte, ou la demoiselle, possédée de cette douce idée de tout sacrifier à ce qu'on aime, n'aurait-elle pas pris l'intention pour le fait? Le comte de Valbelle était fier!

« Dans le moment le plus pressant de nos besoins, continue Mlle Hippolyte, je fis la connaissance de madame de Galitzin, princesse russe, *par un de ces hasards que rien ne peut expliquer*. Cette dame se passionna si vivement pour moi, qu'elle ne pouvait passer deux heures sans me voir ou sans m'écrire. » [Quelle fureur dans une femme née sous la zone glaciale!] Ce prodige était réservé à Mlle Clairon, qui finit, comme on peut le croire, par rejeter toutes les offres de cette brûlante princesse, *malgré les plus pressans besoins*.

Bientôt l'impératrice de Russie fait proposer à Mlle Hippolyte quarante mille francs d'appointemens, une maison, un carrosse, une table. Si le comte veut l'épouser et la suivre, il aura le même grade qu'il avait en France, et les émolumens nécessaires pour se soutenir. Le comte accepte tout, *et l'idée qu'il*

me devrait son avancement et sa fortune, dit Mlle Hippolyte, *me séduisit* moi-même quelques instans; mais revenue de son premier transport, elle s'enferme, se parle à elle-même, fait deux pages de réflexions plus héroïques les unes que les autres, et termine ainsi cet article intéressant, qui laisse à la postérité le modèle de toutes les qualités et de toutes les vertus que l'imagination la plus féconde puisse rassembler sur une créature humaine :

Tout fut dit; mon illusion disparut : je restai fille, pauvre; je ne partis pas : mais en sacrifiant au devoir mon amour, ma fortune et ma vanité, en acquérant les moyens de m'estimer moi-même, j'ai sûrement plus gagné que perdu.

DE LA LETTRE A MADAME DE ***.

Mlle Hippolyte, en écrivant à la fille *du sublime Diderot*, ne pouvait guère se dispenser de commencer sa lettre par l'interjection O... *O vous, que j'aime avec toute l'effervescence du bel âge..... avant de sortir de la vie, je voudrais savoir ce que c'est que le bonheur : non que je le prétende pour moi; mais je mourrais*

consolée si je pouvais m'assurer qu'il peut se répandre sur les humains.

La savante antiquité, poursuit-elle, *ne dit rien du bonheur; c'est convenir, ce me semble, qu'elle ne le connaissait pas....*

Au contraire, presque tous les poètes, sans en excepter les plus licencieux, et presque tous les philosophes se réunissent pour le faire consister dans la vertu.

Est-ce donc à elle à le chercher? *Elle doit être, malgré son âge et ses infirmités*, la plus heureuse des femmes.

Mlle Hippolyte ne nous paraît pas forte sur cette matière : il nous semble qu'elle entend par le bonheur ce qui n'en est que l'ombre, et qu'elle voudrait le chercher partout où il n'est pas. Nous lui conseillons de lire, à ce sujet, *les Consolations de la philosophie*, par Boëce. Il est impossible de pousser le charme de la persuasion plus loin sur la question du vrai bonheur. *

---

* Ce sublime et touchant ouvrage n'avait jamais été égalé avant le livre intitulé *les Mœurs*, par Toussaint, qui est, nous osons le dire, une des plus belles productions de l'esprit humain. Nous invitons les gens

Cet article à grandes prétentions finit par des phrases mystiques, dans lesquelles Mlle Hippolyte divinise Diderot : elle en parle comme d'un grand-prêtre de Delphes, comme d'un mortel initié dans les secrets de la Providence, qui savait celui du vrai bonheur, qui nous l'aurait appris *si nos vices ne l'avaient rebuté, et qui peut-être n'a voulu communiquer ce bien suprême qu'à des êtres plus dignes d'en jouir.*

---

de lettres d'un certain âge à relire ce chef-d'œuvre, et nous ne craignons pas d'assurer que leur opinion sera conforme à la nôtre.

Un des plus grands philosophes modernes, quoiqu'il soit peu connu, a dit, dans un ouvrage intitulé *Réflexions diverses du chevalier de Bruix :* « Si l'on connaissait tout le charme de la vertu, on ne s'en éloignerait que par démence. » Il a traité aussi la question du vrai bonheur, dans un opuscule intitulé *les Chapitres,* dont les morceaux épars n'ont pas été réunis. L'indifférence de cet écrivain pour la renommée, et son extrême paresse, ont presque éteint sa mémoire, que ses amis vont faire revivre en publiant une édition complète de ses œuvres. Tel qui n'a jamais entendu prononcer son nom, sera bien surpris de voir que l'auteur eût été un des hommes les plus célèbres du siècle, s'il l'avait voulu. — Il était oncle du ministre de la marine de ce nom.

Nous ne nous arrêterons pas sur une lettre au margrave, que la demoiselle crut devoir écrire à ce prince, quoiqu'elle lui eût dit un éternel adieu. Il s'agissait de lui donner des conseils politiques. Elle surmonte son ressentiment pour lui dicter un plan de conduite.

DE L'ARTICLE INTITULÉ *Conseils à ma jeune amie.*

Ces conseils commencent par un acte de contrition à Dieu, dans lequel Mlle Hippolyte ne peut pas s'empêcher de se louer. Jamais on n'a vu une telle soif de louanges. On se rappelle, en lisant ce commencement d'article, la prière d'un évêque de Noyon, du nom de Clermont-Tonnerre : *Mon Dieu, ayez pitié de ma grandeur.*

On lit ensuite, si l'on peut, des lieux communs sur les sociétés, le véritable amour, la dépravation des mœurs, l'éducation des deux sexes, les liaisons dangereuses, et les précautions à prendre pour ne pas compromettre sa réputation.

Mlle Hippolyte persiste dans son système de ne croire à la vertu que *par bénéfice d'inven-*

taire, pour me servir de l'expression de La Fontaine ; elle n'a rencontré, *pour sa part*, que six femmes honnêtes ; c'est trois de plus que Boileau. Il s'étonnerait que Mlle Clairon en eût rencontré six, et peut-être sans se compter. Mme de Lambert, dans ses *Conseils*, ne s'est pas permis d'apprendre à sa fille qu'on pouvait se faire pardonner une faiblesse. Mlle Clairon, qui a un besoin plus urgent d'indulgence, ne fait pas difficulté d'assurer à sa jeune amie, qu'une faiblesse peut se pardonner ; elle n'ose cependant pas aller au-delà d'une.

On est tout étonné de voir succéder à ces conseils une sortie contre les premiers excès de la révolution, le début du prince de Lambesc, l'incendie des châteaux, etc.

Nous voici à l'article essentiel, parce qu'il nous donnera la mesure de la sensibilité naturelle de Mlle Clairon.

« Si j'avais eu des enfans, dit-elle, je me serais peu souciée qu'ils chantassent à livre ouvert. Former leur oreille et leur goût, connaître l'étendue de leur voix, leur faire sentir l'*horreur* des dissonances, et le charme de la mélodie, [et pourquoi non celui de l'har-

monie, qui est bien un autre charme?] les mettre en état d'apprendre seuls un petit air, est tout ce que j'aurais voulu.

« La harpe est un instrument précieux entre les mains d'une femme qui a de la voix et de la grâce; mais il peut occasionner des défectuosités dans la taille; il fatigue les poumons et casse la voix.

« Le clavecin et le piano me semblent pouvoir être *agréables* et quelquefois utiles. [*Agréables!* un piano est le théâtre de l'harmonie.] J'en aurais fait pousser l'étude au point d'en sentir, d'en apprécier les difficultés; mais je n'aurais pas voulu qu'on cherchât à les surmonter. Jouer avec facilité de jolis riens, se mettre en état de s'occuper, *de se distraire,* de s'arracher à quelque préoccupation, est assez pour les gens du monde. Il ne faut épuiser ni le temps, ni la mémoire, ni les heureuses dispositions des enfans à des talens dont à toute rigueur ils peuvent se passer. »

Il faut avoir de l'orgeat dans les veines et toute sa chaleur dans la tête, pour parler de la musique avec ce flegme-là, quand on est musicienne. Heureusement que ces conseils à la glace ne peuvent pas faire plus d'impres-

sion sur une âme harmonique, que ceux par lesquels on aurait prétendu persuader à Racine et à Voltaire, dans leur jeunesse, de se borner à faire de jolis couplets. Je prie d'abord le lecteur pour qui l'affection musicale est un sens inconnu, si je puis m'exprimer ainsi, d'observer qu'on peut être, non pas musicien, mais grand lecteur de musique [ce qu'on appelle en jargon du métier, un *croque-notes*], et être encore plus obtus pour ce bel art, que tel qui ne saurait pas solfier la gamme; comme on peut être très sensible à la bonne musique et très connaisseur, quoiqu'on soit un faible lecteur. Un homme peut savoir bien lire à haute voix, et sentir beaucoup moins ce qu'il lit qu'un lecteur médiocre. [Camille Desmoulins lisait fort mal.]

Je vous prends sur le fait, Mlle Hippolyte. Vous étiez musicienne, et vous donnez de ces conseils-là! Je vois que vous lisiez et que vous entonniez très bien des notes. Si vous aviez eu la tête et le cœur organiques, avec votre belle voix, vous n'auriez pas quitté l'Opéra. Vous voulez que les enfans de votre jeune amie *sachent jouer avec facilité de petits airs pour se distraire?* Ah! si Dieu leur a fait le beau pré-

sent de la corde sensible, d'une âme pénétrable aux transports de l'harmonie, conseillez-leur bien plutôt de s'abandonner à tout le charme de la musique, de sonder la profondeur délicieuse du plus brûlant de tous les arts, de celui qui fait tout oublier, qui console de tout, qui calme les impressions les plus douloureuses et les plus déchirantes, qui inspire des transports quelquefois au-dessus des forces humaines, s'ils étaient prolongés, du seul qui puisse donner aux cœurs ouverts aux douces fureurs de l'harmonie l'idée des jouissances ineffables auxquelles nous sommes peut-être destinés dans des sphères plus fortunées que ce globe de boue et de sang; et vous feriez votre possible pour étouffer le germe précieux que cet enfant a le bonheur de renfermer dans son sein, au moment où il va se développer! Vous voudriez lui arracher ce sixième sens qui appartient encore plus au cœur qu'à l'ouïe, et qui peut faire les délices et la consolation de sa triste carrière! Une musicienne qui donne de semblables conseils, n'a point reçu de la nature ce foyer intérieur de sensibilité, dont l'expression élève, attendrit, transporte et déchire l'âme,

comme la déclamation de notre immortelle Dumesnil.

Pourquoi la charmante Arnoult nous arrachait-elle plus de larmes en jouant Thélaïre, que vous n'en avez jamais fait verser dans tous vos rôles? parce qu'elle était douée du don du pathétique, parce qu'elle avait la tête et le cœur organiques. Comme elle était touchante au tombeau de Castor! Avec cette organisation-là, des traits nobles, les plus beaux yeux, le plus bel organe, des grâces, de la taille, on joue la tragédie sur le théâtre de l'Opéra : aussi la jouait-elle bien. *

Pourquoi, malgré ses jolies épigrammes, n'a-t-elle point eu d'ennemis? parce que née sensible, elle n'a jamais persécuté personne; parce qu'elle n'était ni haute, ni envieuse, ni intrigante, ni tracassière, ni haineuse, ni charlatan, ni ambitieuse, ni gonflée d'elle-même, ni consumée de la soif des louanges; parce qu'elle ne suffoquait pas d'orgueil, parce que la pédanterie, la pruderie ont toujours

* Dans son voyage à Paris, Garrik la nomma parmi les actrices auxquelles il donnait la préférence. (*Voyez* la note (19) à la fin du volume.)

été l'objet de ses sarcasmes; parce qu'elle n'a jamais prétendu être le phénix de tous les théâtres anciens ou modernes, passés, présens et à venir; parce qu'enfin, quoiqu'un homme de beaucoup d'esprit ait dit d'elle qu'elle était *un petit peloton de sentiment*, il ne lui est jamais venu dans l'esprit de vouloir être le *grand peloton* de toutes les perfections humaines. — Aussi a-t-elle toujours inspiré et inspire-t-elle encore un intérêt universel.

Puisqu'il s'agit de musique, nous nous permettrons une réflexion. Quelle peut être la raison pour laquelle presque tous les poètes, à commencer par Voltaire (car il n'y a qu'à le lire lorsqu'il parle de musique pour s'en assurer), sont privés *du sens musical?* Il y a pourtant des rapports entre la poésie et la musique. Pourquoi la plupart des poètes même qui font de beaux vers lyriques n'ont-ils ni la tête organique ni le *cœur musical,* si je puis m'exprimer ainsi? Je n'en ai jamais connu un seul qui entendît la langue de la musique, sur lequel l'harmonie fît une grande impression; tandis que des personnes qui ne connaissent pas le prix d'un beau vers sont très sensibles à la musique, et font même des accords sur

tous les tons, sans avoir aucune connaissance de cet art.

Dorat a voulu s'aviser comme les autres de parler musique dans son poëme *de la Déclamation*, qui est un ouvrage digne d'éloges, où l'on devrait supprimer tout ce qui regarde ce bel art. Ce poète aimable et brillant ne voyait dans les bouffons qui chantaient à l'Opéra, que des Pantalons et des Arlequins : il ne s'apercevait pas que ces Arlequins et ces Pantalons chantaient et exécutaient avec une rare perfection la plus délicieuse musique, comme la révolution musicale l'a démontré depuis à tout le monde. Dans sa privation absolue du *sens musical*, il suppose qu'Apollon (le dieu de l'harmonie) a fait mettre le feu à l'Opéra pour venger le goût, parce que les connaisseurs y préféraient les chefs-d'œuvre des maîtres d'Italie à un chant en général insupportable, dont la plupart des finales se composaient de ces deux harmonieuses voyelles *eu eu*. Il paraît fort satisfait d'entendre Apollon déguisé en berger, chantant dans *Églé*, dont l'auteur aime la musique par prédilection, ces jolies paroles :

Paisibles bois, vergers délicieux,

J'abandonne pour vous le séjour du tonnerre;
J'ai laissé mon rang dans les cieux;
Tous mes plaisirs sont sur la terre *eu eu*.

Il aimait mieux entendre beugler ces *eu eu* par Gélin, que d'écouter la musique de Pergolèse si délicieusement chantée. On ne conçoit pas une pareille *obtusion* : mais quand on a le malheur d'en être affligé, il faudrait au moins se taire : un aveugle qui disserterait sur le prisme ne serait pas plus ridicule, et plus on a d'esprit, plus on l'est.

Dans ce même article, Mlle Hippolyte s'emporte sérieusement contre les hommes. « Arrivés à l'âge de trente ans, dit-elle, *ils ont la sottise de nous constituer vieilles*. [Oh! non; mais vous êtes en effet plus tôt vieilles que nous ne sommes vieux, à cause de la délicatesse de votre organisation, à cause de l'enfantement, de vos infirmités, qui rendent *une honnête femme* si intéressante pour un homme sensible]; *ils osent*, continue-t-elle, *blâmer en nous ce qu'ils prétendent pour eux dans la plus dégoûtante caducité!* »

Prenez un homme de votre âge, mademoiselle, qui ait été doué des agrémens de son sexe comme vous l'avez été de ceux du vôtre;

et s'il jouit d'une bonne santé, vous verrez lequel des deux sera le plus dégoûtant. Avouez-le, la colère d'être vieille vous arrache cette apostrophe : calmez-vous, calmez-vous ; vous touchez au moment de rajeunir. En attendant, il est impossible que vous ne soyiez pas aussi persuadée que nous, qu'il y a plusieurs raisons physiques de la vieillesse anticipée des femmes. Les hommes blâment alors en vous ce qu'ils peuvent encore se permettre. La parure rajeunit un vieillard qui se porte bien, et vieillit encore davantage une femme. Il paraît aussi moins défait, moins accablé du poids des années, en raison de la force qu'il a de plus. Il semble d'ailleurs qu'une femme soit plus obligée d'être jeune, sa destination, *son métier* étant de plaire : l'homme n'y est pas si particulièrement tenu. On doit donc plus exiger de la femme, et son plus grand tort est de vieillir, de n'être plus propre à remplir cette destination, tandis que l'homme se montre encore sous des apparences moins repoussantes. M. de Saint-Valery, qu'on appelait le doyen des petits-maîtres (nous parlons de notre temps), et que Mlle Clairon a bien connu, n'était assurément ni dégoûtant ni ridicule.

Plusieurs autres vieillards très recherchés dans leur parure, comme le maréchal de Richelieu, le comte de Janssac, le marquis d'Hautefort, Moncrif, le maréchal de Brissac (quoique sa parure fût un peu bizarre), n'étaient pas non plus des personnages ridicules ou dégoûtans; et les plus belles femmes de Paris, telles que madame de Brionne, madame Caze, madame de Forcalquier, madame de l'Ilebonne, très parées, au même âge que ces vétérans de la galanterie, eussent été au moins du ridicule le plus excessif, parce que leur lot, comme nous l'avons dit, était de plaire, et qu'en conserver les prétentions après la perte des moyens, c'est réveiller nécessairement l'idée de la destination du beau sexe, et cette idée offre alors la plus dégoûtante de toutes les images. Nous avons vu un exemple de ce ridicule, dans la personne de Mlle Quinault, duchesse de Nevers, toujours parée comme une châsse, quoiqu'elle ne fût plus qu'une momie. On croyait voir de ces têtes de mort que les missionnaires montrent coiffées de fontanges couleur de rose, pour dégoûter de la parure les jeunes filles, qui tournent la tête avec horreur, et qui courent acheter des rubans.

Au reste, ces *conseils* sont des lieux communs épars dans tous les romans moraux; ils ne contiennent aucune idée nouvelle, et sont présentés, selon l'usage de Mlle Hippolyte, avec toutes les prétentions de la nouveauté. On doit pourtant lui savoir gré de ne pas avoir traité, dans cet article, celui de la pudeur.

Tels sont les *Mémoires* de cette actrice célèbre, de cette auguste *concubine* *; le mot

* Notre excessive circonspection nous oblige d'employer au lieu du mot de *courtisane*, celui de *concubine*, inusité partout ailleurs que dans les tribunaux et au confessionnal. La courtisane proprement dite est celle qui vit du produit de ses galanteries. Nous avons bien, dans les aveux de Mlle Clairon, la preuve légale *qu'elle a fait folie de son corps*, selon l'expression des jurisconsultes; mais nous n'avons pas acquis celle qu'elle ait *vécu de son corps*. Rappelons-nous qu'elle nous apprend elle-même sa première prostitution et plusieurs concubinages; c'est ce qu'elle nomme *ses fautes, dont on a tant exagéré le nombre*. Nous avons donc cru devoir, d'après les divers aveux de Mlle Hippolyte, et l'horreur que paraît lui inspirer la seule idée du salaire *qui lui fait tomber la plume des mains*, prendre une moyenne proportionnelle, et lui donner la qualification modeste de *concubine* dont les

doit être prononcé. Il ne faut pas que le vice usurpe adroitement l'intérêt et la considération qu'on porte à la vertu, ou à des faiblesses qui ne l'excluent pas, et qui sollicitent l'indulgence avec quelque espoir de succès, sans jamais pouvoir l'obtenir au tribunal des mœurs. Une femme peut être effrayée de cette perspective; sa tâche est dure à remplir sans doute :

Hoc decet, hoc leges, jusque pudorque jubent,

a dit le plus licencieux de tous les poètes : mais que de compensations! la nôtre est encore plus rude. Chaque sexe doit avoir la sienne.

Ce livre est surtout mal fait, en ce que ce qui devrait être le principal, n'y est que l'accessoire. Nous n'en connaissons pas un seul où l'auteur ait osé prendre le ton qui règne dans celui-ci. Il faut l'avoir lu pour croire qu'il existe un ouvrage où, depuis la première ligne

---

canons de l'Église se servaient à l'époque de ses beaux jours, lorsque les concubines ou demi-femmes (*semi-conjuges*) étaient permises aux laïques et aux ecclésiastiques, pourvu que les cordeliers et les carmes même n'en eussent qu'une à la fois. C'est avec grand plaisir que nous prenons ce juste tempérament envers l'illustre *demi-femme* Clairon.

jusqu'à la dernière, il ne s'agit, dans le fond, que du panégyrique de l'écrivain. La jactance y est portée à un tel excès, que si Mlle Clairon n'avait pas eu l'adresse de dire elle-même quelques mots sur ce qu'elle nomme ses fautes, ses erreurs, sur ce qui s'appelle, en toute autre langue que celle de l'amour-propre, son libertinage, on aurait pu croire, tant son apothéose et son ton despotiquement dogmatique prêtent à la raillerie, qu'elle provoquait elle-même la censure; elle aurait semblé dire :

..... Auteurs à qui Catulle
De badiner transmit l'invention,
Par charité rendez-moi ridicule
Pour rétablir ma réputation.

Quoi qu'il en soit, si son ouvrage et ses systèmes sur son art ne paraissent pas dans l'ordre des choses naturelles, une raison impérieuse sollicite notre indulgence : Mlle Clairon est née avant terme. Sa naissance est le premier combat qu'elle a soutenu contre la nature, et son premier soupir fut une violation de ses lois.

FIN DES MÉMOIRES DE Mlle DUMESNIL.

NOTES.

(1) *Page 47.*

Grandval, mort à Paris le 24 septembre 1784, débuta le 19 novembre 1729, dans la tragédie d'*Andronic :* il était âgé de dix-huit ans. Il joua, jusqu'à la retraite de Dufresne, les jeunes premiers et seconds rôles dans le tragique, les seconds rôles d'amoureux et de petits-maîtres dans le comique, avec toutes les grâces et la politesse dont on se piquait alors. A la retraite de Dufresne, il fut chargé, dans le comique, des rôles à grands caractères, tels que le Misanthrope, le Glorieux, le Complaisant, le comte d'Olban, l'Homme du jour, le Philosophe marié, le Métromane, le Méchant, etc., qu'il jouait avec une perfection qui a posé les bornes de l'art. Il remplissait aussi dans la tragédie les plus grands rôles, avec une intelligence, une chaleur, une noblesse, qui n'ont pas été surpassées même par Le Kain. Nous l'avons vu long-temps jouer avec ce sublime acteur les rôles de Manlius, Sertorius, Nicomède, Coucy, César dans *Rome sauvée*, Orbassan, etc. Selon l'opinion des connaisseurs de ce temps-là, il n'était égalé par personne, quant à la

partie de l'intelligence; et s'il n'avait pas eu un grasseyement un peu fort, auquel il fallait s'accoutumer, surtout dans le tragique, Grandval aurait été le modèle le plus parfait dans les deux genres. Nous ne pourrions exposer et fixer d'une manière utile, que dans un ouvrage exprès, les exemples qu'il donnait de la perfection de l'art jusque dans les plus petits détails. Une note est insuffisante pour faire connaître ce prodigieux acteur.

M[lle] Hippolyte a été éperdument amoureuse de lui, et c'est l'une de ses passions qui lui fait le plus d'honneur.

(2) *Page* 70.

Nous nous proposions de discuter ici un article des *Petites Affiches* qui regarde indirectement, mais très essentiellement, Le Kain, au sujet du *Philoctète* de La Harpe, superbe pièce, tout imitée qu'elle est, comme nous le ferons voir : mais cet examen nous mènerait un peu trop loin pour une note.

(3) *Page* 82.

On peut dire très joliment : Ma bonne, j'ai tant vu le soleil, et ne pas en savoir assez pour prononcer sur un grand ouvrage.

Ce trait est contre M[lle] Gaussin, qui jouait si délicieusement *l'Oracle.* M[lle] Clairon veut nous per-

suader qu'elle n'avait point assez d'intelligence pour juger d'une pièce, et que dans tous ses rôles *elle était Zaïre ou Lucinde*, *et Mlle Gaussin partout.* Nous avons connu cette charmante actrice, qui avait au contraire une intelligence très fine. Elle aurait joué Blanche avec bien plus de naturel que Mlle Hippolyte : elle jouait surtout Zaïre, Alzire, Bérénice, Mariamne, Andromaque, avec une supériorité, un charme qu'il eût été impossible à Mlle Clairon d'atteindre : elle prononçait très savamment dans le rôle d'Alzire toutes les nuances du caractère d'une femme née chez un peuple qui vient de sortir des mains de la nature, et que la civilisation n'a pas encore égaré. Elle était de la plus grande beauté dans tous les rôles que je viens de citer, et toujours variée comme elle devait l'être. Nous n'avons pas oublié sans doute avec quel succès Mlle Clairon jouait Cassandre dans *les Troyennes* de Châteaubrun, mais nous nous souvenons aussi avec quelle vérité, quel pathétique et quelle grandeur Mlle Gaussin y jouait le rôle d'Andromaque; comme elle était admirable, lorsque craignant qu'on ne découvrît son fils Astianax, caché dans les tombeaux, elle disait :

> Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?

Mlle Clairon n'a jamais pu jouer les rôles de Mlle Gaussin, qui avait le son de voix de l'Amour et

toutes les attitudes des Grâces : voilà la source de son injustice envers cette ravissante comédienne.

(4) *Page* 94.

Qu'est-ce que les jugemens des hommes? qu'est-ce que les réputations, lorsqu'il est certain que Fréron, si calomnié, était un des plus honnêtes hommes de Paris, le meilleur et le plus généreux des humains, le plus constamment aimable; qu'il avait la plus attrayante figure, qu'il était excellent fils, bon père, bon époux, bon frère, bon ami, et qu'il avait toutes les vertus sociales? Personne, sans aucune exception, n'a jamais eu plus de tact, plus de goût, plus de gaîté et plus de finesse : mais il faisait le dangereux métier de critique, et Voltaire surtout, à la honte du génie et des lettres, avait mis à la mode de ne répondre à la critique que par les calomnies les plus punissables et les injures les plus grossières. Cet homme ne trouve pas mon ouvrage divin; donc c'est un calomniateur, un fripon, un faussaire, un voleur, un galérien, un homme abominable au moral, et de la difformité la plus hideuse, etc. Telle a été la convaincante logique de la république des lettres pendant plus de cinquante ans. La moitié de l'Allemagne croyait, d'après la manière dont Voltaire et sa meute le traitaient impunément, que Fréron avait réellement été condamné aux galères. Il est douteux cependant que

le moral d'un seul de ses antagonistes fût aussi digne d'éloges que le sien. Parmi les railleries absurdes qu'on a faites sur ses talens, je n'en citerai qu'une. Les champions armés contre lui assuraient qu'il ne savait pas le grec. Nous l'avons vu plusieurs fois prendre un *Homère* grec, lorsqu'il voulait faire remarquer quelques beautés de ce grand poète, et le lire couramment en français.

(5) *Page* 100.

Il est triste d'observer que sous le régime républicain, la plupart des valets, si *drôlement* appelés autrefois des *officieux,* sont mille fois plus insolens que ceux de l'ancien régime, et que beaucoup de commis sont encore plus brutaux. On m'a assuré qu'un commis de la trésorerie a répondu à un vieillard qui se plaignait de ce qu'on le faisait revenir si souvent pour une misère lorsqu'il avait à peine de quoi vivre : — *Pourquoi vivez-vous?* Et à un autre vieillard qui portait les mêmes plaintes : Au bout du compte, citoyen, *sachez que vous n'êtes que le gardien de votre propriété.* Quel législateur que ce sublime et exécrable commis! Nous avons connu un ministre qui a répondu à un de mes amis, qui lui disait : J'ai exercé gratuitement plusieurs fonctions pendant la révolution; mes deux fils aînés ont été tués dans la même bataille; je n'ai pas de pain;

donnez-moi un petit emploi; il me reste sept enfans. — *Eh! que m'importe à moi* que vous ayez sept enfans? Cet honnête père de famille a été placé par le successeur de ce cannibale, qui a répondu depuis à un citoyen de ma connaissance qui lui disait : Si vous voyiez l'état de cette famille, vous frémiriez : — *Je ne frémis plus.* D'après quels exemples ces dignes citoyens sont-ils de cette férocité, de cette grossièreté, de cette insolence-là, tandis que le Directoire est monté sur le ton de la plus grande politesse? — Je ne nommerai point cet ex-ministre, parce qu'il m'a fait une injustice criante.

(6) *Page* 103.

Nous avons jugé à propos de supprimer cette note.

(7) *Page* 111.

Il abandonna le théâtre après le succès de cette pièce pour se jeter dans la carrière diplomatique, qu'il a parcourue avec la plus grande distinction, et dans laquelle il a rendu des services importans lorsqu'il occupait la place de commissaire de la marine de France à Amsterdam.

Un sujet bien digne de le remplacer a exercé depuis les mêmes fonctions dans cette capitale de la Hollande, après avoir été employé sur les côtes de Barbarie, où il mérita la confiance absolue de l'em-

pereur de Maroc. C'est M. Audibert-Caille, l'une des meilleures têtes de notre diplomatie.

(8) *Page* 111.

Louis XV avait témoigné l'envie de voir la pièce des *Grâces*, de Saint-Foix. Il est arrêté dans le répertoire de la Comédie Française, qu'on jouera à Versailles *Olympie* et *les Grâces*. Le roi prévient qu'il veut que le spectacle finisse à neuf heures, à cause du conseil. Mlle Clairon jouait Olympie. La Ferté, intendant des Menus de service, lui fait observer que le spectacle devant finir à neuf heures, et la pompe d'*Olympie* exigeant que les actrices qui jouaient dans *les Grâces* fussent du cortége de Mlle Clairon dans la première pièce, ces actrices, entre autres Mlle d'Oligny, ne pourraient, après la tragédie, changer de costume assez vite pour jouer dans *les Grâces*, ce qui retarderait la petite pièce : il propose à Olympie de se faire entourer par des filles des chœurs de l'Opéra, pour faciliter aux actrices de la Comédie Française les moyens d'être prêtes à jouer *les Grâces* après la tragédie. Mlle Clairon, se rengorgeant et levant la tête : — Si l'on change quelque chose à la pompe théâtrale d'*Olympie*, *je ne jouerai point* (et se retournant vers Mlle d'Oligny et ses compagnes) : et vous, mesdemoiselles, *je vous défends* de vous laisser remplacer. — *Le Menu :*

Êtes-vous folle? je vous dis que c'est le roi qui veut voir *les Grâces*, et qui ordonne que le spectacle soit fini à neuf heures. — Olympie, du ton le plus impérieux et en espaçant ses syllabes : — M.-de-La-Fer-té, je-vous-ré-pè-te-que-si-l'on-chan-ge-la-moin-dre-cho-se-à-la-pom-pe-thé-â-tra-le-d'*O-lym-pie*, *je-ne-joue-point.* — Elle était dans une telle colère, que le *Menu* épouvanté s'en alla sans lui rien répondre. Il est bon d'observer ici qu'elle détestait Saint-Foix. On joue *Olympie* : la petite pièce traîne en longueur. Louis XV s'impatiente; il tire sa montre; neuf heures sont sonnées; il se lève et sort en disant à haute voix : On m'avait promis *les Grâces*. Vous pensez bien que le bouillant Saint-Foix, qui était dans la salle, revint à Paris transporté de fureur. Le lendemain il saisit l'occasion d'une épître fort jolie, publiée à l'éloge de Mlle d'Oligny, pour écrire à Fréron. Celui-ci insère dans sa feuille la lettre de Saint-Foix sur cette épître et sur la scène de Versailles. Cette lettre finissait par ces mots : *Et j'aime encore mieux la franchise du vice que la morgue hypocrite de la dignité.* L'auguste Clairon frémit de colère; elle fait acheter un grand nombre d'estampes représentant Saint-Foix, qu'on venait de graver en même temps qu'on la gravait elle-même. Elle fait couper la tête à ces estampes, leur fait artistement substituer des têtes d'hyène, et les remet dans la circulation. Saint-Foix, irrité comme

le lion des complies, répand cette épigramme contre Mlle Clairon :

De la célèbre Frétillon
On a gravé, dit-on, le médaillon ;
Mais à quelque prix qu'on le donne,
Fût-il à douze sous, le donnât-on pour un,
Il ne sera jamais aussi commun
Que le fut jadis sa personne.

Je vous laisse à juger des fureurs d'Agrippine. A la même époque, il courait des couplets contre plusieurs acteurs et actrices de la Comédie Française. Parmi ces couplets, il y en avait deux contre la reine de Carthage.

Sur l'air : *Je suis Madelon Friquet.*

Je suis toujours Frétillon,
Et je ne rêve et je ne songe,
Je suis toujours Frétillon,
Et je ne rêve. . . . . .

C'est bien en vain que sur la scène
D'une Alzire ou d'une Chimène
Je porte le pompeux nom ;

Je suis toujours Frétillon,
Et je ne rêve et je ne songe, etc.

La demoiselle, écumant de rage, et soupçonnant Fréron, qui était l'ami de Saint-Foix, d'avoir trempé dans ces couplets, soulève tous ses protec-

teurs, tous ses bons amis, toutes les femmes de sa connaissance, et tourmente les ministres pour qu'ils fassent incarcérer Fréron, qui était alors père de famille, uniquement parce qu'il avait manqué de respect à Mlle Hippolyte de La Tude Clairon. La douce, l'ingénue, la candide Blanche fit un tel vacarme, qu'il fut mis en question si l'on arrêterait l'auteur de *l'Année littéraire* pour n'avoir point parlé d'elle avec assez de circonspection. On observera qu'au moment même où l'on voulait arrêter Fréron, parce qu'il avait très équitablement livré au ridicule la plus ridicule de toutes les comédiennes, la cour accordait la liberté au chevalier de Rességuier, lieutenant aux gardes françaises, ami de Fréron, enfermé au mont Saint-Michel pour avoir fait ces quatre vers contre madame de Pompadour :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson dans son palais, d'une arrogance extrême,
Étale aux yeux de tous, sans pudeur, sans effroi,
La dépouille du peuple et la honte du roi.

Les choses en un mot furent poussées avec un tel acharnement, que de peur que Mlle Clairon, à défaut de vengeance, ne fût enlevée au théâtre par un accès de rage, on allait arrêter Fréron, si le roi Stanislas, parrain d'un de ses enfans, n'avait pas fortement écrit à la reine de France, sa fille, qui

interposa sa protection, et qui enterra la reine de Carthage sous les débris de son trône.

(9) *Page* 112.

Nous saisissons avec empressement l'occasion de rendre justice à cet écrivain célèbre, si aimable, si gai, si véritablement comique, si touchant quand il a voulu l'être, si envié, si indignement calomnié. Jamais homme n'a plus gagné à être vu de près. Jamais homme n'a été plus bienfaisant sans éclat et sans jactance, et n'a mérité plus d'intérêt. Sans doute qu'il avait eu raison de faire mettre sur la porte de son jardin, dans lequel il est enterré, cette inscription qui a tant soulevé l'envie, les plaisans et les sots : *Le tombeau du bon homme.*

Les très inhumains humains sont assez déraisonnables ou assez méchans pour croire qu'il suffit que quelqu'un soit accablé de délations, pour qu'il soit au moins coupable de quelque délit. Telle est la tactique des calomniateurs de profession, qu'ils ne manquent jamais d'accumuler les inculpations les plus graves, dans la certitude où ils sont qu'il en restera toujours quelque chose de plus que la cicatrice, malgré le triomphe du calomnié. Il faut aussi compter parmi tant de pervers une autre engeance d'hommes bien maudite, qui entretiennent les plaies faites par les calomniateurs : ce sont ces

odieux et méprisables bouffons, qui diffament indistinctement tout le monde, même leurs bienfaiteurs, sans aucun motif, uniquement pour s'amuser et pour faire rire les autres. Cette exécrable espèce est très commune. C'est pourtant de ces infâmes autorités que les réputations se forment; c'est d'après elles que les hommes prononcent sur un de leurs semblables qu'ils ne connaissent point.

Vous êtes donc naturellement bien méchans, puisqu'au lieu de chercher la cause des diffamations dans la perversité humaine, vous aimez mieux croire les calomniateurs et les bouffons. Vous ne voulez seulement pas vous donner la peine de calculer que, sur dix mille individus, à peine y en a-t-il un de juste, et qu'il n'y a peut-être pas un *bon homme* parmi deux mille animaux de son espèce. Pour peu qu'on eût voulu réfléchir sur les imputations faites à Beaumarchais, lequel n'avait heureusement besoin que de sa plume pour exterminer ses lâches adversaires, on aurait aisément découvert le secret de la haine de ses calomniateurs. Il avait en effet tout ce qu'il fallait pour exciter et alimenter l'envie.

Beaumarchais a eu la plus brillante jeunesse; il était d'une belle figure, d'une taille avantageuse et bien prise; il savait mettre de la grâce dans ses mouvemens. Il avait contracté de très bonne heure les plus grandes liaisons. Jamais amateur n'a poussé

si loin les talens agréables ; heureux (car il faut l'être, et ce n'est pas une chimère que cette opinion-là), couru, fêté, la fortune lui a ri de bonne heure ; et bientôt la grande intelligence des affaires, qu'il alliait avec les lettres et tous les talens, lui procura beaucoup d'opulence. Écrivain charmant, possédant une manière d'écrire et de faire qui lui était exclusive, incapable d'abuser de son esprit pour attaquer ou offenser personne ; ne se permettant jamais, même dans la plus intime familiarité, le moindre trait mordant contre quelqu'un ; auteur de pièces respirant la gaîté française, et dans lesquelles lui seul a eu le courage de livrer les puissances de ce monde au ridicule et à la haine publique ; des drames remplis d'intérêt ajoutaient encore à sa gloire. Sur la fin de ses jours, il écrivait à une femme, il égayait un ami avec autant d'agrément et de fraîcheur qu'à l'âge de vingt ans ; sa mémoire était imperturbable, et il portait dans les affaires sérieuses, de quelque genre qu'elles fussent, la supériorité de la tête la plus saine et la mieux organisée. On conviendra qu'en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour exciter les hurlemens de l'envie.

Tant de qualités aimables et tant de talens n'étaient pas les seuls motifs de l'estime et de l'attachement qu'il savait inspirer à tous ceux qui l'ap-

prochaient. Bon fils, bon père, bon frère, bon parent, bon mari, bon maître, excellent et délicat ami, sa mémoire sera toujours chère et vénérable à tous les siens, à ceux qu'il aimait et dont il était aimé, à ses connaissances même, et à tous ses serviteurs, dont il était le père.

(11) *Page* 116.

Après la chute injuste et provoquée de la tragédie d'*Ajax*, Poinsinet de Sivry, auteur de cette pièce, fit imprimer une brochure, intitulée : *Appel au petit nombre*, dans laquelle les comédiens n'étaient pas ménagés. Ces messieurs, piqués de ce manque d'égards, se permettent d'attenter, de leur autorité privée, à la propriété de l'auteur, en le rayant arbitrairement de la liste des entrées à la Comédie. L'opprimé ne perd point de temps : il dresse une requête au procureur-général, dans laquelle il attaque les comédiens comme spoliateurs ; mais avant de la présenter, il croit bienséant d'avoir recours au duc d'Aumont, gentilhomme de la chambre en exercice. Il se rend le lendemain chez ce petit duc, demande raison de l'incartade des comédiens, et ne lui cache pas que s'il n'obtient satisfaction, il va s'adresser au procureur-général. Le duc outragé lui répond : « Je vais souper à Versailles, et j'espère, monsieur, qu'un ordre du roi mettra

fin à vos prétentions. — Je l'attends, M. le duc, et je vais commencer ma requête par la menace que vous venez de me faire. » Il se met en devoir de sortir ; le duc le retient ; il se radoucit, et vingt-quatre heures après les entrées de Sivry lui furent rendues.

(12) *Page* 116.

Roscius était l'ami intime de Cicéron, c'est-à-dire du premier magistrat de Rome maîtresse du monde, dont l'antichambre était pleine de rois, quelques uns beaucoup plus puissans que la plupart des rois de l'Europe. Après cela, n'était-il pas aussi révoltant que ridicule de voir des comédiens de mérite essuyer les hauteurs des gentilshommes de la chambre et même des intendans des Menus ? La Rive, en faisant un jour quelques représentations au maréchal de Richelieu, qui n'était cependant pas un sot, au lieu de l'appeler monseigneur, s'avisa de lui dire : « Mais, monsieur le maréchal. » Le maréchal lui coupant la parole, lui dit avec beaucoup d'humeur : « Mais, monsieur le comédien, » et lui tourna le dos. Ces grands contrastes sont d'autant plus dignes d'être observés, que du temps de Cicéron Rome était déjà plongée dans les excès du luxe et du faste des rangs.

(13) *Page* 118.

Mlle Clairon témoigne dans ses *Mémoires* quelque chose de plus que de l'éloignement pour les *bourgeois :* aussi n'a-t-elle pas jugé à propos de parler de ses amours avec Marmontel, sans doute parce qu'il était né dans l'ordre de la bourgeoisie : mais sa naissance était illustrée par la possession d'un sceptre qu'aucun compétiteur n'a jamais pu lui contester, celui du dieu des jardins, si digne de la reine de Carthage. Ce grand littérateur, cet écrivain distingué était d'ailleurs aussi recommandable par son moral que par son physique. Il y a, Mlle Hippolyte, autant d'ingratitude que de maladresse dans l'oubli total que vous avez fait de sa personne; car il a souffert persécution pour vous : vous lui avez valu plusieurs épigrammes dont vous partagiez avec lui la malignité. Je n'en citerai qu'une, qui fut répandue après la représentation d'*Aristomène*. Elle est de main de maître :

Ce tragique énergumène,
Qui, plus guindé qu'un héron,
Se croyait le chaperon
Des neuf filles d'Hippocrène,
Avec son Aristomène
Tombe enfin de leur giron,
Pâle, énervé, sans haleine.

Il a tant fêté Clairon,
Qu'il dut manquer Melpomène.

(14) *Page* 126.

En voici une des plus étranges. La princesse de Galitzin étant allée voir Mlle Clairon, et la trouvant malade dans sa bergère, lui demanda à plusieurs reprises où était son mal. Mlle Clairon ne répondait pas. La princesse insiste. Impatientée de tant d'opiniâtreté, la reine de Carthage se redresse, et lui répond fièrement : *Au cul, princesse.* Mme de Galitzin avoua, en racontant cette anecdote, que Mlle Clairon lui en avait imposé. Où la dignité va-t-elle se nicher? Les mauvais plaisans disaient que malgré l'obscénité de la réponse, on ne pouvait éluder plus adroitement de nommer le siége du mal.

(15) *Page* 133.

Nous avons supprimé cette note.

(16) *Page* 139.

Le Kain surtout en accusait Mlle Clairon. Cette actrice ayant combiné tous les moyens d'un triomphe à Versailles dans je ne sais quel rôle, Mlle Dumesnil y alla jouer Sémiramis deux jours après : elle y obtint les plus grands applaudissemens. Voici la

lettre que Le Kain écrivit à cette occasion à l'un de ses amis; elle est entre nos mains.

A Fontenay, le 21 juillet 1770.

« Je mériterais peu, mon cher ami, d'être un de ceux qui ont le plus applaudi aux talens de ma chère reine (M[lle] Dumesnil), et qui chérissent davantage sa personne, si je ne me réunissais dans ce moment à tous ceux dont elle a enlevé les suffrages dans sa dernière représentation de *Sémiramis*, à Versailles. Ce n'est pas peu que d'avoir complétement subjugué tous ces êtres de cour, pour la plupart faux ou prévenus. Elle a fait ce miracle; il était bien digne d'elle. Je vous jure, mon ami, que la satisfaction que j'en éprouve est au dessus de toute expression. Les succès pleins et modestes de ma chère reine ont toujours terrassé l'orgueil et humilié l'envie. *Cette dernière* se déchire les bras : plût à Dieu qu'elle se déchirât le cœur, ou qu'elle s'empoisonnât de l'âcreté de son sang! Adieu, mon ami.

« *Signé* Le Kain. »

(17) *Page* 239.

Ce fut lorsqu'elle prit la résolution de cette retraite, qu'elle reçut la députation de la Comédie

Française, à la tête de laquelle était Mlle Dumesnil. On croyait devoir épuiser les ménagemens et les cajoleries avec Mlle Clairon, tandis que ces sortes de rixes se traitaient plus lestement à l'Opéra. A cette même époque, deux actrices de ce théâtre, recommandables par leurs talens, Mlles Duplan et Beaumesnil, voulurent se donner les airs de la reine de Carthage, et refusèrent d'exécuter les ordres des directeurs. Ceux-ci les renvoient de leur autorité privée. Deux partis s'arment pour et contre : rentreront-elles? ne rentreront-elles pas? Le congé signifié à Beaumesnil était conçu en termes plus offensans que celui de sa compagne. Au milieu de ce chamaillis, intervint un plaisant qui mit fin à la querelle par ces deux couplets :

Ah, quel congé!
Disait la Duplan larmoyante;
Ah, quel congé!
Si je l'avais envisagé,
Je n'aurais pas fait l'insolente.
Il me sied bien d'être impudente :
Ah, quel congé!

Voyez le mien,
Dit Beaumesnil à la plaignante;
Voyez le mien,
Près de lui le vôtre n'est rien.
Mon affaire est plus révoltante;

Vous devez être fort contente :
Voyez le mien.

On chanta ces deux couplets dans tout Paris, et il ne fut plus question des deux actrices.

(18) *Page* 297.

Il n'y a jamais eu de comédienne, sans vous en excepter, Mlle Hippolyte, qui ait eu plus de décence et plus de noblesse que Mlle Vestris. Il ne tient qu'aux élèves de prendre pour guide ce précieux modèle, *qui ne les égarera point*, et dont le beau genre doit conserver la dignité de la scène française. Quelqu'un faisant avec raison, devant Le Kain, l'éloge de Mlle Clairon dans Viriate : « Avez-vous vu *Rosette?* répondit-il (c'est ainsi qu'il appelait Mme Vestris, son écolière). Voyez-la, et vous conviendrez que vous n'avez rien perdu. » Elle est effectivement supérieure dans ce rôle. Je ne parle point de l'impression prodigieuse qu'elle a faite dans *Gabrielle de Vergy*. Plusieurs femmes et plusieurs hommes s'y trouvèrent assez mal pour qu'on fût obligé de les emporter. C'était, à la vérité, dans un de ces morceaux *d'effet* dont une excellente actrice est toujours sûre : mais je me rappelle avec admiration son entrée, comment la convalescence respire dans tous ses traits, et la teinte de mélan-

colie profonde, noble et décente, dont elle conserve le caractère pendant toute la pièce; ce qui est d'une tout autre difficulté que les morceaux *d'effet;* ce qui constitue le vrai talent.

Ce rôle lui appartient en propre. Elle en a *créé* deux autres, dont le premier offre encore plus de difficultés. Je veux parler de celui de Frédégonde dans la tragédie de *Macbeth* par Ducis. Avec quelle supériorité d'intelligence, dit-il, quelle souplesse et quelle vigueur elle a rendu la brûlante ambition, l'infernale adresse et l'exécrable fermeté de ce personnage! Comme elle a été surtout extraordinaire au cinquième acte dans la scène du Somnambule, d'où dépendait le sort de l'ouvrage! Comme elle a frappé d'immobilité et de surprise tous les spectateurs! Quelle attention! quelle terreur! quel silence! L'actrice française s'est placée à côté de Mme Siddons, si fameuse en Angleterre dans le même rôle et dans la même scène.

La Harpe fait le même éloge de Mlle Vestris dans le rôle de Jeanne de Naples. *Il se félicite des applaudissemens qu'il a reçus, pour en faire hommage à l'actrice supérieure qui a déployé un talent si éminent, et qui lui a procuré le plaisir le plus doux qu'un auteur puisse éprouver, celui de voir ses idées parfaitement rendues.*

C'est avec la même supériorité qu'elle a joué dans

Charles IX le rôle de Médicis, aussi de sa création. Il est impossible d'y mettre plus de grandeur, plus de vérité et une politique plus profonde.

On ne saurait parler de cette pièce, qui eût été si utile, sans regretter qu'elle n'ait pas été composée et jouée il y a vingt ans. Elle a perdu la plus grande partie de son mérite. La Saint-Barthélemi, l'effroi de toutes les nations et des races futures, n'inspire plus la même horreur, depuis que nous avons commis, dans l'espace de trois ans, plus de crimes qu'on n'en réunirait dans les annales du monde; et quels crimes!

Des crimes jusqu'à nous inconnus aux enfers.

Cette effroyable nuit ne paraît plus qu'une niche de cour. Le son de la cloche qui aurait fait dresser les cheveux il y a vingt ans, ne semble plus que le signal d'une *mystification*. Carrier, Lebon et leurs complices, qui infectent encore l'air que nous respirons, ont ôté à cette tragédie ce qu'elle avait de plus effrayant, de plus touchant. L'auteur doit avoir conçu une bien sainte haine contre le reste impur de ces esprits infernaux, dont les forfaits ont affadi sa terrible pièce.

(19) *Page* 348.

Lorsque le célèbre Garrick était à Paris, on lui demanda quels étaient les acteurs auxquels il trou-

vait le plus de talent : il nomma Le Kain, Carlin et Préville. On lui fit la même question sur les femmes : il donna la préférence à Mlle Dumesnil, à Mlle Dangeville et à Mlle Arnoult, sans prononcer le nom de Mlle Clairon. Sur l'observation qui lui en fut faite, il répondit : *Elle est trop actrice.*

FIN DES NOTES.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

